R. 41.887

24cm

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA Granada

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA MALADIE

QUI A RÉGNÉ DANS L'ANDALOUSIE

EN 1800

(années 8 et 9 de la République française.)

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

PRÉCIS HISTORIQUE
DE LA MALADIE
QUI A RÉGNÉ DANS L'ANDALOUSIE

En 1800 (années 8 et 9 de la République française)

Contenant un aperçu du voyage et des opérations de la Commission Médicale envoyée en Espagne par le Gouvernement français, ainsi que diverses observations sur la nature de la fièvre jaune, sur quelques méthodes de traitement qui ont été recommandées contre cette maladie, et sur les dangers plus ou moins probables de son introduction et de son établissement en Europe.

Par J. N. BERTHE, Professeur de l'École de Médecine de Montpellier, ci-devant Vice-Professeur de l'Université de Médecine de la même ville; de la Société libre d'Agriculture du Département de l'Hérault; du Collége Royal de Médecine et de l'Académie Royale de Madrid; honoraire de la Société Médicale de Montpellier; de la Société Médicale d'émulation de Paris; de la Société de Médecine-pratique de Barcelone.

Multa in modo rei et circumstantiis ejus nova, quæ in genere ipso nova non sunt.

Baco, de dignit. et augm. scient.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, N.° 16;

Et à MONTPELLIER,

Chez RENAUD, Libraire, à la Grand'rue.

AN XI - 1802.

A

J. A. CHAPTAL,

Professeur de Chimie à l'École de Médecine de Montpellier, Membre de l'Institut national de France, etc. etc.,

MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Citoyen Ministre,

Votre avènement à une des premières dignités de la République fut marqué par un acte de Philantropie. Pouviez-vous mieux justifier la confiance du Héros qui, après avoir sauvé l'État, ne s'occupe aujourd'hui que du bonheur du Peuple!

L'hommage de ce faible écrit vous appartenait sans doute, Citoyen Ministre, d'après cette considération : mais qu'il me soit permis de vous l'offrir encore, comme un témoignage de reconnaissance pour les bienfaits que vous répandez chaque jour sur une École dont vous avez augmenté le lustre par d'utiles travaux.

Salut et respect,

J. N. BERTHE.

RAPPORT

Présenté à l'École de Médecine de Montpellier le 10 vendémiaire an XI;

PAR H. FOUQUET,

Professeur de Clinique interne, etc. etc.

L'ÉCOLE, par sa délibération du 15 prairial an 10, nous a chargés de lui rendre compte d'un ouvrage du C. BERTHE, notre collégue.

Cet ouvrage a pour objet de rendre compte des travaux de la Commission médicale envoyée en Espagne par le Gouvernement; de publier les observations recueillies par elle relativement à la maladie qui a ravagé une grande Province de ce Royaume; de faire connaître les caractères essentiels et distinctifs de cette maladie, et d'indiquer la méthode curative la mieux appropriée contr'elle.

Son ouvrage est divisé en trois parties.

La première est un exposé historique du voyage et des opérations de la Commission : elle indique non-seulement l'ordre dans lequel les observations ont été recueillies, mais en même-temps les sources où elles ont été puisées. C'est une espèce d'introduction au reste de l'ouvrage. Le lecteur est instruit des motifs qui déterminèrent le Gouvernement français à envoyer en Espagne des Médecins chargés d'observer la maladie qui ravageait l'Andalousie, de l'éclairer sur les moyens à prendre pour éviter son introduction dans nos Départemens limitrophes, et de donner leur avis au Gouvernement espagnol, tant sur la nature de la maladie que sur les moyens les plus propres à la combattre.

Cette partie n'est point simplement un journal de voyage : l'auteur a cherché à la rendre intéressante par une collection de faits médicinaux, et par des réflexions qui ne pouvaient être placées qu'en cet endroit ; telles sont les observations relatives à *Valence*, à *Cordoue*, à la *Carlotta*, à *Ecija*, etc. etc. ; telles sont encore celles qui se rapportent aux mesures administratives et militaires, que les malheurs du moment

avaient rendues indispensables dans ces divers lieux.

La seconde partie embrasse tout ce qui est relatif à la maladie de l'Andalousie, considérée dans son invasion, sa propagation, ses caractères généraux et particuliers, sa marche, ses terminaisons naturelles ou procurées par l'art, heureuses ou malheureuses. Ces considérations sagement développées, et ensuite scrupuleusement analysées, tendent toutes à confirmer l'opinion qui avait déjà été émise par la Commission, tant sur la nature de la maladie que sur son espèce particulière : la Commission s'était convaincue sur les lieux mêmes que cette affection avait la plus grande analogie avec la fièvre jaune d'Amérique. Mais ce jugement avait trouvé quelques contradicteurs même parmi les gens de l'art. Il était donc indispensable de l'étayer sur des preuves incontestables ; c'est ce que l'auteur a entrepris en analysant les symptômes essentiels et accidentels de la maladie, et en comparant les faits recueillis en Espagne avec ceux que nous ont transmis les divers auteurs qui ont été à portée d'observer la fièvre jaune en Amérique, et particulièrement dans l'Amé-

rique Septentrionale, où il paraît que cette terrible maladie s'est acclimatée.

Cette partie de l'ouvrage du Prof. BERTHE est surtout remarquable par la méthode qu'il a suivie : elle comprend les chapitres 2.e, 3.e et 4.e

Le chapitre 2.e renferme l'histoire de la maladie, et il est sous-divisé lui-même en deux sections. Dans l'une on rend compte de l'origine de la maladie, de son invasion, de sa propagation ; et quoique l'auteur, ainsi qu'il l'a dit lui-même, n'ait pas cherché à déterminer d'une manière rigoureuse et légale quelle a été la voie de cette propagation, les faits qu'il rapporte suffisent du moins pour prouver que l'affection dont il s'agit était uniquement et éminemment contagieuse.

La seconde section a pour objet la description des caractères généraux et particuliers de la maladie. C'est un tableau circonstancié de tous ses phénomènes rapportés dans leur ordre naturel de succession, et exprimés selon leur intensité ou leur gravité.

Mais pour pouvoir déterminer la nature d'une

maladie, il ne suffit pas sans doute d'un simple énoncé des faits; il faut encore les juger, les classer; il faut les apprécier soit dans leurs liaisons mutuelles, soit dans ce qu'ils expriment relativement à la nature de la maladie, à son espèce et à ses complications. Ce travail est une opération de l'esprit par laquelle la réflexion et le raisonnement mettent en œuvre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les matériaux déjà recueillis par l'observation.

L'auteur s'est donc attaché dans le chapitre 3.e à déterminer, d'après une analyse sévère des symptômes, l'espèce d'altération survenue dans les humeurs par l'action directe des causes morbifiques, à déterminer la tendance qu'affectaient les humeurs ainsi dépravées, lorsque cette tendance était ou un effort critique ou une nouvelle complication surajoutée; en un mot, il a cherché à caractériser la maladie dans ses élémens essentiels et invariables.

Le 4.e chapitre a pour titre: *Opinion de la Commission sur la nature de la maladie de l'Andalousie*; c'est là qu'on trouve fidèlement rapportés les faits qui établissent que cette maladie était la fièvre jaune. Le Prof. BERTHE

a cru devoir y faire entrer un aperçu des caractères constitutifs de cette dernière affection, tels qu'ils sont rapportés par les auteurs qui les ont observés en Amérique. En plaçant ainsi sous les yeux du lecteur les deux objets à comparer, il le met à même de juger facilement si cette opinion est suffisamment fondée : mais il a voulu lui donner encore plus de solidité en prenant pour terme de comparaison, d'une part, ce qui s'est passé dans l'Amérique Septentrionale en 1793 à l'occasion de la fièvre jaune, et de l'autre les modifications nombreuses que cette même maladie a éprouvées partout où elle s'est montrée, par l'influence de certaines causes accidentelles ou particulières aux divers pays. C'est dans cette vue qu'il expose les modifications dues tantôt à des changemens brusques dans la température de l'atmosphère, tantôt à des météores passagers, celles qui résultent évidemment de la situation des lieux ou de quelques circonstances purement locales, et enfin celles qui ne peuvent être considérées que comme essentiellement dépendantes de l'état particulier de certains individus. En effet, les uns ont montré la plus grande susceptibilité à contracter la maladie, tandis que les autres ont presque toujours repoussé la contagion, ou du moins n'en ont été

affectés que légérement. Les nègres, les habitans de Cadix originaires de l'Amérique, et parmi ces derniers ceux qui avaient seulement habité pendant un certain temps les parties du nouveau Monde, où la fièvre jaune règne endémiquement, ont été en général à l'abri de la contagion; et lorsqu'ils en ont été atteints, ils n'ont eu qu'une maladie bénigne. Les habitans de Cadix au contraire originaires du Nord de l'Espagne, les Français, les Anglais, les Allemands, en un mot, les étrangers du Nord, ont tous contracté la contagion, et c'est parmi eux qu'elle a fait les plus grands ravages.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces observations, c'est qu'elles sont en tout parfaitement conformes à ce qui s'est passé à diverses époques en Amérique, et qu'elles forment par conséquent le complément des preuves de l'opinion émise sur la nature de la maladie de l'Andalousie et sur son espèce.

Dans le chapitre 5.e l'auteur s'est proposé d'indiquer le traitement qu'il conviendrait d'opposer à une semblable maladie, si elle reparaissait; il s'est scrupuleusement attaché à préciser les indications qui appartiennent aux diverses

périodes, et il les puise dans les faits déjà observés et dans les circonstances déjà décrites.

Il établit d'abord qu'il faut absolument renoncer aux méthodes de traitement *spécifique* et *imitative*, qu'il faut s'en tenir à la méthode *analytique*; c'est-à-dire, à celle dans laquelle, la maladie ayant été décomposée et réduite à ses élémens essentiels, on combat ces derniers directement et successivement.

C'est ainsi qu'en considérant que la maladie est essentiellement nerveuse dans sa première période, que l'élément nerveux se manifeste par un état de spasme et d'irritation vive fixée sur la région épigastrique, et qu'il s'accompagne le plus souvent d'une affection érysipélateuse de l'estomac; il fixe les indications suivantes, comme étant les seules à remplir : calmer l'irritation, rompre, révulser les spasmes, modérer l'action des miasmes contagieux sur le système nerveux. Les moyens qu'il propose, sont les boissons tièdes, aqueuses et mucilagineuses, les fomentations, les embrocations émollientes et légérement anti-spasmodiques sur la région affectée, les fomentations émollientes et légérement attractives sur les extrémités inférieures, dans quelques

cas les sinapismes et les vésicatoires comme révulsifs légers, en recommandant surtout d'éviter tout ce qui pourrait exaspérer l'irritation générale ou locale.

Prenant toujours l'observation pour guide, il fait voir ensuite qu'après avoir calmé cette première irritation, il est quelquefois permis de tenter l'usage des diaphorétiques doux; et que ces moyens sont indiqués sous un double rapport, c'est-à-dire, comme moyens propres à débarrasser le corps des miasmes nuisibles, et à favoriser le mouvement critique le plus salutaire et en même temps le plus complet.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les détails de la thérapeutique qu'il a établie pour les autres périodes de la maladie. Nous observerons seulement, qu'il a discuté avec impartialité les avantages et les inconvéniens qui doivent résulter de la saignée, de l'emploi prématuré des émétiques ou des purgatifs, qu'il a examiné avec soin les diverses méthodes qui ont été préconisées par quelques auteurs contre la fièvre jaune, celle, par exemple, où l'on regarde le mercure et le jalap comme de vrais spécifiques, ainsi que celle dans laquelle on

compte exclusivement sur le quinquina seul ou combiné avec les acides végétaux et minéraux, sur les cardiaques, les alexipharmaques, les boissons froides, les bains tièdes, etc.

Nous ne craignons pas de dire que l'ateuur a fixé d'une manière aussi exacte que lumineuse, les divers cas, les circonstances particulières, qui exigent l'emploi de quelques-uns des moyens indiqués ci-dessus, en faisant connaître en même temps ceux dans lesquels leur usage serait préjudiciable.

Dans la troisième partie, ou dans le chapitre 6.e, l'auteur s'est occupé des précautions générales qu'il convient de prendre pour s'opposer à l'introduction de la fièvre jaune en Europe. Il y est également traité des précautions particulières qui peuvent jusqu'à un certain point arrêter la propagation de ce fléau, d'un lieu dans un autre, ou d'un individu aux autres individus.

Cette partie est uniquement consacrée à des vues politiques et à des recherches prophylactiques. L'exemple de ce qui est arrivé dans l'Amérique Septentrionale, où la fièvre jaune, après y avoir été introduite du dehors, semble

s'être tout-à-fait naturalisée, doit sans doute tenir l'Europe ravisée. Dans le Midi nous nous trouvons d'autant plus fortement prédisposés à la recevoir, que l'élément bilieux y est plus fortement et plus généralement établi; et n'avons-nous pas, ainsi que l'observe l'auteur, dans un autre endroit de son ouvrage, n'avons-nous pas nos affections bilieuses estivales et automnales vulgairement appelées *fièvres malignes*, qui ont la plus grande analogie avec la fièvre jaune, et qui en sont peut-être le premier degré?

Il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances sur la fièvre jaune, de déterminer d'une manière rigoureuse et évidente, ce qui manque à nos fièvres bilieuses et malignes d'Europe, pour être entièrement semblables à la fièvre bilieuse et maligne des Indes occidentales. Mais puisque nous pouvons la recevoir de ces pays-là (et ceci est suffisamment prouvé par ce qui est arrivé en Amérique et ce qui vient de se passer en Espagne), il est certain que nous ne saurions prendre trop de précautions pour nous garantir de ce malheur. Ces précautions doivent être prises partout, et doivent être aussi rigoureuses que celles qui sont en usage contre la peste d'Orient, jusqu'à ce que du

moins, d'après de bonnes observations faites dans les lieux même où la fièvre jaune règne endémiquement, et dans ceux où elle a été transplantée, nous la connaissions assez intimement pour être rassurés contre la crainte de sa propagation dans tel ou tel pays. A cet égard l'auteur émet un vœu philantropique que nous faisons comme lui Il serait à désirer que des hommes éclairés fussent spécialement chargés d'aller observer cette maladie, et de résoudre tous nos doutes sur son caractère contagieux plus ou moins prononcé. Il serait également à désirer qu'il y eût dans chaque pays un Code *sanitaire*, sagement conçu et rigoureusement exécuté dans ses dispositions générales et particulières, et qu'en un mot l'on se mît partout en mesure contre les maladies populaires et contagieuses qui se manifestent de temps en temps. L'art de conserver les hommes est une branche bien essentielle de l'art de les gouverner.

La Commission estime en conséquence, que l'ouvrage du C. BERTHE est digne de l'approbation de l'École.

A Montpellier, le 10 vendémiaire, l'an XI de la République.

H. FOUQUET, MEJAN, DUMAS.

COPIE

De la lettre du Ministre de l'Intérieur, du 3 frimaire an XI.

Au Citoyen RENÉ, Directeur de l'École de Médecine de Montpellier.

J'AI lu avec intérêt, CITOYEN DIRECTEUR, le rapport qui a été fait à la séance de l'École de Médecine de Montpellier du 9 vendémiaire, sur un ouvrage du Professeur BERTHE.

Cet ouvrage a pour objet de rendre compte des travaux de la Commission envoyée en Espagne par le Gouvernement français, et dont ce Citoyen faisait partie, à l'effet d'observer la maladie contagieuse qui désolait l'Andalousie, d'en reconnaître la nature et les causes, de déterminer le traitement qu'il convenait de lui opposer, et les mesures à prendre pour empêcher son introduction dans nos Départemens limitrophes.

L'exposé historique de cette maladie donné par le Professeur BERTHE, la nombreuse collec-

tion de faits réunis dans son ouvrage, les vues raisonnées qu'il présente, tout annonce que les Commissaires ont parfaitement rempli le but de leur mission. Je m'empresse en conséquence de joindre mon approbation particulière aux suffrages que l'École a jugé devoir leur accorder.

Mais, CITOYEN DIRECTEUR, ces Commissaires ayant reconnu que la maladie de l'Andalousie était réellement la fièvre jaune, il est important que les résultats de leurs observations, qui ont été développées par le C. BERTHE d'une manière si lumineuse, reçoivent la plus grande publicité. Puisque ce terrible fléau a pu être introduit en Espagne, rien ne garantit que la France soit à l'abri de son invasion.

On ne peut donc prendre trop de précautions pour préserver notre territoire, et surtout nos Départemens méridionaux qui, à raison de leur position géographique et de la constitution physique des habitans, sont plus particulièrement exposés à la contagion.

D'après cela, je vous invite à engager le C. BERTHE à réaliser le projet qu'il avait formé de publier son ouvrage; un travail aussi précieux,

qui paraît devoir enrichir la science de faits nouveaux, sera accueilli par la reconnaissance générale, puisque, d'une part, il indique les moyens de garantir le continent d'une des plus redoutables maladies qui affligent l'humanité, et que de l'autre, il prescrit le traitement propre à la combattre, si malheureusement elle y reparaissait.

Je vois, au surplus, avec plaisir, que cet ouvrage ajoutera encore à la réputation de l'École, déjà si recommandable par ses découvertes importantes et ses utiles travaux. Je vous salue ; *signé* CHAPTAL.

Pour copie conforme à l'original déposé au secrétariat de l'École :

VINCENT, secrétaire.

AVERTISSEMENT.

La publication de cet écrit a été retardée par plusieurs causes, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de surmonter. Il ne pouvait d'ailleurs résulter aucun inconvénient de ce retard, attendu que les Gouvernemens Français et Espagnol connaissaient depuis long-temps l'opinion de la Commission sur la nature de la maladie de l'Adalousie, et sur les prétendus dangers de la voir renaître d'elle-même dans cette Province ou dans une autre.

La Commission s'empressa de communiquer ses observations au moment où elle venait de les recueillir. Un mémoire contenant l'exposé de ses travaux et son opinion sur la nature et l'origine de la maladie, ainsi que sur les moyens les plus propres à se garantir d'une nouvelle infection, fut adressé par elle, de

Cadix le 15 ventôse an IX, à l'Ambassadeur de la République, LUCIEN BONAPARTE. Elle eut bientôt après l'avantage d'apprendre de l'Ambassadeur lui-même, que ce mémoire avait été communiqué officiellement à Sa Majesté Catholique.

La Commission s'empressa également de rendre compte du résultat de ses opérations au Ministre de l'Intérieur.

A cette époque, elle devait se borner à une exposition succincte des faits les plus intéressans pour les deux Gouvernemens. Mais elle contracta l'obligation, 1.° de donner un jour, à ces mêmes faits, les développemens dont ils étaient susceptibles; 2.° de faire connaître diverses particularités qui tendent à confirmer le jugement déjà porté par elle tant sur la nature de la maladie, que sur le mode de son invasion et de sa propagation; 3.° de communiquer au

public ses vues, relativement à la méthode curative qu'on pourrait opposer à cette même maladie, si elle reparaissait de nouveau. Tel est l'objet de cet ouvrage.

Je n'ai donc pas cru devoir présenter seulement un rapport, ou un récit purement historique. J'ai pensé qu'il convenait d'y ajouter les réflexions qui m'ont été suggérées par les observations recueillies en Espagne, et comparées à celles qui nous ont été transmises par les Médecins qui ont vu, en Amérique, une affection absolument semblable, c'est-à-dire, la fièvre jaune. J'ai tâché enfin de démontrer cette identité, sous tous les rapports.

Le résultat de ces recherches peut donc être considéré comme un traité sur la fièvre jaune, bien incomplet, sans doute : mais je le livre au public avec quelque confiance, depuis qu'il a obtenu l'approbation d'une École célèbre, à laquelle je m'honore d'appartenir.

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

PRÉCIS HISTORIQUE
DE LA MALADIE
QUI A RÉGNÉ DANS L'ANDALOUSIE
En 1800 (années 8 et 9 de la République française.)

CHAPITRE I.er

Aperçu du voyage et des opérations de la Commission.

UNE maladie cruelle ravageait depuis quelque temps l'Andalousie ; elle s'était d'abord manifestée à Cadix, et presque en même temps à Séville, d'où elle s'était répandue avec une extrême rapidité dans les villes et villages circonvoisins, et avait pénétré de proche en proche jusqu'à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur de la Province.

La nouvelle des premiers malheurs occasionés par ce fléau était connue dans toute l'Europe.

Les journaux fournissaient presque chaque jour quelques nouveaux détails relativement à sa violence, à la facilité de sa propagation et au nombre des victimes qui devenait tous les jours plus considérable ; mais ils se taisaient sur la nature de la maladie. Il régnait à ce sujet l'incertitude la plus alarmante, suite inévitable des opinions contradictoires émises à cette époque, même dans les pays ravagés, et qui de là circulaient partout, successivement adoptées ou rejetées. Les uns annonçaient en effet que c'était la peste d'Orient ; les autres que ce n'était qu'une maladie constitutionnelle, ou une maladie épidémique ; ceux-ci prétendaient que c'était la fièvre jaune d'Amérique, ce qui était contesté par d'autres ; enfin (cela paraîtra sans doute bien extraordinaire) on soutenait l'affirmative comme la négative relativement à la nature contagieuse de la maladie.

A cette époque l'École de Médecine de Montpellier fut consultée. Elle reçut un mémoire imprimé ayant pour titre : *Historia de las Fiebres epidemicas que se padecen en Cadiz, hecha por su Médico titular, en virtud de òrden de su Ilustre Ayuntamiento.* Elle reçut en même temps la traduction manuscrite en français de ce mé-

moire, et elle était invitée, au nom de l'humanité, de donner son avis sur la nature de la maladie, sur les moyens d'en arrêter la propagation, et sur la méthode curative qu'elle jugerait devoir lui être opposée avec le plus d'avantage.

L'École, s'empressant de déférer à cette invitation, et voulant en même temps qu'elle devînt une occasion nouvelle d'instruction pour ses Élèves, délibéra que le mémoire serait renvoyé à la Commission consultative de clinique, et que cette Commission se réunirait pour conférer et consulter publiquement sur cet objet important.

Qu'il me soit permis de le remarquer d'après tous mes Collègues appelés à cette consultation; la notice qui nous fut adressée était incomplète. Il est à présumer qu'elle avait été rédigée dans la vue d'éclairer les Magistrats sur les mesures générales d'administration ou de précaution devenues nécessaires, ou dans la vue de rassurer le peuple; et sous ces deux rapports son objet était parfaitement rempli : mais on avait négligé d'y insérer les faits médicinaux les plus intéressans pour nous et les seuls propres à nous conduire à un diagnostic non équivoque; on n'y avait tenu en compte rien de ce qui était relatif aux cons-

titutions antérieures, au génie des maladies qui avaient régné dans les saisons précédentes, aux dangers résultans des relations commerciales entretenues dans le moment même avec certaines Nations, aux habitudes du peuple considérées sous le point de vue physique et moral, c'est-à-dire, dans le régime et dans les affections de l'ame, et surtout considérées dans les changemens plus ou moins brusques que ces habitudes avaient pu éprouver.

Ce n'est cependant qu'après une juste détermination de ces causes, qu'après une appréciation légitime de leur influence ou de leurs effets sur un certain nombre d'individus, qu'on est en état de se former des idées exactes sur la nature des maladies populaires, et qu'on est en droit de tracer un plan ou une méthode générale de traitement.

Privée de ces notions intéressantes, et néanmoins convaincue qu'il s'écoulerait un temps très-considérable avant de les avoir obtenues, la Commission consultative adopta le parti le plus sage en pareille occasion. L'humanité, la confiance qui lui était témoignée, lui faisaient un devoir de répondre sans délai; le desir d'être véritable-

ment utile par ses conseils, lui imposa l'obligation de rechercher et de noter avec soin, et en même temps avec réserve, tout ce qui pouvait lui paraître possible quant à la nature de la maladie, et admissible quant aux moyens de la combattre. Mais elle ne donna ses opinions que comme des probabilités, et ne craignit pas de dire que ses plans de traitement étaient absolument conditionnels.

L'École avait instruit le Gouvernement du résultat de cette consultation, comme elle lui rend compte de tous ceux de ses travaux qui ont pour objet la santé publique ; et elle en avait reçu des témoignages de satisfaction.

Mais il appartenait sans doute à un Ministre éclairé et philantrope de concevoir un de ces projets dictés par l'amour de la patrie et celui de l'humanité. Il appartenait à un Gouvernement qui sait se faire aimer dans l'intérieur, comme il sait se faire estimer et respecter au dehors, de donner en cette occasion une preuve éclatante de sa sollicitude à l'égard du peuple français et de ses intentions amicales et généreuses envers ses alliés. Le premier Magistrat de la République, en approuvant la proposition qui lui

était faite par le Ministre de l'intérieur, d'envoyer en Espagne des Médecins français chargés d'observer la maladie qui ravageait une partie de ce Royaume, de donner leur avis sur sa nature et sur le traitement qu'il convenait de lui opposer, et d'indiquer les moyens propres à empêcher l'introduction de ce fléau en France, ne parut céder qu'à l'habitude qu'il a d'encourager tout ce qui porte un caractère de grandeur et d'utilité publique.

La sollicitude du Gouvernement français était donc malheureusement bien fondée, puisqu'on n'avait encore à cette époque des données positives, que relativement à la propagation de la maladie et à la mortalité qu'elle causait partout où on la laissait pénétrer. D'ailleurs les relations commerciales de la France avec l'Espagne sont si multipliées et si fréquentes par mer comme par terre, qu'on pouvait craindre presque chaque jour que la maladie ne s'introduisît dans les Départemens méridionaux de la République, dont le climat a tant d'analogie avec celui de l'Espagne.

Ces motifs, ainsi que ceux qui déterminèrent le Gouvernement à accorder à l'École de Méde-

cine de Montpellier la préférence pour une mission aussi importante, aussi délicate, sont consignés dans la lettre adressée à cette École le 18 brumaire an 9, par le Ministre de l'intérieur.

« Je suis instruit (écrit ce Ministre) que » l'École de Médecine de Montpellier a été » consultée pour donner son avis sur la maladie » qui ravage une partie de l'Espagne ; je sais » que vous avez cru trouver de l'analogie entre » cette maladie et celle qui désolait le midi de » la France il y a quelque temps ; il est connu » du Gouvernement que vous avez arrêté dans » votre ville les progrès de cette dernière ma- » ladie. D'après cela le Gouvernement s'est décidé » à vous demander deux Médecins pris dans le » sein de l'École, à l'effet de se porter sur les » lieux pour prendre une connaissance plus » précise de ce fléau, donner leur avis au Gou- » vernement Espagnol sur la nature de la ma- » ladie et le traitement qu'ils croiront le plus » convenable. Ils me feront passer toutes leurs » observations et m'indiqueront en même temps, » ainsi qu'aux Préfets des Départemens fron- » tières, les précautions qu'ils croiront néces- » saires de prendre pour que l'épidémie n'arrive » pas chez nous.

» Le Gouvernement connaît le dévouement
» que les Médecins de Montpellier ont montré
» dans de semblables cas ; il se repose sur leur
» zèle, leurs talens, leur humanité du soin de
» remplir cette mission, de manière à mériter
» la reconnaissance des deux nations ». etc. etc.

Vous répondîtes dignement, Citoyens Professeurs, à cette marque honorable de confiance de la part du Gouvernement, par votre empressement à vous réunir pour remplir ses intentions, par le dévouement généreux que chacun de vous manifesta en cette occasion. Si nos collègues FOUQUET et BARTHEZ, placés successivement par nos vœux à la tête de la Commission que vous veniez de former, ne se rendirent point à l'invitation qui leur fut faite, c'est que leur âge et l'état de leur santé devaient nécessairement enchaîner leur bonne volonté. Vous ne pûtes alors vous refuser à la légitimité de ces excuses ; et nous que vous honorâtes aussi de vos suffrages, nous devons déclarer aujourd'hui qu'il eût été impossible à ces deux respectables vétérans de supporter les fatigues d'un voyage aussi long que pénible.

L'École, dans ses séances des 27 brumaire

et 1.er frimaire, nous avait désignés pour former la Commission demandée par le Gouvernement : d'après les motifs énoncés dans ses délibérations, dont il fut sur-le-champ rendu compte au Ministre, elle avait adjoint à cette Commission, en qualité de secrétaires et d'interprète, trois jeunes Médecins, les C.C. César Caizergues, G. M. L. Plantade de Montpellier, et Don Joseph Garriga y Buach, de San Pedro Piscador, corrégiment de Girone en Espagne. Persuadés que notre mission exigeait la plus grande célérité, nous partîmes de Montpellier le 4 frimaire, et nous arrivâmes à Barcelone le 13.

La Commission n'avait pu se dispenser de rester un jour à Perpignan, pour se concerter avec le Préfet du Département des Pyrénées Orientales, sur la manière d'exécuter une partie essentielle de son mandat, exprimée dans la lettre du Ministre de l'intérieur, et relative aux précautions de santé qui pouvaient devenir nécessaires à la frontière. Les C.C. Bonafos et Massot, Médecins, furent chargés par ce Magistrat de correspondre avec elle, et d'organiser, s'il y avait lieu, d'après les renseignemens qu'elle fournirait, un service de santé préservatif.

Elle profita en outre de ce séjour, pour

rendre compte au Ministre et à l'École, de ses premières opérations ; enfin, elle écrivit à l'Ambassadeur de la République en Espagne, la lettre suivante :

« CITOYEN AMBASSADEUR,

» Chargés par le Gouvernement français de » nous rendre en Espagne pour observer et » concourir à traiter la maladie qui y règne, » et prévenir son introduction dans notre Patrie, » nous avons cru qu'il était de notre devoir de » vous annoncer que nous sommes arrivés à la » frontière et disposés à poursuivre notre route » jusques à Barcelone. Là, nous espérons trouver » les ordres et les renseignemens nécessaires » pour notre destination. Veuillez, C. A. les » hâter, s'ils n'étaient pas donnés. Nous nous » empresserons de témoigner par notre zèle, » combien nous nous sentons honorés de la » mission que le Gouvernement nous a confiée...»

Le lendemain de son arrivée à Barcelone, la Commission fut présentée au Capitaine-général de la Catalogne, M. LE MARQUIS DE LA ROMANA, par le Citoyen DANNERY, Commissaire des relations commerciales de la Répu-

blique (1). Accueillie par ce Seigneur de la manière la plus gracieuse, elle eut néanmoins la douleur d'apprendre de lui-même qu'il n'avait encore reçu de la part de son Gouvernement aucun ordre ni aucune instruction relative à l'objet de notre mission. Il voulut bien nous donner quelques détails sur la maladie, et il ajouta que les notes officielles qu'il avait reçues depuis peu annonçaient que ce fléau tendait manifestement à sa fin, attendu qu'à Séville même on ne comptait plus que cinq ou six malades.

L'état d'incertitude dans lequel nous nous trouvions alors par rapport à la direction que nous avions à prendre, les conseils de M. le Capitaine-général et ceux du Commissaire des relations commerciales, tout nous faisait un devoir d'attendre de Madrid des ordres ou des renseignemens plus précis. N'était-il pas vraisemblable en effet que par son empressement la Commission les avait devancés à Barcelone? Elle écrivit de nouveau à l'Ambassadeur de la République, pour lui faire part de sa position et de son embarras; elle écrivit aussi dans le même sens au Ministre de l'intérieur. Cependant toutes les dispositions pour le départ

furent faites ; nous demandâmes et nous obtînmes les passeports nécessaires (2) : enfin, nous reçumes la réponse de l'Ambassadeur à nos deux lettres ; et cette réponse était bien propre à faire cesser toute irrésolution, en même temps qu'elle applanissait quelques difficultés. Elle était conçue en ces termes :

« Madrid, 26 frimaire an 9.

» Votre lettre du 15 de ce mois, CITOYENS, » m'annonce que vous attendez à Barcelone, » les instructions qui vous sont nécessaires pour » continuer votre voyage. Dans la circonstance » où vous vous trouvez, et placés comme » vous l'êtes sur les lieux, je pense que ce » n'est pas d'après des inductions lointaines, » mais d'après vos propres lumières, que vous » devez diriger vos pas pour parvenir au but » que le Gouvernement s'est proposé en vous » envoyant en Espagne. . . . Il me semble que » c'est à Cadix même que vous pourrez mieux » pénétrer les causes et suivre les effets de la » maladie que vous avez à étudier. . . .

» La France, l'Europe entière a les yeux » ouverts sur votre mission, Citoyens ; croyez

» que je partage avec tous les philantropes
» l'intérêt qu'un travail si important leur inspire,
» et que je ne négligerai rien pour en assurer
» le succès. LUCIEN BONAPARTE, *signé.* »

Il est inutile sans doute d'entrer minutieusement dans tous les détails de notre voyage de Barcelone à Valence, et de Valence à Carmona; de parler des dangers que nous avons courus, des fatigues que nous avons essuyées : ceux qui ont voyagé dans cette partie de l'Espagne, surtout pendant un hiver pluvieux, peuvent seuls s'en faire une juste idée. Ce que nous avons recueilli de véritablement intéressant, c'est que la maladie de l'Andalousie n'avait en aucune manière pénétré jusqu'à Valence, comme on l'annonçait presque partout; c'est que les maladies qui avaient régné pendant l'été et l'automne, tant dans cette dernière ville que dans ses environs, étaient des fièvres bilieuses absolument analogues à celles qui, durant les mêmes saisons, se manifestent annuellement dans les contrées méridionales et maritimes de la France; c'est qu'enfin la diathèse bilieuse et putride s'était prolongée et prédominait encore à l'époque à laquelle nous faisions nos observations. Cette dernière circonstance est évidemment l'effet du climat, de la presque

nullité des froids, de l'état habituel d'humidité de l'atmosphère (3). Les maladies qui résultent du concours de pareilles causes, doivent être d'abord bilieuses, ensuite bilieuses et putrides, et enfin catharrales : mais, dans ce dernier état, elles conservent toujours quelque chose de l'élément primitif et véritablement constitutionnel, c'est-à dire, du génie bilieux et putride (4).

Ce fut à Cordoue que nous entendîmes parler, pour la première fois, de la maladie de l'Andalousie, comme s'y étant déclarée vers la fin du mois de septembre, mais seulement chez quelques individus qui, fuyant de Cadix, avaient été forcés de s'arrêter dans cette première ville. Ils furent reçus à l'hôpital, et y furent traités par un Médecin instruit (5), qui ne tarda pas à s'apercevoir que la maladie dont ils étaient attaqués présentait un caractère et des phénomènes absolument semblables à ceux qu'on savait avoir existé chez les malades de Cadix et de Séville : il eut, en conséquence, le bon esprit de les faire placer dans un endroit séparé. L'événement justifia la sagesse de cette précaution ; car malgré les soins les mieux entendus, quatre de ces malheureux étrangers succombèrent après quelques jours d'une maladie dans

laquelle on observa, comme je l'ai déjà dit, les divers symptômes de la maladie qu'ils apportaient de Cadix; et cependant cette même maladie ne se propagea point dans Cordoue; le germe en fut concentré et étouffé dans l'hôpital (6).

On ne prit pas les mêmes précautions à la Carlota, petit bourg situé sur la route de Cadix, à cinq lieues au delà de Cordoue. Des fugitifs malades y apportèrent la contagion; et ce qui prouve que telle est l'époque et l'origine de la maladie à la Carlota, c'est que les premiers individus de ce bourg qui s'en trouvèrent atteints et bientôt après les victimes, furent précisément ceux qui communiquèrent avec les étrangers, c'est-à-dire, le maître et les domestiques de l'auberge. De ce point, d'abord unique, la maladie passa dans les maisons voisines placées sur le même côté de la rue; elle se répandit ensuite dans tout le bourg, pénétra dans toutes les maisons, et enleva en très-peu de temps plus du tiers de la population.

Il n'est peut-être pas ici hors de propos d'établir un rapprochement entre les faits que je viens de citer relativement à Cordoue et à la Carlota.

C'est à-peu-près à la même époque que des malades s'introduisent dans ces deux endroits. Dans le premier, on séquestre ces malades, et la contagion n'a pas lieu; dans le second, on néglige cette précaution, et la maladie se déclare premièrement dans la maison qu'habitent les contagiés; elle se communique à ceux qui les approchent, gagne ensuite comme un incendie de proche en proche, et semble ne s'arrêter que lorsqu'elle ne trouve plus d'aliment.

A ces considérations, ne pourrais-je pas en ajouter d'autres non moins frappantes, prises dans quelques notions topographiques relatives à la Carlota?

Ce bourg doit être très-sain, et il l'est en effet, parce qu'il est bâti sur une colline élevée; qu'il est placé au milieu de terres bien cultivées et assez productives; que les maisons en sont commodes, bien bâties, et les rues larges et bien percées; parce qu'il est ouvert aux vents salubres et propres à rafraîchir l'atmosphère, en même temps qu'il se trouve, jusqu'à un certain point, abrité contre les vents impétueux par les montagnes très-hautes qui l'avoisinent et qui bordent son horizon sur une

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

certaine étendue ; parce qu'enfin ses habitans ont en général un air de propreté qui annonce l'aisance (7). Ce bourg a été néanmoins ravagé par une maladie qui ne s'est annoncée par aucun prodrome, qui s'y est manifestée à une époque où cette même maladie existait déjà dans d'autres lieux, et immédiatement après l'arrivée de quelques étrangers venant précisément de ces mêmes lieux : ces étrangers ont péri à la Carlota, après avoir éprouvé dans le cours de leur maladie des symptômes semblables à ceux qu'on avait déjà observés à Cadix ; et les malheureux habitans de la Carlota qui ont contracté la maladie, ont à leur tour présenté à l'observateur attentif le même appareil, la même succession de phénomènes morbifiques. Ajoutons à tout cela qu'il n'est rien arrivé de pareil dans plusieurs villes ou villages situés au-delà de la Carlota, et qui n'ont aucun des avantages de situation dont il a été parlé plus haut ; mais dont les habitans ont eu le bonheur d'échapper à toute communication avec des individus suspects. Il est impossible, après avoir tant soit peu réfléchi sur ces faits, de ne pas penser avec nous que la maladie de la Carlota y a été apportée de Cadix, de Séville, ou de tout autre endroit,

qu'elle y a conservé tous ses caractères, mais surtout celui d'affection éminemment contagieuse.

Lorsque nous passâmes à la Carlota pour la première fois, ce bourg était encore cerné par un cordon particulier de troupes placé environ à deux portées de fusil. Nous n'y entrâmes pas, attendu qu'il ne nous eût point été permis d'en sortir, et qu'il nous eût été par là impossible de continuer notre voyage, qui commençait à devenir intéressant. D'ailleurs nous apprîmes des Commandans du cordon, que la maladie y avait entièrement cessé, et nous sûmes alors qu'elle y avait fait un nombre très-considérable de victimes, tandis qu'à Cordoue même on nous avait assuré que la Carlota n'avait perdu que cinq ou six habitans (8).

A Ecija, ville assez grande et qui nous parut très-peuplée, nous eûmes occasion de recueillir des faits analogues à ceux dont il vient d'être parlé. Des étrangers fugitifs de Cadix, de Séville, etc., y avaient été reçus. Peu de temps après leur arrivée, la maladie s'y était manifestée; elle avait présenté à Ecija les mêmes symptômes qu'à Cadix; sa violence et ses ravages y auraient été absolument les mêmes, si, d'après

les conseils d'un homme aussi estimable par les qualités du cœur que par ses lumières, M. DE SOLER, on n'eût mis en usage les mesures administratives, qui seules peuvent, en de semblables occasions, arrêter les progrès du mal; c'est-à-dire, si on n'eût isolé, autant qu'il était possible, les malades et ceux qui les servaient, et si on n'eût garanti la ville contre une nouvelle introduction des miasmes contagieux.

C'est aux sages précautions de ses Magistrats, c'est au dévouement, au zèle de ses habitans, qu'Ecija doit l'avantage d'avoir été préservé des plus grands malheurs. Toutes les avenues, toutes les portes de la ville avaient été fermées, excepté deux; et personne ne pouvait entrer ou sortir, qu'après avoir été examiné par des surveillans éclairés placés aux barrières. Les citoyens de tous les états, de toutes les professions fournissaient tour-à-tour à ce service intéressant.

La Commission traversait et franchissait ainsi depuis deux jours les cordons partiels placés dans les différentes villes, bourgs ou villages. Si elle n'y trouvait plus aucun indice de l'existence de la maladie, elle y observait néanmoins les traces de sa fureur, et des ravages qu'elle avait

causés; elle remarquait partout le peuple plongé dans une inquiétude silencieuse, absorbé par des pensées tristes, uniquement occupé des malheurs dont il avait été le témoin, et de la crainte de les voir se renouveler. Nous devons avoir le courage de le dire : la surveillance, qui sans doute était nécessaire, s'exerçait avec beaucoup trop d'appareil, tandis que les moyens de distraction étaient absolument négligés. Les réunions trop fréquentes du peuple dans les temples, les cérémonies religieuses faites en public avec le plus grand éclat (9), et qui, dans le principe, avaient eu des effets si désastreux en ce qu'elles avaient favorisé la propagation de la maladie, étaient encore alors impolitiques. Par elles le peuple était entretenu dans un état d'anxiété et de terreur. Les hommes instruits sont seuls en état de juger combien peut devenir funeste l'influence non interrompue de ces causes qui énervent l'homme dans ses facultés physiques par les secousses réitérées qu'éprouve le moral, et qui par là le disposent, du moins le plus souvent, au mal qu'on cherche à prévenir.

Il est assez difficile d'assigner jusqu'à quel point il convient, dans de semblables situations,

de réveiller l'attention, la sollicitude et la vigilance du peuple. La multitude est partout légère, inconséquente, insouciante ; elle a besoin d'être stimulée, même pour ses propres intérêts, pour son bonheur, pour sa conservation. Lui cacher le mal qui la menace, c'est tomber dans un écueil ; le lui faire connaître sans ménagement, et surtout alimenter ses alarmes, dans le cas où l'extrême prévoyance seule peut en concevoir pour l'avenir, c'est tomber dans un autre écueil non moins funeste. Lorsque les dangers sont réels et imminens, lorsque le Magistrat est hors d'état de les faire cesser sans le concours de tous les citoyens, il doit sans doute les appeler, pour ainsi dire, à leur propre secours : car il trouve en eux tous les moyens dont il a besoin ; il choisit alors le moindre des maux. Lorsqu'au contraire les dangers ne sont plus qu'indirects, il me semble qu'il doit concentrer en lui-même toutes les craintes relatives à l'avenir ; et après avoir organisé les mesures de précaution que la prudence lui indique comme nécessaires et suffisantes, il ne lui reste qu'à se montrer en public avec un visage tranquille et serein, et à faire renaître toutes les occasions d'amusement, de distractions agréables, et surtout de travail.

M. le Marquis DE LA SOLANA, Général des troupes du cordon, a donné en cette occasion un grand exemple de courage et de talens. Chargé, un peu trop tard sans doute, d'intercepter la communication entre les pays contagiés et ceux qui ne l'étaient pas, il ne s'arrêta point à Cordoue, à la Carlota, à Ecija, ni aux autres villes ou villages dans lesquels la maladie avait pu se montrer pendant quelques instans; comment aurait-il pu d'ailleurs cerner une aussi grande étendue de pays avec le peu de troupes qu'il avait à sa disposition? Il fit établir des postes de surveillance dans les différens points qui ont été déjà indiqués; un poste fut même placé au passage de la Sierra-Morena, c'est-à-dire, à plus de quarante lieues dans l'intérieur, et il s'approcha autant qu'il le put du foyer même de la contagion. Il établit en effet son quartier-général à Carmona, petite ville qui n'est éloignée de Séville que d'environ cinq lieues, tandis que le cordon qui se trouvait à Mairena n'en était réellement qu'à trois. Dans cette position l'armée perdit quelques soldats, mais l'Espagne lui doit son salut.

La Commission était enfin arrivée à Carmona, quartier-général des troupes qui formaient le

cordon principal de sûreté. Les privations, les fatigues qu'elle avait été forcée d'endurer, les difficultés qu'elle avait éprouvées n'avaient pu ralentir sa marche (10); elle ne s'était arrêtée dans sa route qu'à Cordoue, où elle ne passa qu'un seul jour, encore même n'était-ce point pour se reposer : les motifs en sont connus, d'après ce qui a été dit de cette ville. La Commission eut l'avantage de conférer plusieurs fois avec M. le Général de la SOLANA et avec M. DE SOLER, *Intendant de Santé*; et elle reçut de leur part des renseignemens précieux, tant sur l'état de la santé dans les différens points de l'intérieur du cordon, que relativement à l'époque à laquelle la maladie s'y était manifestée, et aux mesures administratives et militaires que les circonstances avaient rendues nécessaires.

Mais l'expérience du passé nous portait à croire que, pour être en état de remplir notre mission dans toute son étendue, indépendamment des renseignemens les plus précis, nous ne pourrions bientôt nous passer d'une recommandation émanée directement du Magistrat revêtu d'une autorité spéciale dans les différens lieux que nous avions à parcourir. On attendait depuis plusieurs jours à Carmona, l'arrivée de M. DE

VILCHES, Conseiller de Castille, Membre de la *Junte suprême de santé*, et chargé par S. M. le Roi d'Espagne, de diriger les dernières précautions qu'il restait à prendre pour parvenir à l'extirpation complète de la maladie, et pour en prévenir le retour. Nous nous décidâmes en conséquence à différer d'un jour notre départ; ce qui nous procura l'occasion de voir ce Magistrat, et d'obtenir de lui une lettre adressée à toutes les *Juntes* de santé du Royaume de Séville, dans laquelle il leur recommandait, en vertu des pouvoirs qui lui avaient été confiés, de fournir à la Commission toutes les instructions et toutes les facilités qu'elle serait dans le cas de réclamer (11).

Cependant le visa qui fut en même temps apposé sur un de nos passeports ne s'accordait pas entièrement avec ces témoignages de confiance ou de protection. D'après la nature de notre mission, et surtout d'après le passeport général qui nous avait été accordé, au nom de S. M. par le premier Ministre d'État, Don PEDRO CEVALLOS, et que nous devions aux soins de l'Ambassadeur de la République, la dernière note de ce visa dut nous paraître extraordinaire. Elle portait en effet, qu'attendu la

recommandation de S. M., la Commission ne devait point être empêchée dans son voyage ; qu'elle devait au contraire trouver partout aide, secours, etc. etc.; mais que néanmoins les membres de cette même Commission ne pourraient en aucune manière sortir des pays cernés par les troupes, sans un ordre exprès du Roi, *émané du Ministère chargé de cet objet.*

Il était décidé que nous commencerions par visiter Séville, attendu que cette grande cité était une de celles qui avaient le plus souffert de la maladie, et dans laquelle on craignait encore beaucoup de la voir se renouveler. En conséquence, nous partîmes de Carmona pour Séville le 13 pluviôse an 9 (2 février 1801).

Les voituriers avaient ordre de nous transporter, avec nos effets, jusqu'à une petite maison située à une demi-lieue de la ville, *à la Cruz del Campo.* Toute communication avec les habitans du pays leur était interdite ; et de peur que cet ordre ne fût transgressé, nous étions escortés par trois cavaliers : les voituriers devaient en outre, après nous avoir laissés dans le lieu que je viens de désigner, s'en retourner de suite avec les soldats, afin d'avoir la liberté de sortir du cordon ; ce qui fut ponctuellement exécuté.

Cependant la maladie avait entièrement disparu de Séville à cette époque : la Commission ne tarda pas à en être convaincue, d'après les conférences réitérées qu'elle eut, tant avec MM. QUERALTO et CABANEILLES (12), qu'avec les Médecins et Chirurgiens les plus recommandables de cette ville, qui, pendant tout le temps de la maladie, avaient courageusement prodigué à leurs concitoyens tous les soins, tous les secours qui dépendaient d'eux.

Elle ne négligea pas non plus de visiter tous les hôpitaux; mais elle apporta une attention particulière dans l'examen qu'elle fit des malades renfermés dans l'hospice dit *de la Sangre*, et dans celui appelé *Amor de Dios*, attendu que le bruit courait dans Séville que ces deux maisons n'étaient pas totalement délivrées de la contagion. Cette inquiétude était pourtant sans fondement; elle fut entièrement détruite par la sécurité que montrèrent mes deux collègues LAFABRIE et BROUSSONET, qui s'étaient chargés de ces visites, par les soins qu'ils prirent pour découvrir s'il existait véritablement quelques restes de l'affection contagieuse masqués sous la forme d'affections chroniques, et par l'assurance qu'ils donnèrent de son entière cessation dans ces deux

hospices. Je ne crains pas de dire que ce rapport ayant été bientôt connu des Magistrats et du public produisit le meilleur effet dans toute la ville, et concourut à ramener la tranquillité, le calme si nécessaires dans une pareille situation.

Tandis que mes deux collègues étaient occupés de ce travail important, je visitais les différens cimetières qui avaient été formés à la hâte pendant le règne de la maladie, et qui avaient reçu les nombreuses victimes qu'elle avait faites. Accompagné du C. PAILHERAS, Commissaire des relations commerciales de la République, je mesurais, la larme à l'œil, la surface et la profondeur des tranchées dans lesquelles on avait amoncelé les cadavres de tout état, de tout sexe, de tout âge. Quelques tranchées étaient encore ouvertes, les unes à moitié remplies, les autres absolument vides; spectacle à la fois attendrissant et terrible (13) !

J'étais chargé d'examiner si ces différens lieux, asiles respectables de la mort, ne pouvaient point devenir par la suite des foyers de putréfaction capables de produire de nouveaux malheurs. Je me vis donc obligé d'entrer dans une foule de détails avec les hommes commis

à la garde des cimetières, ainsi qu'avec ceux qui travaillaient encore à creuser des tranchées, et de me livrer à des recherches, à des calculs bien affligeans, mais indispensables (14).

Les chaleurs du printemps commençaient à se faire sentir à Séville ; le terrein de plusieurs de ces cimetières, notamment de celui situé au Nord-Ouest du faubourg Triana et de celui placé au Sud-Ouest de la ville, étant de nature argileuse, on y voyait déjà des crevasses larges et profondes par lesquelles s'exhalait une odeur fétide, résultat de la décomposition commençante des cadavres entassés. Je m'assurai que la quantité de chaux vive projetée dans chacune de ces grandes fosses était insuffisante, que la couche supérieure des cadavres était beaucoup trop rapprochée de la surface du sol. Je m'aperçus en même temps que les deux cimetières dont je parle se trouvaient exposés à être inondés par les premières pluies à cause de leur enfoncement, que la terre devait ensuite se dessécher lentement et par crevasses ; qu'ainsi l'action alternative de l'eau, de l'air et de la chaleur, en favorisant, en hâtant la décomposition des corps,

ferait de ces endroits des espèces de mares infectes et très-dangereuses pour tout le voisinage.

Ces réflexions ayant été approuvées par mes collègues, il fut convenu qu'elles seraient communiquées au Gouvernement Espagnol, et qu'on lui proposerait en même temps les moyens propres à remédier aux dangers résultans de cet état. C'est ce que la Commission a exécuté dans son compte rendu à l'Ambassadeur de la République, et qui fut communiqué à S. M. Catholique.

La Commission dut également prendre en très-grande considération le mauvais état du pavé des quartiers les plus populeux de Séville ; ce qui y occasionait l'entassement et le séjour de toutes sortes d'immondices. Cette circonstance était d'autant plus frappante, qu'elle contrastait singulièrement avec l'état de propreté et de bonne tenue ordinaire dans tous les autres quartiers.

Elle ne fut pas moins étonnée de voir dans divers points autour de la ville, notamment derrière les faubourgs *Macarena*, *St. Roch* et *Triana*, quelques restes de la dépouille des

morts, des lambeaux de linge et d'étoffe, de la paille, de la laine, etc. : ce qui sans doute aurait dû être brûlé. Je dois ajouter que l'autorité civile avait plusieurs fois donné des ordres pour que cela fût soigneusement exécuté : mais ces ordres furent souvent éludés par la cupidité. Quelques habitans des deux premiers faubourgs dont il vient d'être parlé avaient eu l'imprudence de ramasser partie du linge et des matelas qui avaient été salis par les malades, et qu'on jetait le plus souvent par les fenêtres : ils les avaient ainsi soustraits aux recherches de la police. S'étant enfin aperçus du mal qu'ils s'étaient fait à eux-mêmes, ils avaient cherché à se débarrasser des objets par eux enlevés ; c'est ce qu'ils avaient fait en jetant, en éparpillant derrière leurs habitations une très-grande quantité de laine, des lambeaux d'habits, de linge, etc.

Ces divers inconvéniens nous parurent aussi mériter l'attention du Gouvernement Espagnol ; nous n'hésitâmes donc point de les lui signaler dans notre compte-rendu.

La Commission eut à s'occuper, à cette même époque, d'un objet non moins important, puis-

qu'il s'agissait peut-être du salut de la France et de plusieurs autres parties de l'Europe.

Le commerce de Séville, comme on le sait, consiste principalement dans l'exportation des laines ; c'est par lui que cette ville est continuellement en relation avec presque toutes les places maritimes. La maladie ayant cessé depuis quelque temps, les Négocians de Séville attendaient avec impatience le rétablissement des communications ; et dans la vue d'en hâter l'époque, il avait été convenu que des laines destinées pour la France seraient soumises à une opération chimique et expédiées immédiatement après, accompagnées d'un certificat particulier et authentique de désinfection. Le C. PAILHERAS, Commissaire des relations commerciales, qui devait fournir ce certificat, et qui en conséquence assistait exactement à toutes les séances dans lesquelles on prétendait avoir désinfecté une certaine quantité de ces laines, le C. PAILHERAS, dis-je, voulut bien nous appeler à une de ces séances. Le procédé chimique qu'on mettait en usage dans cette circonstance était celui qui a été décrit par GUYTON-MORVEAU, et à l'aide duquel la Cathédrale de Dijon fut promptement et totalement désinfectée par cet habile chimiste,

en 1773. Mais dans le cas dont il s'agit ici, devait-on raisonnablement s'attendre aux mêmes résultats ? Une seule réflexion suffira peut-être pour effacer presque entièrement les probabilités sur lesquelles un pareil espoir pouvait être fondé. GUYTON-MORVEAU attaquait à Dijon des miasmes flottans librement dans l'air : l'action de l'acide muriatique dégagé sous forme de gaz devait donc être aussi complète sur ces miasmes, qu'elle était prompte et directe. Il s'agissait au contraire à Séville d'attaquer des miasmes logés dans un corps et en quelque sorte combinés avec lui (15) : il ne suffisait donc pas de mettre simplement la surface d'une énorme quantité de laine en contact avec quelques atomes d'acide muriatique en vapeurs, comme on le pratiquait; il eût été nécessaire de s'assurer que cette laine en avait été pénétrée, et pour ainsi dire sursaturée, pour être en état d'affirmer que la désinfection était complète (16).

En cette occasion notre silence eût été un crime : nous déclarâmes donc, en admettant la supposition que ces laines pouvaient être infectées, que la précaution prise était bonne, mais qu'elle était insuffisante dans ses moyens et par conséquent dans ses résultats. Le C. PAILHERAS

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

nous assura en conséquence qu'il s'expliquerait dans l'attestation qu'il devait fournir, avec la réserve qu'exigeait un objet aussi délicat et aussi important.

La Commission ayant terminé à Séville toutes les opérations relatives au but de son voyage, et se trouvant munie de tous les renseignemens qui lui étaient nécessaires, partit de cette ville le 21 pluviôse, après avoir pris congé des Magistrats, des hommes de l'art, des divers citoyens dont elle avait reçu un accueil distingué, ainsi que de MM. les Commissaires QUERALTO et CABANEILLES, qu'elle n'eut cependant pas l'avantage de rencontrer en ce moment chez eux. Les faits que nous avions déjà recueillis et dont il sera fait mention ailleurs, nous portaient à croire qu'il était indispensable de visiter quelques-uns des villages ou hameaux bâtis sur les côtes du Guadalquivir : en conséquence, il fut décidé que le voyage de Séville à Cadix serait fait par eau.

Notre navigation ne fut pas des plus heureuses, car nous eûmes presque constamment le vent contraire ; mais ce contre-temps nous servit en quelque manière, attendu qu'ayant été forcés

de relâcher en plusieurs endroits, nous eûmes l'occasion et le loisir de prendre des informations détaillées sur l'état de la santé dans ces divers lieux, sur les ravages qu'y avait causés la maladie, sur l'époque et le mode de son introduction, sur ses caractères essentiels, ainsi que sur les circonstances particulières qui pouvaient en avoir modifié la marche. Nous trouvions donc partout de nouvelles preuves confirmatives du jugement que nous avions porté à Séville sur la véritable nature de ce fléau et sur son activité contagieuse.

C'est ainsi qu'à *San Lucar de Barrameda* nous parvenons, sous les auspices du C. GASSIN, Agent de la République, à acquérir la certitude la mieux établie sur l'entière cessation de la maladie dans cette ville : on débitait cependant le contraire à quelques lieues de là ; et c'est d'après ce bruit que nos bateliers avaient dépassé *San Lucar* pendant la nuit, qu'ils nous refusèrent d'y relâcher, et qu'enfin ayant l'air de céder à nos instances ils nous débarquèrent sur la plage à trois quarts de lieue de la ville, où nous fûmes obligés de nous rendre à pied, portant nos sacs de nuit sur les épaules.

On nous assura à *San Lucar* que la maladie

ne s'y était manifestée que long-temps après qu'elle s'était déclarée à Cadix et même à Séville, qu'elle y avait été manifestement apportée du dehors, attendu que les premiers malades et les premiers morts étaient tous des étrangers venus de ces deux villes à l'époque où la contagion y régnait. *San Lucar* avait perdu à peu près le sixième de sa population.

C'est encore à *San Lucar* que la Commission fut informée que la maladie n'avait jamais paru à *Scipiona*, petite ville peu éloignée de la première, et située un peu plus dans l'intérieur des terres ; mais elle apprit en même temps que les habitans de *Scipiona* avaient eu la précaution de se séquestrer entièrement de leurs voisins, et d'interdire rigoureusement l'entrée de leur ville à tous les étrangers.

J'aurai occasion dans la suite de revenir sur tous ces faits ; je dois donc me borner en ce moment à les faire connaître dans l'ordre où ils ont été recueillis, afin de mettre le lecteur dans le cas de juger du degré de confiance qu'ils méritent.

Mêmes observations recueillies au *Port Ste.*

Marie quant à la cessation de la maladie et aux ravages qu'elle y avait exercés. La Commission ne trouve aucune particularité intéressante à noter relativement à cette dernière ville, si ce n'est qu'il est prouvé que la contagion ne s'y est déclarée qu'après avoir éclaté à Cadix. Mais Cadix et le Port Ste. Marie sont si rapprochés par la baie, ou pour mieux dire, la communication entre ces deux villes est si fréquente, si directe (17), qu'il n'est pas étonnant que la maladie ait passé rapidement de l'une à l'autre. On ne doit pas non plus s'étonner que le *Port Ste. Marie* l'ait reçue avant qu'elle se fût manifestée dans les autres villes situées autour de la baie, telles que *la Isla*, *el Puerto-Real*, et *Rota*; d'après cela, je crois être en droit d'avancer que les faits relatifs à la maladie étudiée dans cette ville se confondent absolument avec ceux observés à Cadix. La Commission ne s'arrêta donc point au *Port Ste. Marie*; elle s'embarqua le 23 pluviôse au soir par un vent frais, et dans moins de trois quarts d'heure elle arriva à Cadix.

Pourquoi ne commencerai-je point ce que j'ai à dire de notre séjour en cette ville par l'expression des sentimens que nous inspirèrent

l'accueil gracieux des dépositaires de l'autorité civile et militaire, les prévenances amicales du C. MILLET, Commissaire des relations commerciales de la République, les procédés obligeans et honnêtes de MM. les Négocians, chefs des principales maisons de commerce de cette place, et les preuves non-équivoques de confiance que nous prodiguèrent MM. les Médecins et Chirurgiens, ainsi que MM. les Professeurs du Collége royal de Médecine ? Je me félicite d'être en ce moment l'organe de la Commission, et, à ce titre, d'etre chargé de consigner dans cet écrit le témoignage de notre estime et de la reconnaissance la mieux sentie.

La Commission ne put qu'applaudir aux sages mesures qui avaient été prises par la police, d'après l'avis des Membres composant la *Junte de Santé*, pour parvenir à l'entière désinfection de la ville, et pour dissiper toutes les craintes qu'on pouvait encore avoir relativement à une nouvelle explosion de la maladie. Des secours à domicile avaient été distribués aux pauvres ; les hôpitaux, les maisons de charité, les casernes, en un mot tous les établissemens publics avaient été soigneusement purifiés, non par quelques procédés mesquins et par conséquent illusoires,

mais au contraire en mettant à la fois en usage tous les moyens capables de produire cet heureux effet.

A ne juger de cette superbe ville que d'après l'état où nous l'observions, il eût été impossible de croire qu'elle venait d'être le théâtre de la désolation et de la mort. Par les soins éclairés et réunis de M. le Gouverneur, des Magistrats, des Membres de la *Junte de Santé*, et des principaux Négocians, les travaux ainsi que les amusemens publics avaient repris leur activité, autant que les circonstances malheureuses de la guerre pouvaient le permettre. Les exercices de piété s'y pratiquaient comme auparavant, mais sans être accompagnés de cet appareil qui frappe trop vivement l'imagination du peuple toujours disposé à l'exagération, et qui le porte à se croire d'autant plus en danger que les mesures adoptées sont plus extraordinaires.

La Commission n'avait donc qu'à s'assurer si effectivement la maladie de Cadix avait été absolument la même que celle des autres parties de l'Andalousie. Elle devait s'attacher à en connaître la véritable origine, et chercher surtout

à s'éclairer pour être en état de répondre aux vues des deux Gouvernemens relativement aux dangers plus ou moins probables d'une nouvelle apparition de la même maladie à l'époque du printemps ou de l'été. Elle devait enfin se mettre à même de satisfaire aux questions qui lui avaient été adressées par l'Ambassadeur de la République (18).

Les résultats de ces recherches appartiennent essentiellement à l'historique de la maladie; ils seraient par conséquent déplacés ici. Mais je ne puis me dispenser en ce moment de faire connaître les hommes estimables qui voulurent bien nous seconder de tous leurs moyens en nous communiquant avec franchise tous les faits qu'ils avaient été à portée de recueillir. Tels sont MM. SOLIVAN, CAPMAS, SALVARESSE, AREJULA, AMELLER, SABATER, PADILLA, RAMOS, VILLALBA, PUJOL, SÉMILLER, DELON, FR.-MAN.[1] ACOSTA, frère et chirurgien de la Charité, J. DE PARIAS, etc. etc.

Pendant notre séjour à Cadix, nous trouvâmes souvent l'occasion de nous instruire parfaitement de tout ce qui s'était passé à l'occasion de la

maladie dans les villes qui bordent la baie ; *Rota*, *le Port Ste. Marie*, *Puerto-Réal*, *Chiclana*. Dans la même vue plusieurs d'entre nous se rendirent à *la Isla* et à *la Carraque*. Je fais une mention expresse de ce dernier lieu par rapport à une circonstance très-remarquable.

La Carraque est l'arsenal de la marine royale : c'est une isle située vers le fond oriental de la baie, et qu'habitent des Officiers de marine, un certain nombre d'ouvriers constructeurs ou autres, une garnison, et une très-grande quantité de forçats : l'entrée en est toujours rigoureusement interdite à tout le monde. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que cet endroit ait été garanti de la contagion, dans le temps même qu'elle ravageait tous les environs. Il est prouvé en effet qu'elle ne s'y manifesta qu'après l'arrivée d'une frégate qui, ayant séjourné pendant quelque temps dans la baie, eut ordre de se rendre à *la Carraque* pour y être désarmée. Cette frégate avait perdu plusieurs hommes ; elle avait encore à bord des malades dont la plupart périrent dès qu'ils eurent été transférés à l'Hôpital de la marine. Depuis cette époque, à ce que nous assura le Médecin en chef de *la Carraque*, la maladie se développa

avec rapidité dans tous les points de cet établissement, et y enleva, en très-peu de temps comme partout ailleurs, environ le quart des habitans, exerçant surtout ses ravages parmi les forçats.

Après avoir séjourné à Cadix pendant plus d'un mois, sans avoir rien aperçu qui pût inspirer quelque crainte légitime pour l'avenir (19), la Commission se fit un devoir d'adresser à l'Ambassadeur de la République et au Ministre de l'intérieur le tableau succinct de ses travaux. Elle leur rendit compte en même temps de son opinion sur la nature de la maladie, sur quelques circonstances particulières et intéressantes, ainsi que sur les mesures générales de précaution que la prudence commandait encore (20). Elle instruisit aussi les Préfets des Départemens frontières et le Commissaire des relations commerciales à Barcelone, Valence, etc. etc. du rétablissement de la santé publique dans cette partie de l'Andalousie; enfin elle se disposait à en partir lorsqu'elle reçut une lettre officielle de *la Junte de Santé*, dans laquelle on lui demandait son avis sur un objet bien intéressant à cette époque. Il s'agissait en effet d'examiner si certaines mesures ordonnées dans la vue de

purifier les tombes ou caveaux des Églises pouvaient être pratiquées sans inconvénient ou sans danger pour la santé publique (21).

Un pareil examen ne pouvait qu'être pénible dans ses détails, et cependant notre réponse devait être basée sur des faits incontestables. Accompagnés d'un Officier de police et du Commissaire MILLET, nous visitâmes soigneusement toutes les Églises, les cloîtres, les cimetières publics ainsi que ceux des hospices. Nous nous trouvâmes donc bientôt en état de satisfaire aux demandes de *la Junte de Santé*; et, dans une occasion aussi importante, nous n'hésitâmes point, ainsi qu'on le verra dans notre réponse (22), à émettre notre opinion toute entière, quoiqu'elle fût en certains points diamétralement opposée à celle qui avait dicté l'instruction publiée par des ordres supérieurs (23), et plus particulièrement l'article 27 de cette même instruction, sur l'exécution duquel nous étions consultés.

Notre mission était par conséquent alors terminée relativement à Cadix, et je pourrais même dire relativement à tout le reste de la Province, attendu que déjà nous avions été à portée de recueillir les faits les plus remarquables touchant

la maladie considérée dans son origine, sa propagation, sa nature, sa marche, etc. etc. D'ailleurs les différens lieux qui nous restaient à visiter tels que Xerez, Alcala, Utrera, se trouvaient sur notre route. Enfin il avait été annoncé presque officiellement à Cadix qu'un habitant de Xerez venait de mourir de la maladie contagieuse. Nous quittâmes donc Cadix le 25 ventôse et nous arrivâmes le soir même à *Xerez de la frontera.*

Notre premier soin fut de nous présenter aux Magistrats et de les inviter à réunir les membres composant *la Junte de Santé.* Il fut démontré dans cette assemblée que la nouvelle de la réapparition de la maladie dans Xerez avait été le résultat d'un propos inconsidéré tenu par un homme de l'art et fondé sur un faux jugement. Ce propos avoit été accrédité et répandu par la multitude épouvantée et avait acquis ainsi un certain caractère d'authenticité; tant il est vrai que dans des circonstances pareilles l'on ne peut juger l'opinion publique que sur les lieux même. Les Magistrats de Xerez avaient adopté les précautions les plus rassurantes pour l'avenir. L'ancien hôpital de la Charité dans lequel tant de malheureux avaient péri,

venait d'être totalement évacué, et les derniers malades avaient été transportés dans un nouvel établissement placé à quelque distance de la ville. Ce dernier réunissait l'avantage d'une situation heureuse à celui d'une bonne police, d'un service facile et d'une propreté remarquable. Aussi est-il avéré que les malades qui eurent le bonheur d'y être transférés, lors même qu'ils étaient atteints de la maladie contagieuse, échappèrent pour la plus grande partie à la mort (24).

Dans tous les cas de maladie populaire contagieuse, ou seulement épidémique, une pareille mesure est toujours utile ; elle est souvent indispensable. Indépendamment du bien qui en résulte pour les malades qu'on a la faculté de placer dans un endroit plus spacieux, et par conséquent mieux aéré, ce n'est que par ce moyen qu'on peut espérer de faire cesser la maladie entièrement et d'une manière plus prompte. On avait observé à Xerez qu'elle n'existait plus depuis quelque temps dans la ville, tandis qu'elle semblait vouloir se perpétuer dans l'hospice, d'où elle menaçait les habitans d'une nouvelle irruption. On prit alors le parti d'évacuer entièrement l'ancien hôpital, d'en faire brûler les vieux meubles, de blanchir à la chaux toutes

les salles, etc. etc. Nous proposâmes quelques autres moyens, par exemple, de récrépir les murs, d'enlever les vieux bois qui y étaient fixés, de faire passer sur ceux qu'on était forcé d'y conserver plusieurs couches de peinture à l'huile : nous conseillâmes l'usage suffisamment répété des fumigations selon la méthode de GUYTON-MORVEAU. N'étions-nous pas en droit d'assurer qu'après de pareilles précautions l'hôpital, qui d'ailleurs est très-bien situé, ne devait plus inspirer aucune crainte et pouvait être rendu à son ancienne destination ?

Nous visitâmes ensuite *Utrera*, *Alcala de los panaderos*, et quelques hameaux ou habitations qui se trouvaient sur notre route. De-là nous retournâmes à *Carmona*, premier point d'où nous étions partis, il y avait environ deux mois, lorsque nous pénétrâmes dans l'intérieur du cordon. Je rendrai compte ailleurs de quelques faits particuliers qui sont relatifs à l'époque où la maladie se manifesta dans ces divers lieux et à certaines modifications intéressantes qu'elle y éprouva.

D'après l'exposé que je viens de faire de notre voyage, il est évident que lorsque la Commis-

sion arriva en Andalousie la maladie n'existait plus dans ses trois principaux foyers, Cadix, Séville et Xerez. Il est certain cependant qu'il y en avait encore quelques restes dans des points à la vérité très-éloignés les uns des autres ; ce qui, aux yeux du peuple, équivalait à une entière cessation ; ce qui du moins pour l'homme instruit en était l'heureux présage. On avait en outre observé dans plusieurs villes, que même long-temps après la disparition du fléau, tous ceux qui y entraient, soit étrangers, soit habitans émigrés, y contractaient bientôt la maladie, et que le plus grand nombre en périssait. De semblables accidens annonçaient sans doute la présence d'un miasme contagieux qui s'évaporait lentement, et à qui il ne manquait peut-être qu'un nouvel aliment, ou plutôt que certaines circonstances favorables pour se reproduire et se développer avec la même énergie (25). Cependant ces craintes ne se réalisèrent point par l'influence heureuse du climat, de la saison, et des précautions qui furent mises en usage. Nous eûmes au contraire bientôt la satisfaction de pouvoir annoncer que l'Andalousie était peut-être alors la partie la plus saine de toute l'Europe.

Ainsi quoique la Commission n'ait pas été à

portée d'observer la maladie dans ses diverses périodes et de la traiter directement, elle est arrivée assez à temps en divers endroits pour en saisir les derniers traits. Consultée partout par un très-grand nombre de convalescens ou de malades, parmi lesquels il en était plusieurs atteints d'affections chroniques qui quelquefois étaient la suite de la maladie contagieuse antérieure, on croira aisément qu'elle a dû profiter de ces occasions pour s'instruire par elle-même des phénomènes essentiels de la maladie qu'elle avait à étudier. Dans la même vue elle a visité tous les hôpitaux et tous les établissemens publics qui renferment les pauvres des deux sexes et des différens âges. Elle s'est fait un devoir de consulter partout les hommes de l'art les plus instruits et les plus expérimentés. Elle a demandé des renseignemens aux Magistrats, aux Citoyens éclairés, et en particulier à plusieurs Ecclésiastiques respectables qui, en cette occasion malheureuse, se sont fait remarquer par leur courage et leur humanité autant que par leur piété. Dans toutes les villes elle a sollicité et obtenu, en vertu de la lettre de M. DE VILCHES, la réunion des membres composant *la Junte de Santé*; et le résultat de ces conférences a toujours été pour elle la collection de tous les faits relatifs à la

maladie considérée dans sa nature, ainsi que dans les modifications qu'elle avait éprouvées dans chaque lieu en particulier. Enfin elle a parcouru successivement tous les pays qui en ont été ravagés, faisant des séjours plus ou moins longs selon la nécessité. Elle a donc pu comparer entre elles les diverses observations recueillies, les juger, les épurer, pour ainsi dire, les unes par les autres : il lui est donc permis de croire qu'elle possède les matériaux nécessaires pour en former un tableau vrai, fidèle, et en même temps aussi complet qu'il soit possible de le faire.

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

CHAPITRE II.

Histoire de la Maladie de l'Andalousie.

L'HISTOIRE d'une maladie ne consiste point dans une énumération minutieuse de tous les faits, de tous les accidens particuliers qu'elle a offerts, pendant sa durée, aux divers observateurs qui se sont trouvés à portée de les apercevoir. On doit seulement les considérer comme des nuances qui ne font rien au caractère principal du tableau, mais qui entrent néanmoins dans la perfection de son ensemble.

Ce principe est d'une application rigoureuse à la maladie qui a ravagé l'Andalousie pendant l'été, l'automne et une partie de l'hiver, en 1800 (années 8 et 9 de la R. F.) Elle s'est montrée successivement dans une étendue très-considérable de pays (26) pendant les trois saisons que je viens de désigner ; elle a pénétré dans des villes, des bourgs, des hameaux, des maisons isolées dont la position topographique est essentiellement différente. Elle a attaqué des individus qui se trouvaient diversement pré-

disposés. L'influence de ces causes secondaires a dû nécessairement lui imprimer des modifications, pour ainsi dire, infinies, et la cacher même quelquefois sous un voile étranger. Cependant elle a conservé partout ses caractères constitutifs et essentiels : il suffira donc, pour être en état d'en déterminer la nature, de l'étudier dans les phénomènes qui, en tout temps, comme en tous lieux, ont constamment accompagné son invasion, son développement, sa solution. Les circonstances particulières aux individus, les accidens dépendans de la localité seront ensuite appréciés par rapport aux modifications qu'ils ont déterminées dans les formes extérieures de la maladie, et à celles qu'ils ont dû souvent nécessiter dans son traitement.

Tel fut le principal objet des recherches de la Commission médicale envoyée en Espagne par le Gouvernement français ; tel sera l'ordre dans lequel je rendrai compte de leurs résultats.

SECTION I.re

Origine de la maladie, son invasion, sa propagation.

Il est impossible aujourd'hui de se refuser à croire que Cadix ait été le premier foyer de

la maladie. Les faits sur lesquels cette opinion est fondée, sont trop nombreux et trop concluans, pour qu'il soit permis de conserver, à cet égard, le moindre doute : il suffira de citer les plus saillans.

L'hiver de l'an VIII (1799 et 1800) avait été remarquable dans toute l'Andalousie par sa longueur et son excessive humidité : les pluies s'y étaient presque partout prolongées jusqu'à la fin de floréal (vers le 20 mai); à cet état succédèrent brusquement des chaleurs brûlantes qui augmentèrent successivement; de sorte que du 10 au 15 juillet le thermomètre de Farenheit était monté au 85.e degré : il s'éleva jusqu'au 87.e le 19 d'août (27); les habitans de Cadix en particulier furent tourmentés pendant quarante jours consécutifs par un vent d'Est, dont l'action fut toujours pour eux extrêmement accablante. Elle fut telle pendant ces quarante jours, dit le Docteur Don FRANC.co AMELLER (28), qu'elle ne leur laissait d'autres momens de repos, que ceux qu'ils passaient dans le bain.

Cependant, d'après ce même observateur, et d'après plusieurs autres que nous avons été dans le cas de consulter, on ne vit au com-

mencement d'août, à Cadix et dans les villes voisines, que des maladies constitutionnelles simples, des fièvres gastriques, quelques angines bilieuses, des dyssenteries de même nature, des fièvres sinocales dans lesquelles la putridité prédominait quelquefois, et qui alors cédaient à l'usage des tempérans, des acides, des évacuans; quelquefois ces mêmes fièvres étaient encore plus simples; elles étaient absolument exemptes de toute complication humorale, ce que l'on observait ordinairement chez les sujets jeunes et pléthoriques : une légère saignée les détruisait complètement; le régime eût sans doute suffi le plus souvent.

C'est du 10 au 15 de ce même mois d'août que se manifesta dans Cadix une maladie grave qui, dès son début, se fit remarquer par l'appareil des symptômes de putridité et de malignité portés à l'extrême. Elle attaqua d'abord quelques habitans du quartier Ste. Marie, placé à l'Est de la ville, dont les rues sont étroites et ordinairement moins propres que celles des autres quartiers, et qui est principalement habité par les marins, les ouvriers du port et les employés de la douane. Elle fut véritablement stationnaire pendant quelque temps dans ce même quartier,

d'où elle se répandit ensuite dans toutes les parties de la cité.

Quoique l'époque que je viens d'indiquer soit véritablement celle à laquelle les Médecins et les Magistrats commencèrent à concevoir de justes alarmes, attendu que le nombre des malades était alors tel, qu'il devait nécessairement faire sensation ; et quoique ce soit celle que l'opinion générale désigne comme l'époque de l'invasion de la maladie à Cadix, il existe cependant des faits qui prouvent incontestablement qu'il faut lui en assigner une autre bien antérieure.

Il est certain en effet que déjà vers la fin de juillet, quelques habitans des rues *Sopranis* et *Boqueta* étaient atteints d'une maladie qui se déclara avec les mêmes symptômes malins qu'on observa dans la suite chez tous les autres malades. On sait que ces individus furent précisément ceux qui avaient eu quelque relation avec l'équipage d'une corvette américaine arrivée depuis peu de la Havane ; on sait que ces premiers malades furent ou des marins, ou des hommes de peine du port, et plus particulièrement des employés de la douane et du bureau de santé ; on sait aussi que plusieurs succombèrent, et entr'autres

le greffier du bureau de santé, le visiteur de la douane (el visitador de rentas), le garde principal de la porte de mer ; on sait que les deux gardes placés en surveillance sur la corvette immédiatement après son entrée dans le port, tombèrent aussitôt malades, en sorte qu'on fut obligé d'en retirer celui qui parut l'être d'une maniére plus grave, tandis que l'autre essuya sa maladie à bord. On rapporte enfin que ce dernier voyant passer à portée du navire sur lequel il se trouvait encore, le Lieutenant-visiteur (el teniente visitador) Don FRANCISCO DE PAULA CARRION, l'appela à son secours, et lui dit que depuis l'instant où il avait été placé sur cette embarcation, il était tourmenté par une fièvre cruelle qui avait presqu'entièrement détruit ses forces. Le visiteur se rendit aussitôt sur ce même navire ; il vit en effet le garde dans un très-mauvais état ; il vit également trois matelots de la corvette, maigres, et pouvant à peine se soutenir, qui lui déclarèrent être tombés malades avant que le navire eût obtenu l'entrée, ce qui lui avait été accordé neuf jours après son arrivée (29). Depuisce moment-là le visiteur éprouva un sentiment d'inquiétnde, un mal-aise, tel qu'on l'éprouve durant les prodromes d'une maladie. Au bout de quelques jours il fut obligé de s'aliter, et

toute sa famille, très-nombreuse, éprouva bientôt le même sort.

Je puis encore citer ce qui arrriva, à cette même époque, à un chanoine de l'Église cathédrale don CHRISTOVAL SANCHÉS, qui logeait dans un quartier bien éloigné de celui de S.te Marie. Ce chanoine, propriétaire d'une maison située dans ce dernier quartier, fut obligé de s'y transporter pour affaires : il y resta néanmoins très-peu de temps, ainsi qu'il là déclaré lui même, n'ayant pu supporter une odeur particulière dont il se sentit frappé en entrant dans la chambre d'un malade. Il dit en rentrant chez lui, qu'il n'avait jamais éprouvé rien de pareil; que ces exhalaisons lui avaient porté un coup terrible, et que depuis cet instant il ne se sentoit pas bien.

Dans cet état d'anxiété il se couche; mais l'agitation augmente et le lendemain se développe en lui une maladie caractérisée par les symptômes les plus graves. Le médecin qui lui donna ses soins a assuré que ces symptômes étaient absolument les mêmes que ceux qu'on a observés dans la suite sur les autres malades : enfin cet infortuné ecclésiastique succomba le 27 juillet 3.e jour de sa maladie, ou pour mieux dire, cinquante-six heures après

son invasion; et ayant éprouvé dans un aussi court espace de temps les accidens les plus caractéristiques de la malignité, anéantissement subit des forces, dissolution extraordinaire et prompte des humeurs, etc. etc.

J'ai déjà dit que le quartier habité par le chanoine SANCHÉS, était très-éloigné de celui dans lequel la maladie était encore concentrée au moment dont je parle : je dois ajouter qu'il a été un des derniers ravagés par elle ; il paraît donc que c'est la circonstance particulière de sa visite au *Barrio S.ta Maria* qui détermina en lui l'infection : l'on peut également conclure de là que la maladie étoit éminemment contagieuse dès son origine.

Enfin je dois rappeler ici, pour le même objet, le témoignage d'un savant praticien, qui au 15 d'août avait déjà deux cents malades à traiter, ainsi que celui du professeur RAMOS, qui à cette même époque voyait dans le couvent de la *Merced*, bâti au milieu du quartier de S.te Marie, vingt-huit religieux dangereusement malades. Ces religieux avoient assisté jusqu'à leur dernier moment les malheureux habitans du quartier S.te Marie dont il a été parlé, et ils s'accordaient

tous à dire à leur médecin qu'ils avaient constamment éprouvé auprès de ces malades une sensation des plus désagréables, des plus pénibles à cause de l'odeur infecte qu'ils y avaient respirée. Ils assuraient que cette odeur, très-différente de celle qui les avait frappés lorsque dans d'autres occasions ils avaient été également dans le cas de remplir les devoirs de leur ministère, avait paru s'attacher si fortement ou à leurs habits ou à leur corps, qu'ils en étaient encore affectés long-temps aprés s'être séparés des malades. En un mot, ils étaient persuadés d'après un sentiment intime (30), que leur maladie était due aux miasmes auxquels ils avoient été exposés plusieurs fois.

On ne s'était encore aperçu à cette époque d'aucun événement extraordinaire à Séville. Il est certain néanmoins que cette grande cité a été la première affectée après Cadix. Les maladies qui jusqu'alors y avaient régné, quoiqu'en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, étaient évidemment des maladies régulières de la saison; et celles qui s'y étaient montrées avec un caractère de gravité, et même avec certaines anomalies, y avaient conservé la constitution propre aux maladies d'été dans ces contrées ; elles n'avaient du moins rien d'analogue à ce que l'on observa dans la suite,

c'est-à-dire après l'introduction de la contagion. Ces faits nous ont été attestés par les Médecins et Chirurgiens qui jouissent à Séville d'une considération bien méritée, et parmi lesquels nous aimons à citer MM. MOLENA, LORITE, SOUCRAMPE, PEREIRA, ACOSTA, etc. etc. Il n'y avait également aucun indice de l'existence de la maladie ni à *Xérés*, ni à *San Lucar*, ni au *Port S.te Marie*, ni dans les autres lieux qu'elle a parcourus et ravagés dans la suite. J'ai même déjà remarqué qu'elle était, pour ainsi-dire, encore renfermée dans un des quartiers de Cadix.

Mais si l'on se rappelle que ce quartier, *el barrio S.ta Maria*, est celui dans lequel les marins de Cadix ont leur domicile ; si l'on se rappelle encore que Séville et Cadix sont journellement en communication, par les hommes de cet état, ainsi que par ceux qui vivent de la contrebande; si l'on ajoute que l'Intendant, arrivé de la Havane à Cadix sur la Corvette Américaine, passa bientôt après à Séville avec sa famille et sa suite, et qu'il s'y rendit en remontant le Guadalquivir, on trouvera dans tous ces faits une explication au moins très-probable par rapport à la rapidité avec laquelle la maladie se communiqua de Cadix à Sèville.

Il n'entre point dans notre plan d'indiquer avec une précision rigoureuse qu'elle a été la voie d'une pareille communication, ni de constater d'une manière légale si la contagion a été disséminée par la suite de l'Intendant, par des marins, par des contre-bandiers, ou même par des marchandises. Du reste, cet événement malheureux, quels qu'en aient été les auteurs, fut certainement alors le résultat d'une imprudence et non d'un crime réfléchi. Nous n'avons d'autre intérêt dans nos recherches que celui de découvrir une vérité médicale d'une très-grande importance pour l'humanité.

Nous dirons donc avec le courage et la franchise que nous commande notre double caractère d'observateur et d'historien, que la maladie a été portée directement de Cadix à Séville par la voie de mer; et ce qui le prouve évidemment c'est, 1.° que les bourgs, les hameaux et autres lieux habités, situés sur les rives du Guadalquivir, entre Séville et Cadix, n'ont été infectés que quelque temps après ces deux villes; 2.° que les villages situés sur la route de terre, n'ont éprouvé la maladie qu'après un intervalle de temps plus considérable, et seulement lorsque des fugitifs de Cadix ou de Séville s'y furent in-

troduits; 3.° que la maladie se déclara d'abord à Séville dans le faubourg qu'habitent les mariniers, ainsi que les ouvriers journellement occupés au cabotage, qui à lieu entre cette ville et Cadix. Ce faubourg est celui qu'on appelle *Triana*; il est bâti au sud-ouest de la cité, et en est séparé seulement par le fleuve.

Les recherches les plus circonstanciées nous ont appris, que les premiers malades connus de *Triana*, furent des individus d'une famille dont l'unique profession était le cabotage. Tous les membres de cette famille assez nombreuse (*los Lebrones*) périrent en très-peu de temps à l'exception d'un seul, qui, postérieurement à ce qu'on nous à dit, fut mis en prison, comme ayant été par sa conduite imprudente un des auteurs des calamités qui désolèrent sa patrie; mais on le relâcha bientôt après; et, il faut en convenir, cette accusation ne pouvait guère devenir sérieuse à cause de l'ignorance où l'on était généralement alors sur les dangers qui devaient résulter de la continuation des relations commerciales entre Séville et Cadix.

Introduite dans le faubourg de *Triana*, la

maladie y resta concentrée pendant plus de 15 jours; du moins ne s'étendit-elle pas bien loin pendant ce temps-là : nous en avons la preuve dans un édit publié à Séville, le 3.e septembre 1800; cet édit émané de don ANTONIO FERNANDÉS SOLER, citoyen éclairé et respectable que nous aurons occasion de citer toutes les fois que nous aurons à parler de quelque mesure utile à la santé publique, cet édit défend aux habitans de Triana et autres quartiers de Séville de changer de domicile sans en faire part aux Magistrats, seuls chargés de juger s'il peut en résulter quelque inconvénient (31). La maladie exerça bientôt des ravages terribles dans ce faubourg; toutes les maisons furent infectées presque à la fois; la désolation y fut pour ainsi dire à son comble en quelques instans, à cause des difficultés qu'il devait nécessairement y avoir dans la distribution des secours de tous les genres, soit préservatifs soit curatifs; et encore plus souvent à cause de leur inutilité.

Voilà donc une conformité bien réelle et qui mérite d'être notée entre les événemens malheureux qui eurent lieu tant à Cadix qu'à Séville, dans les premiers momens de l'introduction de la maladie : dans l'une et dans l'autre

de ces deux villes, elle se manifeste en un point unique ; elle s'y propage de proche en proche ; et passant de maison en maison, d'un individu à un autre individu de la même famille ou de la famille la plus voisine, elle n'épargne ni sexe, ni âge; elle ne trouve point de barrière suffisante dans les différences des contitutions, des idyosincrasies, des professions, des habitudes, du régime, dans les diverses situations relatives à l'état particulier de propreté ou d'aisance des diverses personnes qui se trouvent placées sur sa route. Enfin, se montrant partout dans son extension indépendante de toute autre cause, on la voit toujours se propager par la communication directe des personnes et des effets : l'observateur impartial peut aisément en suivre les traces pas-à-pas; n'est-ce point là la marche naturelle et nécessaire d'une affection contagieuse au plus haut degré ?

Le quartier S.te Marie à Cadix fait partie de la ville, au lieu que le faubourg de Triana est séparé de Séville par le Guadalquivir : Cadix est plus resserré dans l'ensemble de ses constructions, toutes les maisons se touchent, pour ainsi dire ; elles forment un grouppe unique ; Séville, au contraire, a plusieurs de ses

parties séparées par des intervalles plus ou moins spacieux. La ville et les faubourgs occupent une surface de terrain plus considérable. Il n'est donc point étonnant que la contagion ait fait des progrès plus rapides dans la première de ces villes, et que, par exemple, elle ait pénétré presqu'en même temps du quartier S.te Marie dans tous les autres quartiers. D'après ces remarques, il est également aisé de concevoir pourquoi à Séville la maladie à demeuré plus long-temps renfermée dans le seul faubourg de Triana: ce qui se passait à Cadix était d'ailleurs un motif suffisant pour déterminer les magistrats et les Citoyens à réunir leurs efforts, dans la vue d'empêcher la communication des habitans de ce faubourg avec ceux du reste de la ville.

Cependant, malgré la surveillance la plus exacte, malgré les précautions les plus sages (32), peut-être même avant qu'elles eussent été organisées, cette communication eût lieu, et nous allons encore trouver dans les effets bien constatés qui en résultèrent, une nouvelle preuve de ce que j'ai dit touchant la maladie considérée dans sa propagation, laquelle s'est toujours effectuée du lieu infecté au point le plus voisin.

Le faubourg de *los Humeros*, fut le premier quartier en deçà du fleuve, dans lequel elle parut dans le même temps qu'elle ravageait Triana. Il est essentiel de noter que le faubourg de *los Humeros* est bâti en face de la partie occidentale de Triana, et qu'il est habité, comme celui-ci, par des marins, des ouvriers du port et en général par des gens peu aisés, qui sont continuellement en relation avec les habitans de Triana. Aussi la maladie ne s'y montra-t-elle ni moins rapide qu'à Triana dans sa propagation ni moins cruelle dans ses effets. La mortalité y fut si considérable en quelques jours, que les tombes de l'Église S.t Vincent, paroisse de ce même faubourg, ne purent suffire à contenir les cadavres qui y étaient portés. Or, il faut savoir que la paroisse S.t Vincent est dans l'intérieur de la ville, et que c'est effectivement dans l'arrondissement de cette même paroisse, que la maladie se déclara, immédiatement après qu'elle eût frappé le faubourg de *los Humeros* : je dirai plus, les rues qui aboutissent à la porte de la ville par laquelle on communique à *los Humeros*, et que l'on était forcé de traverser pour porter les cadavres à l'Église, sont précisément celles qui furent les premières infectées. Il est donc presque

démontré que par leur passage continuel dans ce quartier les morts, et surtout ceux qui leur rendaient les derniers devoirs, disséminèrent la contagion; et qu'ils formèrent suite dans l'Église un véritable foyer pestilentiel, d'où elle se communiqua à la multitude qui s'y réunissait journellement (33). L'introduction de la maladie dans l'intérieur de la cité, date à Séville de cette époque, son extension s'y est effectuée de la même manière, et quoiqu'il ne soit pas possible de donner sur ce dernier fait des preuves aussi démonstratives que celles que je viens de fournir (34), je dois néanmoins rappeler que la contagion passa dans les quartiers situés au Nord et à l'Est quelques jours après qu'elle se fut établie dans les autres; et qu'enfin les deux faubourgs *Macarena* et *St. Roch*, qui, par rapport à la ville, se trouvent dans une semblable position, et qui sont véritablement les deux points les plus éloignés de celui où se déclara la contagion, furent les derniers attaqués par elle (35).

Les inhumations qui, dans le principe, eurent lieu dans les Églises, les réunions du peuple qui en étaient la suite nécessaire, les autres cérémonies religieuses auxquelles il était appelé

et pour lesquelles il se rendait en foule dans ces mêmes lieux, ont donc été les causes les plus actives de la propagation des miasmes contagieux.

Ces imprudences ont été commises partout, et il faut convenir qu'il n'était guère possible de les éviter dans le commencement.

Les Magistrats et les Citoyens instruits ne tardèrent pas à s'apercevoir du danger ; ils tâchèrent de le faire connaître au peuple dans toute son étendue ; ils travaillèrent à le faire cesser. Mais ils avaient à lutter contre un esprit d'obstination qui puisait ses motifs, je pourrais même dire ses excuses dans ce qu'il y eut toujours de plus respectable parmi les nations, c'est-à-dire, dans des usages antiques et l'exercice du culte. Il n'y avait d'ailleurs en ce moment de désolation générale, que les têtes froides et fortes qui pussent concevoir et reconnaître l'indispensable nécessité où l'on se trouvait alors de changer ces usages, quoique anciens, quoique respectés, et de suspendre les cérémonies du culte qui exigeaient la réunion de la multitude (36); or, ces hommes sages et judicieux constituent partout le plus petit nombre.

Les Magistrats de Cadix et ceux de Séville défendirent de bonne heure d'enterrer dans les Églises ; mais d'une part les habitudes, les préjugés, et de l'autre un sordide intérêt, trouvèrent souvent occasion d'éluder ces sages défenses (37). O honte ! il y eut, durant ces calamités, des hommes assez avides pour mettre à contribution la faiblesse, la timidité, l'ignorance, et pour leur fournir, en exigeant des sommes d'argent plus ou moins considérables, les moyens d'enfreindre la loi, et de rendre nulles les précautions ordonnées pour le salut de tous.

A Séville, à Cadix, ainsi que dans les autres lieux, il fut établi des cimetières publics ; et cependant on crut pendant quelque temps qu'il convenait de laisser inhumer les Ecclésiastiques dans les temples. Dans plusieurs Communautés de Religieuses on eut l'imprudence de cacher le nombre des malades, et surtout le moment de leur mort, pour les soustraire à la loi générale. Quelques égards que l'on doive à certaines convenances, il est impossible de ne pas se plaindre d'un aveuglement aussi funeste à l'humanité.

Les hommes de l'art donnèrent plus d'une

fois des avis utiles sur les dangers qui résultaient des assemblées du peuple dans les Églises, et ils ne pouvaient donner que des avis (38): les Magistrats les firent publier. Cependant ces réunions qui devinrent quelquefois de véritables attroupemens, continuèrent, et elles fournirent ainsi chaque jour à la maladie de nouveaux moyens de se propager avec plus de facilité et avec plus de violence. Des observateurs judicieux nous ont assuré qu'à Séville, à Cadix, ainsi que dans tous les autres lieux, dès qu'une fois la maladie s'y fut déclarée, chacune de ces réunions populaires était marquée dans ses effets par une augmentation effroyable dans le nombre des malades. Je tiens également d'un homme digne de foi, qu'ayant rencontré sur son passage dans une rue de Cadix, une procession très-nombreuse, il avait été frappé, comme d'un coup de poignard, de l'odeur infecte et toute particulière qui s'exhalait du milieu d'une multitude composée principalement de femmes qui suivaient cette procession : il avait résisté jusques-là à l'impression délétère du miasme : il la reçut sans doute en cet instant; puisqu'en rentrant chez lui il se sentit incommodé, et que le lendemain la maladie se déclara en lui avec ses symptômes ordinaires.

J'ajouterai enfin un autre trait qui nous a été fourni par un Magistrat respectable (39), et qui se rapporte à l'époque où la maladie ne se répandait encore à Cadix qu'avec une certaine lenteur du premier point infecté aux autres quartiers. Quelques individus parmi le peuple conçurent l'idée d'une procession, dont l'objet était de porter en grande pompe et dans toute la ville une image révérée : la multitude applaudit à ce projet ; toutes les confrairies s'en mêlèrent ; les Magistrats voulurent en empêcher l'exécution ; mais la voix de la raison, ni celle de l'autorité ne put se faire entendre ; on lui opposa même des cris séditieux. La cérémonie eut lieu, et le lendemain on compta à Cadix cinq ou six mille malades de plus : l'infection fut alors dans toutes les parties de la ville.

C'est encore à cette époque qu'elle commença au *Port S.te Marie* (40), à *la Isla* (41), à *Chiclana* (42), ou que du moins elle s'y manifesta d'une manière très-sensible.

J'ai dit un peu plus haut que la plupart de ces imprudences étaient excusables ; il suffit en effet de se rappeler le temps, les lieux, et sur-tout l'ignorance, ou plutôt l'incertitude

qui régnait encore par rapport à la nature de le maladie. Si je suis entré dans quelques détails à ce sujet, ce n'est pas pour jeter du blâme ou du ridicule sur ce qui a été fait ; je crois qu'il y aurait véritablement du ridicule dans une censure inconsidérée ou dans la prétention de donner des conseils de sagesse, de calme et d'énergie, aujourd'hui que la confusion et les dangers sont passés. J'ai dû m'y arrêter, et surtout dire la vérité toute entière, parce qu'elle peut devenir une leçon utile pour tous les pays.

Tandis que la maladie prenait ainsi chaque jour un nouvel accroissement, on vit une foule d'habitans de chacune des villes infectées s'en éloigner successivement, et se refugier dans des villes voisines, des villages, des maisons de campagne. Mais parmi ceux qui se décidèrent à prendre ce parti, il en est beaucoup qui se sentaient déjà malades : plusieurs ne partirent qu'après avoir rendu tous les services qui dépendaient d'eux à des amis, à des parens qu'ils venaient de perdre ; ils avaient donc tous plus ou moins communiqué avec des contagiés.

Ces fugitifs furent reçus pendant long-temps dans les divers endroits où ils se présentèrent,

sans qu'on prît à leur égard aucune précaution. C'est ainsi que des familles entières de Cadix emportant avec elles des effets, se transportèrent à *Chiclana*, à *Puerto-Real*, à *la Isla*, au *Port S.te Marie*, à *SanLucar*, à *Xerez de la frontera*, etc. etc. Dans le tableau général que la Municipalité de Cadix a fait dresser et publier touchant les effets de la maladie, elle porte à quatorze mille le nombre des personnes qui en émigrèrent à cette époque. Il y eut aussi des émigrations de Séville, dans le temps que la maladie y exerçait ses ravages: elles y furent à la vérité moins nombreuses qu'à Cadix, puisque dans le compte qui a été également rendu public touchant les effets de la maladie dans cette dernière cité, on ne porte le nombre des émigrés qu'à onze cent un. Mais, à cet égard, pour pouvoir apprécier le danger qui devait résulter d'une pareille communication, il s'agit moins de s'arrêter au nombre qu'à l'état momentané de santé des personnes, et qu'à l'époque où fut effectuée leur translation de Séville en tout autre endroit. Or, il est certain que les émigrations de Séville comme de Cadix eurent lieu dans tous les temps de la maladie. Je pourrais rappeler à ce sujet l'édit du 3 septembre, que j'ai déjà cité, et plusieurs autres postérieurs à

celui-ci, qui ont tous pour objet principal de défendre des changemens de domicile. Je pourrais rappeler encore les renseignemens recueillis par la Commission à Cordoue, à la Carlotte, à Ecija, relativement à l'arrivée de quelques fugitifs de Cadix ou de Séville, et aux effets qui résultèrent de leur établissement, ou même seulement de leur passage dans ces divers lieux. (Voyez le chap. 1.er pag. 14, 15 et 18.)

En un mot, tout le monde sait qu'à mesure que la maladie se manifestait dans une ville ou dans un village, les particuliers les plus aisés, tous ceux qui étaient assurés de se procurer ailleurs un asile, prenaient la fuite, et parvenaient, d'une manière ou d'autre, à se faire recevoir là où elle n'avait pas encore paru. Il en est même quelques-uns qui, voyant ensuite la maladie se déclarer dans leur nouveau domicile, prenaient alors le parti de s'en retourner chez eux, lorsqu'ils étaient assurés qu'elle en avait entièrement disparu, ou que sa grande violence y était calmée. Je citerai encore, relativement à ces derniers, un édit publié à Séville le 27 octobre (43).

Il est plusieurs autres circonstances relatives à

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

la maladie considérée dans son extension, que je ne dois point passer sous silence.

On a remarqué qu'elle se dirigeait assez constamment du Sud, Sud-Ouest, et quelquefois du Sud-Est vers le Nord ou Nord-Ouest. Cette observation n'est pourtant rigoureusement exacte que dans son application très-générale et par rapport à la dispersion des miasmes dans les divers lieux qui ont été successivement infectés. Car dans chacun de ces lieux considéré isolément, le mode d'extension de la maladie a dû être modifié, et il l'a été en effet, par plusieurs causes particulières ; telles sont les réunions de la multitude, les changemens de domicile, la continuation des relations commerciales, administratives et autres dont il a été fait mention ; telles sont encore les visites faites à certains malades par leurs parens ou leurs amis, celles des hommes de l'art eux-mêmes et des Ecclésiastiques qui, appelés par la confiance auprès des malades, ne pouvaient se dispenser de leur donner les soins qu'ils réclamaient : les uns et les autres apportèrent souvent le germe contagieux dans leurs maisons, quoique plus ou moins éloignées des lieux infectés qu'ils fréquentaient, et quoique placées dans tel ou tel point : plusieurs d'entre

eux périrent victimes de leur zèle et de leur dévouement. Dans une pareille situation le mal doit naître du bien ; et il est assez difficile de faire l'un et d'éviter entièrement l'autre, à moins qu'on ne prenne des précautions dont la nécessité n'est le plus souvent reconnue que trop tard.

On a observé encore plus distinctement que la maladie affectait de suivre presque sans interruption toutes les maisons situées sur le même côté d'une rue, et que surtout elle passait rarement de l'autre côté, lorsque les rues étaient spacieuses et bien aérées. On l'a vue, dans certains endroits, s'arrêter, pour ainsi dire, pendant quelque temps, lorsqu'elle était parvenue jusqu'à des maisons situées sur une place publique, et rétrograder même alors, eu égard à sa première direction, en s'introduisant dans les maisons contiguës plutôt que dans celles qui s'en trouvaient séparées par la place.

Tout cela prouve que la maladie ne tenait en aucune manière au génie épidémique (44), qu'elle était essentiellement contagieuse ; que néanmoins sa propagation ne pouvait être favorisée que par le contact presque immédiat (45); tout cela prouve aussi qu'il eût été peut-être facile en divers lieux d'en enrayer les progrès.

Les faits que je viens de rapporter ne sont-ils pas suffisans pour confirmer l'opinion qui a été émise relativement à la véritable origine de la maladie, au temps de son invasion, dans les principaux lieux qu'elle a parcourus, ainsi qu'au mode de sa propagation ? Je ne les ai point puisés dans des bruits populaires. Ils ont été recueillis dans un moment où les hommes, encore épouvantés des scènes de malheur dont ils venaient d'être les témoins, ne pouvaient être inspirés par d'autres considérations que par le besoin de faire connaître toute la vérité. L'opinion publique est alors véritablement pure ; les intérêts particuliers, les passions ne l'ont point altérée ; elle est le cri du sentiment.

§. II.

Caractères généraux et particuliers de la Maladie de l'Andalousie.

La maladie, une fois introduite dans un pays quelconque, s'y propageait, ainsi que je l'ai déjà dit, d'un individu à un autre, en raison de la communication plus ou moins directe, plus ou moins fréquente établie entre ces mêmes individus, ou en raison de la proximité de leurs

habitations : ce fait, devenu aujourd'hui incontestable, nous indique le caractère le plus essentiel, ou du moins le plus sensible de cette maladie ; il nous conduit à reconnaître en elle un délétère contagieux d'une activité singulière. Cependant les premiers effets résultans de l'introduction du venin contagieux dans l'économie animale n'ont pas été les mêmes dans tous les sujets : ils ont été surtout remarquables par leur différence en intensité. Dans quelques individus la maladie se déclarait comme par explosion, au moment même de l'infection, tandis que dans d'autres, et c'était le plus grand nombre, elle était précédée par des prodromes sensibles. Je dois donc décrire ces prodromes, puisqu'ils font partie de la maladie étudiée dans les phénomènes qui l'ont caractérisée chez le plus grand nombre d'individus.

L'intervalle plus ou moins long qui séparait le moment probable de l'infection d'avec celui du développement de la maladie, présentait les symptômes suivans : lassitudes spontanées ; diminution notable des forces ; défaut d'appétit ; quelquefois dégoût pour toutes sortes d'alimens, ou pour quelques-uns seulement, et particulièrement pour les substances animales ; tristesse ;

découragement ; anxiétés ; douleurs vagues qui cependant se faisaient le plus souvent ressentir aux extrémités et d'une manière encore plus spéciale aux articulations ; inaptitude à toute espèce de travail ou d'exercice ; fatigue extrême après le moindre mouvement ; pesanteur de tête ; vertiges légers et plus ou moins fréquens.

La plupart de ces phénomènes précurseurs appartiennent sans doute à l'état d'imminence de toutes les maladies : on y remarque néanmoins ceux qni sont propres aux affections contagieuses, dont le délétère est dirigé simultanément sur le système sensitif et moteur, et qui, lorsqu'ils parviennent rapidement à un certain degré, sont toujours le prélude d'un état futur de malignité.

Nous devons encore comprendre dans ce tableau des prodromes de la maladie les symptômes suivans, comme appartenant, d'une manière plus directe, à l'espèce d'affection imminente, comme annonçant que l'infection avait été véritablement contractée, et que l'impression en avait été ressentie dans tout le système : tels sont un sentiment de mal-aise à l'orifice supérieur de l'estomac ; le resserrement du ventre ; un violent mal de tête, ou plus souvent encore

une douleur fixée aux tempes et dans l'intérieur des orbites ; la rougeur des paupières qui s'étendait quelquefois sur toute la conjonctive ; des inquiétudes générales dont les sujets ne pouvaient se rendre raison ; une altération commençante de la physionomie. Ces accidens plus ou moins intenses et d'une durée plus ou moins longue, déterminaient dans l'habitude extérieure du corps un changement si sensible, qu'il était aisément reconnu par les hommes les moins exercés à cet examen. Il était presque impossible de distinguer, dans la rue, les convalescens d'avec ceux qui n'éprouvaient encore que les prodromes de la maladie (46).

Parmi le très-grand nombre d'individus qui ont contracté la contagion, il en est beaucoup sans doute pour qui la période d'imminence a été à-peu-près, ou même absolument nulle. Cette exception est remarquable sous un double rapport : dans les uns les accidens précurseurs étaient si légers, que l'individu lui-même n'y fesait aucune attention : dans les autres au contraire ils étaient si violens, ils se développaient avec une telle rapidité qu'ils se confondaient avec la maladie, et qu'ils étaient entièrement effacés par elles. La plupart de ces derniers ont

offert la preuve la plus concluante et en même temps la plus malheureuse de l'activité délétère du miasme contagieux ; je me contenterai d'en citer un exemple qui m'a été fourni par le Docteur CAPMAS.

Une famille de Cadix était composée de trois individus, la mère, le fils et la fille ; celle-ci, après avoir bien dormi toute la nuit, se réveille presque en sursaut à six heures du matin, éprouvant un grand froid. Le médecin est appelé ; il ne peut se rendre qu'à huit heures auprès de la malade ; il la trouve agonisante, et elle meurt en effet demi-heure après. La mère se sent incommodée le même jour dans l'après-midi, et elle expire dans quatre heures. Le fils accablé de douleur est dans une agitation extrême pendant toute la nuit : le lendemain il ne peut se lever, et périt dans la matinée.

En général, lorsque les prodromes n'ont été marqués que par un léger dérangement dans les fonctions, la maladie a été très-bénigne ; lorsqu'ils se sont manifestés seulement par quelques-uns des accidens qui ont été désignés, ou que ces accidens se sont développés avec une sorte de régularité et dans l'espace de vingt-quatre,

trente-six ou quarante-huit heures, la maladie a été grave sans doute ; elle a parcouru ses périodes : mais elle a été le plus souvent exempte de danger ; sa terminaison a du moins été presque toujours heureuse. Lorsqu'au contraire elle s'est déclarée d'une manière brusque sans aucun prélude, lorsque les symptômes les plus graves se sont déclarés dans les premiers instans de l'infection, la maladie est parvenue rapidement à son apogée, et elle a été alors constamment mortelle. C'est ce qui avait déterminé la Commission à annoncer dans le compte-rendu de ses opérations, adressé par elle le 15 ventôse an IX, à l'Ambassadeur de la République, et le 19 ventôse, au Ministre de l'Intérieur, que la contagion avait eu une activité presqu'incalculable, et qu'on avait vu, tant à Cadix qu'à Séville, Xérez, etc., des individus recevoir, pour ainsi dire, presqu'en un instant la contagion et la mort.

Un nouvel appareil de phénomènes succédait bientôt à ceux de la période d'imminence, et les effaçait plus ou moins complètement. Ceux-ci caractérisaient l'invasion de la maladie, ou pour mieux dire, ils marquaient l'existence de ses élémens primitifs et essentiels. Ils consistaient

BIBLIOTECA Granada DE ANDALUCIA

premièrement dans une augmentation considérable des premiers symptômes ; en second lieu, dans l'établissement d'un très-grand nombre d'autres nouveaux.

C'est ainsi que la pesanteur de tête se changeait en une vraie céphalalgie, qui occupait le plus communément la région frontale d'une tempe à l'autre, et que quelques-uns des malades qui l'avaient éprouvée comparaient, pour nous en donner une idée exacte, à l'impression qui aurait résulté pour eux d'un cercle de fer, à l'aide duquel on aurait exercé sur cette partie une compression des plus violentes. La rougeur des paupières et de la conjonctive acquérait également alors plus d'intensité ; ce changement se manifestait aussi sur toute la face : mais on remarquait bientôt après que le visage comme le globe des yeux commençait à prendre une teinte jaunâtre plus ou moins prononcée. En général les malades ne supportaient qu'avec peine l'aspect, l'impression de la lumière.

C'est encore alors que les douleurs vagues se fixaient particulièrement sur les articulations et qu'elles devenaient plus profondes ; en sorte que les malades s'en plaignaient comme

les éprouvant dans l'intérieur même des os. Au moindre mouvement ils ressentaient aussi des douleurs vives dans les différentes parties du corps, et notamment aux lombes.

Le sentiment de mal-aise rapporté, comme je l'ai dit, à l'orifice supérieur de l'estomac, se convertissait en une douleur qui s'étendait même quelquefois sur toute la région épigastrique, que le tact exaspérait, et qui devenait dans certains cas si aiguë, qu'elle gênait la respiration : les nausées, les éructations étaient remplacées par le vomissement ; et les matières que rendaient les malades étaient quelquefois dans le principe des glaires d'une ténacité extrême : mais le plus souvent ils vommissaient en très-petite quantité des matières bilieuses, tantôt jaunes, tantôt verdâtres et toujours d'une amertume insigne. Enfin aux anxiétés, aux inquiétudes générales succédait un état d'agitation vive et de souffrance dans tout le système.

Un des symptômes les plus fréquens de cette affection a été la prostration subite et presque totale des forces : elle a été observée chez tous

les malades, quoique à un degré différent ; elle a eu lieu tant chez ceux qui ont eu la maladie très-bénigne et qui par conséquent se sont bientôt rétablis, que chez ceux qui l'ont eue très-grave, et parmi lesquels un grand nombre a succombé. Ce symptôme a constamment accompagné la maladie dans ses diverses périodes, devenant chaque jour plus grave et par conséquent plus dangereux : il a été souvent tel que certains malades avaient absolument perdu la faculté de se mouvoir dans leur lit, de soulever une des extrémités, d'élever ou de retourner la tête. Nous devons donc le considérer comme un des phénomènes essentiels et caractéristiques de la maladie.

A ce tableau des premiers symptômes que je regarde comme une exaspération de ceux qui avaient paru dans la période d'imminence, il convient d'ajouter les nouveaux accidens qui se montraient alors avec une intensité plus ou moins prononcée. Il est inutile de répéter que je ne puis ici m'arrêter qu'aux traits les plus saillans et à ceux qu'on a remarqués partout et chez le plus grand nombre de malades.

L'invasion de la maladie était encore annoncée

par des pandiculations, par un froid qui allait souvent jusqu'au second degré (*horror*), et rarement au troisième (*rigor*), mais qui ne durait jamais au-delà de deux ou trois heures: souvent même il était beaucoup plus court. Ce stade de concentration ou de froid, quelle que fût son intensité et sa durée, était suivi d'un état contraire.

Une chaleur âcre et brûlante s'établissait; et, d'après l'aveu des malades, elle était aussi mordicante à l'intérieur, qu'elle le paraissait au tact. Cependant il arrivait souvent que ces deux états contraires de froid et de chaleur ne se succédaient pas avec la même régularité; car plusieurs malades éprouvaient encore des frissons, de véritables horripilations qui alternaient momentanément et de la manière la plus irrégulière avec la chaleur la plus vive long-temps après que celle-ci s'était manifestée : ce phénomène fut toujours d'un mauvais augure.

Durant le froid le pouls était resserré, petit, concentré; les vomissemens étaient peu considérables; mais ils étaient plus pénibles et plus fréquens; la cardialgie était extrême.

A mesure que la chaleur s'établissait le pouls devenait accéléré, fort, plein et dur; les artères temporales battaient avec violence; le mal de tête augmentait considérablement.

Les malades restaient tous à peu près dans le même état pendant les deux, trois et quatre premiers jours. Mais on observait à cette époque chez les uns un changement en mieux; ce qui était marqué par une diminution graduée des premiers accidens et par les signes d'une crise très-prochaine dont je parlerai bientôt; et chez les autres par une exaspération de la maladie qu'annonçaient des phénomènes d'un nouvel ordre; tels étaient l'haleine fétide, la langue sale, recouverte d'un enduit muqueux au travers duquel on remarquait des zones ou bandes longitudinales jaunâtres; le milieu paraissait quelquefois concave et noirâtre; dans quelques sujets elle a été constamment sèche et raboteuse.

La respiration devenait alors gênée, difficile; les malades poussaient des soupirs longs, profonds et entrecoupés de temps en temps par des expirations courtes : ils étaient sans cesse tourmentés par le vomissement.

Les hypocondres qui jusques là avaient con-

servé leur état naturel commençaient à se soulever et à devenir douloureux au tact : des flatuosités parcouraient rapidement et avec bruit le tube intestinal ; elles étaient bientôt suivies d'évacuations par les selles, dont les matières étaient toujours manifestement bilieuses, et présentaient absolument les mêmes couleurs que celles qui avaient été rendues par les vomissemens antérieurs : elles avaient en outre le plus souvent une fétidité abominable. On a même vu assez fréquemment que le mouvement diarrhoïque qui venait de s'établir, n'empêchait pas le mouvement contraire déjà existant, c'est-à-dire, le vomissement presque continuel, comme il paraît que cela eût dû arriver : de sorte que cet état imitait parfaitement un *cholera-morbus*, et qu'il a dû être ainsi appelé et traité comme tel par ceux qui sont habitués à apprécier la nature d'une maladie seulement d'après ses formes extérieures. L'addition de ce nouveau phénomène ne pouvait donc être regardée que comme une complication, ou plutôt que comme une augmentation de la maladie en intensité produite soit par une accumulation de la cause matérielle, soit par sa fixation sur de nouveaux organes. La soif devenait en même temps plus considérable, tandis que les urines restaient

encore claires et crues : elles ne déposaient du moins aucun sédiment sensible, excepté dans les cas particuliers que j'indiquerai dans la suite.

Lorsque ces derniers accidens s'étaient manifestés avec une certaine violence, et surtout lorsqu'ils se montraient réfractaires et à l'action de la nature et aux moyens curatifs dirigés contre eux, c'est alors que la maladie marchait encore plus rapidement vers son apogée ; c'est alors que les signes les plus évidens de la malignité se laissaient apercevoir. On voyait survenir en effet le délire, les soubresauts des tendons, des mouvemens convulsifs dans les différentes parties du corps qui en général, dans le principe, étaient plus fréquens que violens. On observait également à cette époque le hoquet, le vomissement noir : les malades rejetaient tantôt du sang et tantôt de l'atrabile, et plus souvent ces deux matières mêlées et en même temps fétides : les déjections alvines étaient absolument de la même nature : on voyait aussi survenir des hémorragies par le nez, la bouche, les gencives, par l'urètre ; et chez les femmes par le vagin. La menstruation, dit le Docteur SOUCRAMPE (47), paraissait toujours, quoique

ce ne fût pas le moment de cette évacuation périodique : elle était même quelquefois très-abondante. On doit donc la considérer comme une hémorragie morbifique dépendante des mêmes causes que celles qui avaient lieu par les autres voies. Enfin plusieurs Médecins nous ont assuré avoir vu quelques malades chez lesquels le sang s'échappait même par les pores des différentes parties du corps (48). Du reste, quel que fût le lieu dans lequel s'effectuait l'hémorragie, le sang qui en était le résultat était presque toujours dans un état de décomposition ou de dissolution. Le corps se couvrait de pétéchies principalement aux extrémités. La peau prenait une couleur d'un jaune noirâtre et livide. Le pouls devenait de plus en plus petit : il était presque insensible. Le bas-ventre était encore météorisé ; mais il n'était plus douloureux : les déjections par les selles avaient lieu sans que les malades s'en aperçussent, et elles étaient d'une fétidité insupportable. Les forces étaient entièrement anéanties ; on voyait les malades tantôt couchés sur le dos et tantôt sur l'un des côtés, leur corps décrivant une courbe et toujours immobile. Le délire qui, dans quelques sujets, avait été agité, furieux, n'était plus qu'un délire comateux interrompu de temps

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA Granada

en temps par des mouvemens convulsifs ; une sueur froide et gluante couvrait toute la surface du corps ; les paupières étaient affaissées ; quelques malades vomissaient encore des matières de couleur de café et entremêlées de filamens ; mais ils les rejetaient sans effort, sans violence ; on aurait dit qu'elles s'échappaient ou qu'elles s'écoulaient, parce qu'elles ne pouvaient plus être contenues dans l'estomac ; enfin cette scène était plus ou moins promptement terminée par la mort.

Cependant les phénomènes morbifiques, les accidens dont je viens de faire l'énumération ne se sont pas développés constamment dans le même ordre et avec cette espèce de régularité que j'ai été obligé de suivre dans leur description. Je dois remarquer surtout qu'ils ne se sont pas toujours succédés de manière à ne laisser entre eux aucun intervalle. Il est, au contraire, souvent arrivé que chacune des périodes a été séparée de la période suivante par une espèce de rémission, par un mieux-être qui quelquefois n'a été qu'apparent. C'est ainsi que l'on a vu assez fréquemment les phénomènes de crudité ou d'irritation disparaître subitement, et les malades se trouver alors dans un état de repos qui

duroit un jour ou deux. Mais il est bien essentiel de noter que lorsque ce repos n'était pas la suite d'une crise antérieure, qui s'opérait ordinairement par les sueurs, ce n'était absolument qu'un calme trompeur et perfide, pendant lequel la maladie semblait préparer sourdement de nouveaux orages. Il en a été de même de la rémission observée dans le second stade de la maladie. A cette époque les phénomènes de putridité s'étaient déjà manifestés; on n'observait néanmoins aucun des symptômes malins qui ont été décrits, excepté la prostration des forces; la maladie semblait alors être parvenue à son développement complet, et restait ainsi pendant quelque temps sans éprouver aucune augmentation; on voyait au contraire une espèce d'amendement. Les malades l'éprouvaient eux-même d'une manière si sensible, que plusieurs se croyaient entièrement guéris; quelques-uns se livraient au besoin trompeur de prendre quelque nourriture; mais cette amélioration n'était que passagère et apparente, comme dans le premier stade : lorsqu'elle eut lieu sans crise précédente, et alors cette crise devait avoir été effectuée par les voies urinaires et plus souvent par les selles, elle fut toujours le prélude d'un état pire que celui auquel elle succédait. La

plupart des sujets en qui on l'observa succombèrent durant le troisième stade.

Je ne m'arrêterai point ici à une autre époque de la maladie pendant laquelle o n observa presque toujours une semblable apparence de rémission, après néanmoins avoir déjà vu les phénomènes de la putridité et de la malignité portés à l'extrême. Il arrivait alors que les symptômes les plus graves cessaient d'une manière subite : les douleurs de l'épigastre et des intestins, la tension des hypocondres, les crampes, les soubresauts des tendons, les mouvemens convulsifs généraux, le délire étaient à peine sensibles ; et, comme je l'ai déjà dit, au lieu d'un vomissement violent et douloureux, on n'observait plus qu'une éructation continuelle sans effort et sans explosion, en même temps que le malade rendait, presque sans s'en apercevoir, tant par le haut que par le bas, des matières noirâtres, filamenteuses et fétides. Je n'ai pas besoin sans doute de citer des exemples pour prouver que ce calme fut le plus trompeur de tous : il n'est aucun praticien qui ne sache l'apprécier dans ses causes et dans ses effets ; il était évidemment le résultat de la défaite de la nature, de l'épuisement, de l'anéan-

tissement de ses forces, de l'établissement de la gangrène ; c'était, en un mot, une mort commençante.

Si nous nous bornions à cet exposé historique des phénomènes ou accidens qu'a présentés dans son ensemble la maladie dont nous nous occupons, notre tâche ne serait qu'à demi remplie. En partant des faits dont nous venons d'offrir la collection, il est très-aisé sans doute de se faire déjà une idée de sa nature, et l'on est, par exemple, en droit d'établir que cette affection est du genre des contagieuses putrides et malignes. Mais ce coup-d'œil général, cet aperçu peut-il suffire ? Je ne le crois pas, premièrement, parce qu'on risquerait de la confondre avec d'autres maladies qui, soit essentiellement, soit accidentellement, sont constituées d'élémens à peu près semblables : en second lieu, parce que de cela même qu'elle se compose d'élémens divers, il en résulte la nécessité d'établir avec précision si chacun d'eux lui appartient d'une manière également essentielle : troisièmement, parce qu'il s'agit aussi d'apprécier dans leur valeur réelle les modifications aussi nombreuses que considérables qu'elle a éprouvées dans son invasion, dans

sa marche, dans l'intensité et la durée des divers symptômes, et dans sa solution naturelle, ou procurée par l'art, heureuse, ou malheureuse.

Il importe donc, après avoir décrit les faits, de les classer méthodiquement et dans leur ordre naturel : il importe de les juger chacun en particulier dans ce qu'ils expriment eu égard à la nature de la maladie, à son espèce, à ses complications, ou à ses modifications passagères. Cette marche analytique nous conduira à des données positives et utiles sur ces divers objets (49) : elle nous ouvrira d'ailleurs la voie la plus sure pour déterminer le traitement qu'il conviendrait d'opposer à une semblable affection, si elle reparaissait jamais.

CHAPITRE III.

Analyse des symptômes essentiels et accidentels de la maladie.

J'AI traité d'une manière assez détaillée de tout ce qui concerne la maladie considérée dans son invasion, dans sa propagation : j'ai fait connaître le jugement que la Commission a cru devoir porter à ce sujet. J'ai prouvé que cette maladie était éminemment contagieuse : enfin, j'en ai donné une description succincte, ne m'arrêtant qu'à ses traits les plus saillans. Il me reste maintenant à la considérer 1.° dans l'espèce d'altération qu'elle introduisait dans les humeurs; 2.° dans la direction que suivait cette cause matérielle aux diverses époques de la maladie; 3.° dans les lésions, soit essentielles, soit accidentelles éprouvées dans les divers systèmes organiques. Il est évident que pour remplir convenablement ce triple objet, en suivant le plan que j'ai tracé ci-dessus, je ne dois plus me borner à décrire des symptômes généraux et superficiels; mais je dois au contraire choisir et marquer ceux qui, susceptibles d'être suffisamment connus

dans leur dépendance directe comme dans leurs rapports mutuels, deviennent alors de véritables signes, et sont en effet les seuls propres à nous conduire à un diagnostic légitime (50).

En conséquence si je rappelle ici les premiers phénomènes caractéristiques de l'introduction du miasme contagieux, tels que la céphalalgie, la rougeur de la face et des yeux, et, ce qu'on observait assez fréquemment, la couleur légérément ictérique de ces parties; si je rappelle encore le défaut d'appétit, la douleur vive ressentie à la région épigastrique, les nausées continuelles, les vomissemens fréquens de matières quelquefois glaireuses, mais plus souvent verdâtres, jaunes et très-amères, on pourra sans doute conclure, avec fondement, que la première impression du miasme délétère se dirigeait vers les prémières voies, et qu'elle s'exerçait plus particulièrement sur l'estomac. La céphalalgie, la rougeur de la face qui d'abord semblent être des accidens étrangers à cette première lésion et dépendre de toute autre, ne le paraîtront plus aux yeux de ceux qui savent que le mal de tête est un symptôme toujours concomitant des affections gastriques, et que ce mal de tête, joint à la rougeur de

la face et à des ophtalmies plus ou moins intenses, accompagne ordinairement ces mêmes affections gastriques, lorsqu'elles coexistent avec un état d'irritation dans les organes affectés (51); c'est ce que l'on observe communément dans les affections gastriques bilieuses; d'ailleurs rien n'annonce que ces accidens soient autres que des accidens purement symptômatiques (52).

La nature des matières évacuées par le vomissement n'indique-t-elle pas d'une manière suffisante l'espèce de dégénération humorale survenue, c'est-à-dire, la formation d'une saburre bilieuse et sa fixation dans les premières voies (53)?

Mais, dira-t-on, peut-être, il y a eu quelquefois des vomissemens de matières seulement glaireuses ou muqueuses. Dans le commencement de la maladie les vomissemens ont été plus fréquens, plus pénibles, que considérables eu égard à la quantité des matières.

Ces observations ne détruisent point ce qui vient d'être avancé sur la nature de la cause matérielle. La première est une exception qui tient à ses causes particulières, savoir, à l'âge, au tempérament,

au sexe ; on n'a vu, en effet, de semblables évacuations de mucosités que chez les femmes, les jeunes enfans et chez quelques vieillards. Cette circonstance, lorsqu'elle s'est manifestée chez des adultes, n'a jamais eu qu'une durée momentanée : en un mot les vomissemens de matières muqueuses ont été bientôt remplacés chez ces derniers par des vomissemens de matières bilieuses, atrabilieuses, et sanguines.

La seconde observation donne encore plus de force à ces premières notions acquises sur la nature de la maladie, au lieu de les affoiblir. Ne sait-on pas, en effet, que l'action des miasmes contagieux se porte directement, si ce n'est pas toujours dans son entier, sur le système nerveux, et que du moins c'est là que ses premiers effets sont rendus sensibles. Dès-lors on ne sera plus étonné qu'il y ait eu dans le principe plus de nausées, plus d'efforts pour vomir, que de vomisemens réels et considérables. On concevra également pourquoi les éructations et les nausées étaient si douloureuses, lorsque les malades ne rendaient, pour ainsi dire, que quelques gouttes de matières bilieuses ; pourquoi, durant le premier froid, la cardialgie était extrême. La tourmente continuelle qu'éprouvaient les malades par rapport

à ces fréquentes envies de vomir, et que l'on pourrait comparer au ténesme qui accompagne les affections dyssenteriques, était évidemment due non à une accumulation de matières saburrales et bilieuses, mais au contraire à un état d'irritation vive et de spasme fixé sur les organes épigastriques, lequel était le résultat direct de l'infection.

Mais comment se fait-il que, dans cette maladie, le virus contagieux se dirige primitivement et d'une manière aussi spéciale sur l'estomac ? Je n'entreprendrai point de l'expliquer. Je pourrais dire néanmoins, puisque le vomissement est un accident inséparable de cette maladie dans toutes ses périodes, qu'il est à présumer que la nature a choisi l'estomac pour en être le siége principal. D'ailleurs il n'est pas étonnant qu'un miasme d'une nature aussi active, en admettant, si l'on veut, qu'il n'ait point de siége fixe et qu'il agisse sur tout le système, se fasse d'abord ressentir spécialement sur l'estomac, comme sur l'un des centres de la vie les plus sensibles, ou les plus impressionnables à toutes les causes maladives.

N'aurons-nous pas encore des preuves con-

firmatives de ce qui vient d'être avancé dans la juste appréciation des autres phénomènes propres à ce même stade de la maladie ? Le découragement, l'abattement d'esprit, les anxiétés, les souffrances générales, les douleurs profondes, et surtout l'extinction subite des forces, et l'impuissance d'exécuter, pour ainsi dire, le moindre mouvement ; tout cela n'annonce-t-il pas une lésion du système nerveux ?

L'établissement de la fièvre, son existence considérée dans un froid assez vif, quoique court, et remplacé par une chaleur mordicante, considérée également dans les irrégularités, les obstacles ou l'accélération qu'offre le mouvement circulatoire du sang, n'indique rien sans doute quant à la nature de la maladie ou à son espèce : ces circonstances se retrouvent en effet dans toutes les affections, quoique dépendantes de causes matérielles de nature bien différente. Cependant son invasion le plus souvent brusque, dans quelques cas son intensité, dans d'autres le défaut de régularité qu'elle présente dans son développement, je dois dire même le peu d'harmonie qu'elle conserve avec les autres phénomènes morbifiques, doivent servir à faire connaître la gravité du mal et l'activité

de sa cause. Bien plus, cette dernière considération, c'est-à-dire, le défaut de rapport entre les mouvemens fébriles et les autres symptômes qui dépendent plus directement de la cause essentielle, n'indique-t-elle pas, comme dans tous les cas semblables, que la vie est attaquée dans son principe, que la nature est presque déjà subjuguée, ou qu'elle manque de moyens pour opérer une réaction salutaire (54)? Telle est la circonstance la plus essentielle à noter dans les maladies qui se montrent avec un caractère insidieux ou malin : elle suffit le plus souvent au Médecin exercé pour lui faire distinguer les dangers d'un pareil état, lors même qu'il est masqué sous les formes les moins alarmantes, et pour le déterminer à adopter de suite une méthode de traitement propre à détruire, s'il est possible, ou du moins à enrayer, à suspendre une tendance aussi pernicieuse (55).

Mais il a été déjà dit qu'au 3.e, au 4.e, au 5.e et quelquefois au 7.e jour il survenait un changement, lequel était une véritable guérison ou une exaspération de l'état précédent. Il a été également dit que le changement en mieux était le résultat d'une crise presque toujours

évidente (56) ; tandis qu'au contraire le nouveau développement que prenait alors la maladie se faisait remarquer par des phénomènes d'un ordre différent. Nous devons donc, pour le dernier cas, fixer à cette époque le commencement de la seconde période de la maladie, durant laquelle ses causes essentielles se sont dirigées simultanément sur d'autres organes importans, et ont par-là puissamment favorisé les dégénérations et même la dissolution qui se sont manifestées dans les humeurs.

Mais il faut observer par rapport à la crise dont il s'agit ici : 1.° qu'elle s'opéra constamment par les sueurs ; 2.° qu'elle fut toujours le résultat d'une tendance établie naturellement, c'est-à-dire, qu'elle a pu être aidée dans certains cas par les secours de l'art, mais qu'elle n'a jamais été décidée par eux seuls, lorsque la nature ne s'y montrait pas suffisamment disposée ; 3.° qu'elle fut d'autant plus facile, ou d'autant plus complète, qu'elle avait été moins troublée par un emploi inconsidéré de médicamens actifs ; 4.° qu'elle s'annonçait par les signes précurseurs de cette espèce de solution critique naturelle, savoir, par une détente qui s'établissait successivement de l'intérieur à l'exté-

rieur, par la cessation graduée de l'état de spasme et d'irritation, principalement dans les organes cérébraux et épigastriques. Ce changement était rendu sensible par la mollesse de la peau, le rétablissement commençant de sa couleur naturelle, un véritable équilibre dans la distribution de la chaleur à toutes les parties du corps, une diminution notable de la céphalalgie et des envies de vomir, par l'humidité de la langue, par l'état du pouls qui, au lieu d'être accéléré, fort et dur, devenait alors beaucoup plus plein, mais en même temps plus souple (*pulsus undosus*); enfin, par une moindre quantité d'urines rendues par le malade, lesquelles étaient néanmoins plus chargées en couleur, plus troubles, et d'une consistance un peu plus considérable (57).

Je dois également faire remarquer que cette crise eut toujours lieu du 3.e au 7.e jour, et que de semblables évacuations par les sueurs, lorsqu'elles survinrent avant ou après les deux époques indiquées, bien-loin d'être critiques, ne furent en général que des indices de la gravité de la maladie ou de quelque complication particulière. Ces faits ont été observés par la plupart des praticiens de Cadix, de Séville, etc.;

mais ils ont été surtout bien vus, bien jugés par les Docteurs SOLIVAN, CAPMAS, AMELLER, ACOSTA, MOLENA, etc. etc. Du reste, ils sont parfaitement conformes à l'observation médicale de tous les pays dans des cas analogues, et à la doctrine Hippocratique exprimée dans l'aphorisme suivant : « *Sudores febricitanti si incepérint, boni sunt* 3.ª *die, et* 5.ª *et* 7.ª *et* » 9.ª *et* 11.ª *et* 14.ª .... *Hi enim sudores morbos* » *judicant ; qui vero non sic fiunt, dolorem* » *significant, et longitudinem morbi, et recidivas* ». HIPP. lib. aph. sect. 4.ª aph. 36.

Si dans l'espèce particulière d'affection aiguë dont il s'agit, on trouve une exception à la règle générale qui vient d'être rapportée, en ce que les sueurs critiques n'ont presque jamais paru après le 7.ᵉ jour ; c'est qu'après cette époque la maladie avait contracté un nouveau caractère qui la rendait peu susceptible d'une pareille solution. On n'a vu en effet que très-rarement ces crises par la voie des sueurs, du 7.ᵉ au 11.ᵉ ou au 14.ᵉ jour (58); mais lorsqu'elles ont été ainsi retardées, elles se sont encore le plus souvent manifestées aux jours critiques, lorsque la nature n'a pas été entravée. Peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler ici l'opinion

de MERCURIALIS fondée sur celle de GALIEN, qui est également celle de la plupart des Médecins Hippocratiques. Il pense, avec quelque fondement, que le père de la Médecine, dans cet aphorisme, a voulu exprimer son opinion, non-seulement sur les crises qui doivent s'opérer par la peau, mais encore sur celles qui peuvent avoir lieu par toutes les voies possibles d'évacuation (59). Je ne pousserai pas plus loin cette digression qui m'éloignerait trop de mon sujet. Je rappellerai néanmoins une réflexion très-judicieuse d'un autre commentateur d'HIPPOCRATE (GORTER) au sujet des sueurs critiques. Cette réflexion, que je ne cite ici que parce qu'elle exprime le sentiment de tous les praticiens instruits, servira de réponse à ceux qui ont voulu refuser à la maladie de l'Andalousie une marche régulière même dans son commencement et par rapport à sa première crise, et cela parce qu'ils ont vu les sueurs critiques s'établir quelquefois le 4.e ou le 6.e jour, comme le 3.e, le 5.e ou le 7.e Il suffira sans doute de leur dire, avec l'Auteur que je viens de citer et avec tous les vrais Médecins, 1.° qu'il ne faut point admettre l'ordre établi dans la fixation des jours critiques avec une rigueur telle qu'il ne soit plus permis de croire

à la possibilité d'un dérangement dans ce même ordre produit par l'influence de la saison, du climat, du régime, et surtout du traitement; 2.° que dans cette manière de compter on cherche à déterminer non ce qui doit arriver toujours, mais ce qui arrive le plus fréquemment; 3.° qu'enfin la pratique prouve évidemment que les sueurs qui surviennent aux jours désignés sont véritablement critiques et salutaires. (60).

Si le diagnostic que je viens d'établir pour la maladie considérée dans ce premier stade avait besoin d'une nouvelle confirmation, je la puiserais dans la constance même ou dans l'invariabilité de la solution critique qu'elle a eue à cette époque. Il est certain en effet que les maladies nerveuses avec spasme et irritation, lors même qu'elles se déclarent sans aucune complication humorale et qu'elles conservent ce caractère de simplicité pendant quelque temps, sont souvent complètement jugées par des crises qui ont lieu par les sueurs. C'est ce qu'on observe journellement dans les fièvres éphémères simples, dans les affections aussi brusques que passagères qu'éprouvent ordinairement à la suite de quelque passion ou d'une émotion trop vive, les personnes du sexe d'un tempérament très-

irritable, très-mobile. A un état de concentration des forces sur une partie quelconque du système succède nécessairement un état contraire, c'est-à-dire, un mouvement d'expansion, une diffusion générale de ces mêmes forces, et alors l'organe cutané étant le point auquel vont aboutir ces dernier mouvemens, il est impossible qu'il ne s'opère en lui et par lui une évacuation. Il ne s'agit point ici sans doute de s'attendre à l'évacuation d'une cause matérielle, puisque nous parlons des cas dans lesquels il n'en existait pas primitivement; mais c'est par cette même voie que seront éliminés les premiers produits de la maladie, s'il en a été formé; enfin, c'est par suite de l'irritation ou plutôt de la fluxion dont l'organe cutané devient à son tour le centre qu'il doit fournir et laisser échapper dans une proportion plus ou moins considérable, mais toujours rendue sensible, l'humeur qu'il est chargé d'élaborer et d'excréter. Ceci tient trop intimément à la doctrine des affections nerveuses qui ne trouve plus aujourd'hui de contradicteurs parmi les Médecins instruits, pour que je permette de m'y arrêter plus long-temps (61).

Enfin, ne serais-je pas en droit d'invoquer de

nouveaux faits choisis parmi ceux qui se rapportent aux affections contagieuses ? Ne-voit-on pas, par exemple, le plus souvent ces sortes d'affections se juger d'une manière critique et complète par la voie des sueurs ? Ne sait-on pas du moins que les premiers efforts de la nature pour se débarrasser d'un miasme plus ou moins actif, plus ou moins délétère sont dirigés constamment vers l'organe cutané ? N'observe-t-on pas une pareille tendance des mouvemens naturels dans les affections contagieuses bénignes comme dans les plus graves, c'est-à-dire, dans ces affections épidémiques légères, quoiqu'elles soient en même temps contagieuses qui parcourent tantôt une contrée, tantôt une autre, de même que dans la fièvre des prisons, des hôpitaux, dans la peste elle-même ? Car je ne parle pas ici des affections contagieuses qui, ayant leur siége sur la peau, doivent nécessairement présenter toujours dans leur développement une tendance à s'établir et à se maintenir dans cette partie. De la connaissance bien conçue de ces faits n'est-il pas résulté l'établissement des règles pratiques relatives à un bon emploi des sudorifiques, au temps le plus propre pour leur administration, ainsi qu'au choix qu'on doit faire dans les différens cas

parmi ceux que l'art possède ? N'est-ce pas même d'après cette connaissance qu'on a réglé l'emploi des vésicatoires dans le principe de certaines affections contagieuses ? Je ne dois pas sans doute en ce moment m'occuper à tracer les diverses nuances qu'offre ce premier état de contagion pour en former le tableau varié des indications qui en découlent ; je n'ai besoin que du principe dont la vérité est étayée sur les observations des plus grands Maître de l'art (62)?

En résumant ce qui vient d'être observé relativement aux caractères essentiels de la maladie, durant sa première période, je puis donc m'arrêter aux suivans.

Dès son principe elle était essentiellement contagieuse : introduite à Cadix du dehors, elle s'est propagée d'un individu à un autre par une communication le plus souvent immédiate, mais quelquefois aussi médiate ou indirecte. Les premières impressions du miasme contagieux se sont manifestées sur le système nerveux, et bientôt après d'une manière plus spéciale sur l'estomac : je considère l'affection particulière de ce viscère comme une phlogose essentiellement érésipélateuse : l'affection nerveuse géné-

rale se fixant quelquefois accidentellement sur d'autres organes donnait lieu par là aux accidens variés qui ont été observés chez quelques malades : elle a néanmoins le plus souvent conservé son caractère de simplicité pendant un espace de temps plus ou moins considérable, c'est-à-dire, jusqu'au 4.e, 5.e et même jusqu'au 7.e jour. C'est durant cet intervalle que la maladie s'est montrée disposée à subir une solution critique par les sueurs. C'est encore en raison de la facilité avec laquelle cette même crise a pu s'opérer que la maladie a été moins longue, moins grave, moins meurtrière. Ceci ne pourrait-il pas servir d'explication à un événement qu'on a observé partout, c'est-à-dire, à la différence qu'on a remarquée relativement à la violence de la maladie et à ses effets destructeurs dans les deux sexes (63).

Cependant les nuances qu'a offertes cette première période ont été très-considérables sous le rapport de l'activité de la cause, de la sensibilité de l'individu, de l'intensité des symptômes, sous le rapport de la variété de ces symptômes dépendans alors des causes accidentelles ou passagères. J'ai indiqué quelques-unes de ces nuances, celles, par exemple, qui m'ont paru mériter d'être

notées dans l'historique de la maladie, à cause des modifications qu'elles ont dû nécessiter dans le traitement. Je serai par conséquent bientôt dans le cas d'y revenir et d'en faire connaître en même temps plusieurs autres. Occupons-nous donc maintenant à juger dans leur valeur et dans leurs rapports mutuels les phénomènes particuliers à la seconde et à la troisième période.

L'exaspération de la maladie, comme on l'a vu, se faisait reconnaître à une augmentation très-sensible qu'éprouvaient les symptômes antécédens, et par conséquent à une irritation beaucoup plus vive qui de la région épigastrique se propageait à de nouveaux organes. Les signes les plus positifs d'une affection humorale se manifestaient, et tout annonçait en même temps que la dégénération était bilieuse et putride : tels étaient les symptômes que j'ai décrits plus haut; la fétidité de l'haleine, l'état d'impureté de la langue, l'empâtement de la bouche, auxquels il convient maintenant d'ajouter ceux qu'on n'a pas observés aussi constamment, mais qui prédominaient tantôt chez quelques sujets, tantôt chez d'autres. Je compterai parmi ces derniers le cercle jaunâtre et quelquefois noir et livide tracé autour des paupières inférieures, ressemblant à une écchymose vive qui remplaçait la rougeur

dont ces parties étaient auparavant affectées ; la formation d'une pareille ligne également de couleur citrine ou noirâtre embrassant les ailes du nez et le contour des lèvres ; l'écartement des narines avec une sécheresse très-incommode dans leurs cavités ; un tremblotement de la lèvre inférieure, ainsi que de la langue lorsque le malade était invité à la montrer, ce qu'il ne pouvait exécuter qu'incomplètement et avec peine ; un mouvement automatique et fréquent de mastication par lequel le malade semblait chercher à détacher des gencives et du palais une matière poisseuse et tenace, etc. etc.

Que l'on joigne à ces symptômes ceux dont il a été parlé comme ayant existé dans presque tous les cas et qui ont été déduits de l'état de la respiration, de la fréquence et de la nature des vomissemens, de l'âcreté (64) et de l'intensité de la chaleur, de la sécheresse de la peau, accompagnée d'une soif inextinguible ; que l'on ajoute ceux qui se déclaraient immédiatement après et que l'on découvrait dans la tension et la sensibilité douloureuse survenue aux hypocondres, dans les borborygmes ou murmures flatulens du tube intestinal, dans les déjections alvines, eu égard à leur quantité, à leur

nature et à leur fétidité, enfin dans la qualité des urines, l'on aura alors le tableau le plus fidèle et le plus complet des phénomènes qui caractérisent la fièvre ardente ou bilieuse générale qui bientôt se complique de putridité et devient ainsi une fièvre bilieuse et putride. On doit voir que je n'emploie ici ces mots *fièvre ardente*, *fièvre bilieuse générale*, *fièvre putride* que selon l'acception rigoureuse qu'ils avaient parmi les anciens, et non d'après les idées hypothétiques et vagues de quelques modernes (65).

Voilà donc une circonstance des plus importantes à noter dans l'analyse des caractères particuliers à cette maladie : l'établissement de la seconde période mérite en effet toute notre attention. Mais dirons-nous qu'elle a entièrement changé de nature, et qu'à une affection purement nerveuse a succédé tout-à-coup une affection humorale uniquement établie dans la formation et l'accumulation d'une saburre bilieuse et putride? Non, sans doute : ces deux élémens ne se sont point remplacés ou effacés l'un par l'autre; ils ont existé à la fois; et c'est alors seulement que la maladie a eu une existence pleine et entière; c'est, en un mot, dans cette double

considération que nous devons trouver les idées les plus saines sur sa nature (66). Il suffira de faire observer ici qu'à cette époque on trouvait aussi chez les malades les angoisses générales, les douleurs articulaires et mobiles, les inquiétudes, les terreurs, quelquefois un mobilité, une impressionabilité extrêmes ; dans d'autres cas une indifférence stupide, ou une concentration de l'esprit vers un seul et unique objet, des mouvemens convulsifs passagers, mais sensibles, enfin cette prostration totale des forces dont j'ai parlé plusieurs fois pour la décrire, ou pour l'estimer dans ses causes, dans ses effets, ou dans sa valeur comme signe essentiel.

Mais quoique cette manière de juger de la nature de cette maladie soit aussi simple qu'elle est exacte ; quoiqu'il soit vrai de dire que ces considérations nous fourniront bientôt les règles les plus sures pour le traitement, il importe cependant de connaître avec précision les diverses circonstances qui l'ont accompagnée dans son entier développement. Ces recherches sont surtout indispensables et véritablement utiles dans l'histoire d'une affection contagieuse, 1.° parce que le traitement de ces sortes d'affections

commence, s'il est permis de s'exprimer ainsi, avant même qu'elles se soient déclarées chez les individus qui s'y trouvant exposés sont susceptibles de les contracter à tout moment; 2.° parce qu'elles peuvent être enrayées et détruites dans les premiers instans de leur formation par les secours de l'art; 3.° parce que le traitement essentiel lui-même doit toujours être modifié non-seulement à cause des circonstances particulières nées de la diversité des âges, des sexes, des tempéramens, des climats, des saisons, des habitudes; mais encore sous le rapport de l'activité de la cause morbifique, sous celui de son impression plus ou moins profonde en raison de la sensibilité générale du sujet, ou de son impression plus spéciale sur quelque organe, en raison d'un vice particulier de cette faculté dans ce même organe; sous le rapport enfin de la tendance à telle ou telle solution critique que la maladie affecte dans chacune de ses périodes, et du degré de liberté ou d'énergie dont jouit la nature mesuré dans chacun des instans de ces périodes.

C'est dans cette vue que je crois indispensable de remarquer que la cause matérielle fut d'abord essentiellement bilieuse, que son accu-

mulation eut lieu dans les premières voies et particulièrement dans l'estomac. En effet les vomissemens s'exécutaient alors avec moins de contrainte et la quantité des matières rejetées était beaucoup plus considérable que durant la première période : leur qualité n'était nullement équivoque ; c'était une bile âcre, quelquefois écumeuse ou filamenteuse, parce qu'elle était mêlée aux sucs gastriques. En un mot, je tiens de plusieurs personnes qui se sont trouvées dans le cas dont je parle, que toutes les fois qu'elles vomissaient, elles éprouvaient une sensation d'ardeur, qu'elles comparaient à celle d'un charbon produite le long de l'œsophage et sur la langue par le passage des matières. D'autres étaient particulièrement tourmentées par leur acidité extrême jointe à une amertume et à une âcreté insupportables.

La connaissance de ces faits suffit sans doute pour rendre raison des phénomènes morbifiques particuliers à cette époque de la maladie, c'est-à-dire, au commencement de la seconde période, et elle sera surtout précieuse lorsque nous nous en servirons pour fixer la nature des indications qui se sont présentées dans les divers

temps de la maladie, et pour régler l'emploi des moyens curatifs propres à les remplir.

Mais une maladie déjà constituée d'élémens aussi graves pouvait-elle rester long-temps sans contracter de nouvelles complications, lorsque les efforts de la nature et les secours de l'art avaient été jusque-là inefficaces ? La tendance à la dégénération bilieuse se renforçant de plus en plus chaque jour, et pour mieux dire, à chaque instant, il devait nécessairement se former une accumulation de la cause matérielle dans le foie ainsi que dans tout le système biliaire. De là la tension des hypocondres, leur élévation douloureuse, la propagation de l'irritation spasmodique sur ce viscère, ainsi que sur ceux qui conservent avec lui une correspondance spéciale ; tels sont la vésicule du fiel et les reins (67). J'observerai à ce sujet que la relation sympathique qui existe entre le foie et les organes secréteurs de l'urine étant bien établie par des faits physiologiques et pathologiques, cette connaissance peut nous conduire à celle des causes de ces douleurs lombaires si vives qui ont tant tourmenté certains malades, et à la suite desquelles on a vu survenir quelquefois des crises complètes par les voies urinaires.

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

Il est donc évident qu'alors la cause matérielle avait pénétré dans les secondes voies, ou en d'autres termes, que la masse entière des humeurs était affectée. Il est évident en outre que cette même cause matérielle était dès-lors inattaquable par des moyens directs, et capables de la chasser ou de la détruire d'un seul coup. Elle avait donc besoin d'être préalablement et intimement élaborée par la nature. En un mot, elle devait nécessairement subir le travail de la coction, pour pouvoir être évacuée d'une manière critique et véritablement salutaire.

Mais l'élément nerveux, loin d'être affaibli à cette époque, avait au contraire acquis un nouveau degré d'intensité en se propageant jusqu'aux organes les plus essentiels à la vie. Le foie et les reins, comme je viens de l'observer, ainsi que les poumons et le cerveau lui-même, participaient soit essentiellement, soit sympathiquement à l'état de spasme et d'irritation qui dans le principe avait été concentré sur les organes épigastriques. Si, d'après cela, l'on parvient à se retracer avec exactitude le trouble, ou l'ensemble des mouvemens tumultueux qui se développaient dans le système entier des solides et des fluides, on concevra de suite que

les efforts de la nature, pour produire un pareil effet dans toute sa plénitude, devaient nécessairement être impuissans dans le plus grand nombre de cas. On concevra également pourquoi une tendance absolument contraire et véritablement pernicieuse devait plutôt s'établir.

Je crois qu'on peut se faire une idée parfaitement exacte de ce moment de trouble et de confusion générale, en considérant que dans la plupart des sujets la nature se trouvait accablée sous le poids de la cause matérielle, et par-là réduite à l'impuissance d'effectuer une réaction avantageuse contre elle; tandis que dans les autres, et c'était sans contredit le plus grand nombre, la difficulté pour cette même réaction provenait de ce qu'elle y était sollicitée en tout sens, à cause de la fixation de l'élément nerveux spasmodique sur les divers organes ou viscères qui ont été désignés. De là cette série de mouvemens irréguliers, d'efforts avortés qui ont si souvent trompé les espérances des praticiens et des observateurs les plus attentifs; de là les variétés qu'on a observées dans la marche de la maladie; de là enfin résultaient sans doute les anomalies souvent bizarres qu'elle a présentées dans son cours, surtout à l'époque

dont il s'agit maintenant, de même que postérieurement à cette époque. Dans quelques cas, je le répète, ces irrégularités ou anomalies dépendaient de la gêne, de la contrainte qu'éprouvait la nature dans le développement des actes nécessaires pour opérer la coction et la crise; dans d'autres elles tenaient évidemment aux efforts, aux mouvemens brusques et désordonnés, effets inévitables de l'impressionabilité ou de la mobilité portées à l'extrême : il y eut donc toujours ou impuissance d'action ou épuisement inutile des forces; il devait donc en résulter une augmentation dans la gravité de la maladie

C'est ainsi que nous pouvons concevoir l'établissement de la diathèse putride dans ses véritables causes, et dans ses résultats; on verra dans la suite combien ces considérations sont importantes pour établir le plan du traitement.

Si la putridité, comme l'entendent aujourd'hui les Médecins qui exigent que chaque mot employé dans la science ait une acception rigoureuse et invariable, n'est absolument que cet état des humeurs dans lequel le nexus vital qui lie leurs parties élémentaires se trouve affaibli

ou considérablement diminué, et dans lequel, par suite de cette disposition vicieuse, il se forme des produits hétérogènes, mais qui néanmoins ont un caractère particulier toujours bien prononcé ; il me sera permis de dire que dans le cas dont il s'agit ici, la diathèse putride était évidemment due aux obstacles, aux contrariétés, aux secousses vives et tumultueuses, aux tiraillemens en tout sens qu'éprouvait le principe de la vie dans l'exercice de ses actes conservateurs ou réparateurs. Je pourrais, d'après cette donnée générale, expliquer pourquoi la dégénération putride a été portée à des degrés si différens dans les divers sujets ; car il est certain que la putridité a été toujours en raison de l'abattement, de l'épuisement des forces, qu'elle s'est constamment manifestée chez les malades qui, dans le commencement, avaient éprouvé les accidens résultans d'une lésion profonde dans le système nerveux et chez lesquels la nature s'était montrée sans énergie et, pour ainsi dire, sans moyens contre les causes morbifiques. Nous retrouvons donc, dans tous les temps de la maladie, l'affection nerveuse, non-seulement comme constituant l'élément essentiel, mais encore comme donnant lieu aux complications les plus graves. C'est là en effet ce qui carac-

térise la maladie de l'Andalousie : c'est ce qui la distingue des fièvres ordinaires bilieuses ou bilioso-putrides qui règnent sporadiquement à la fin de l'été ou au commencement de l'automne dans les régions méridionales de l'Europe, et dont nous avons si souvent des exemples à Montpellier.

A la vérité celles-ci nous offrent quelquefois des symptômes de putridité ou de dissolution qui sont en quelque sorte comparables en intensité à ceux qu'on a observés en Espagne ; mais c'est précisément alors que l'affection humorale se trouve associée à un élément nerveux, et qu'il résulte de cette complication un état qne l'on est convenu d'appeller *état de malignité.* C'est alors que ces maladies sont presque toujours mortelles, ou que du moins la nature inerte, languissante, accablée se refuse à toute espèce d'action médicatrice, et ne développe au contraire que des efforts qui tendent à aggraver de plus en plus un état aussi dangereux ; et pour compléter la comparaison, j'ajouterai que dans ces cas-là on ne commence à avoir quelque espoir de guérison, ce qui est assez rare, qu'après avoir vu les accidens nerveux diminuer ou s'effacer entièrement.

Ces mêmes fièvres automnales bilioso-putrides, lorsqu'elles sont ainsi arrivées à l'état de malignité, ont encore quelquefois une analogie plus frappante avec la maladie de l'Andalousie. Elles ont paru dans certains cas se propager contagieusement; on a vu, par exemple, des individus les contracter pour avoir cohabité avec ceux qui en étaient affectés d'une manière très-grave. Cela arrive dans les hôpitaux, ou chez des personnes peu aisées dont le domicile est malsain, parce qu'il est ordinairement petit, peu aéré, et qu'en même temps il renferme une famille nombreuse; les individus sains se trouvant la nuit et le jour auprès du malade (68).

D'après cela ne pourrait on pas dire, avec quelque fondement, que notre fièvre automnale bilioso-putride, lorsqu'elle a de plus acquis un caractère malin et contagieux, se confond, jusqu'à un certain point, avec l'espèce dont il s'agit ici? Ne pourrait-on pas également dire qu'elle en est le premier degré, comme certaines maladies semblent l'être de la peste d'Orient elle-même (69)? Si elle en diffère par la non-permanence de l'élément nerveux et contagieux, par une activité ordinairement moindre de ce dernier, ou, en d'autres termes, parce qu'on

ne l'a jamais vue se propager par contagion d'une manière aussi violente et aussi générale que celle à laquelle nous la comparons, cela tient sans doute à l'influence de certaines causes générales, telles que le climat, le régime, etc. autant qu'à la constitution de la maladie. Ces causes ont pu être capables jusqu'ici d'empêcher l'établissement définitif d'une maladie qui ne devient aussi grave que par ses complications extraordinaires ; ou peut-être encore devons-nous convenir que, malgré l'analogie qui nous frappe dans leurs phénomènes sensibles, chacun de ces états maladifs possède un caractère constitutionnel, ou radical, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui suffit pour les tenir séparés et empêcher qu'ils ne se confondent entièrement; de même que nous voyons dans la chaîne générale des êtres les espèces les plus rapprochées, quant à leur organisation, conserver toujours les nuances qui les caractérisent. Je ne fais donc que proposer des doutes à ce sujet ; mais ces doutes eux-mêmes ne seront point sans intérêt lorsqu'il s'agira du traitement.

Il a été déjà dit que la maladie parvenue à sa deuxième période, avait eu quelquefois une solution véritablement critique par d'abondantes

évacuations par les selles, ou par les urines. Je dois remarquer néanmoins que cet événement heureux fut beaucoup plus rare que celui qui eut lieu par les sueurs. On n'en sera nullement étonné si l'on considère d'une part que le plus grand nombre des individus qui furent frappés par la contagion s'en trouva délivré du 3.e au 5.e ou au 7.e jour, et qu'ainsi la maladie avorta ou que du moins elle fut complètement jugée avant d'avoir contracté le caractère le plus dangereux (70). D'un autre côté ne savons-nous pas que les mouvemens de coction et de crise s'établissent d'autant plus difficilement que la maladie est devenue plus générale, que la masse entière des humeurs est plus altérée, plus viciée, plus corrompue ? C'est précisément d'après cette idée que nous pouvons mieux connaître les cas particuliers dans lesquels la crise dont il s'agit en ce moment s'est opérée d'une manière complète, de même que ceux dans lesquels elle devait être difficile et même quelquefois impossible.

En effet, elle eut lieu du 7.e au 9.e, au 11.e et très-rarement au 14.e jour (71). C'était l'époque à laquelle la diathèse bilieuse était bien prononcée, et à laquelle la dégénération

putride n'avait pas encore fait de très-grands progrès, quoique dans certains sujets elle se fût déjà manifestée : en général, la solution par les selles ou par les voies urinaires fut d'autant plus facile et d'autant plus complète, que les malades avaient été jusque-là moins tourmentés par les accidens nerveux et que l'affection s'était montrée plus régulière dans le développement des phénomènes propres à chaque période, tant dans leur intensité relative que dans leur succession.

Il faut encore remarquer que ces crises ne s'opérèrent presque jamais d'une manière prompte et rapide, et qu'au contraire elles eurent lieu par une succession de mouvemens dirigés vers le même but et persistans dans la même tendance pendant plusieurs jours. L'événement contraire, c'est-à-dire, l'établissement d'un flux diarrhoïque, lorsqu'il survenait avec violence et d'une manière brusque, ne fut jamais une bonne crise (72). Il annonçait une fonte générale des humeurs; c'était une véritable colliquation à la suite de laquelle le malade périssait bientôt (73).

Il en était de même de la crise ou plutôt du mouvement critique lorsqu'il était dirigé vers les

voies urinaires. Si le symptôme que j'ai déjà désigné comme le précurseur du mouvement critique dont il s'agit en ce moment, c'est-à-dire, si les douleurs lombaires ne s'établissaient pas d'abord; s'il ne survenait en même temps une véritable diminution dans les autres symptômes; si d'ailleurs aucun des signes d'une coction régulière et tranquille n'avait précédé; l'évacuation qui avait lieu par les urines ne devait point être estimée comme avantageuse, quelque considérable qu'elle pût être. On ne tardait pas à s'apercevoir en effet que ce flux extraordinaire n'était absolument qu'un nouvel accident de complication. C'est celui-là même que le père de la Médecine a voulu désigner dans l'axiome suivant : « *Urinæ quæ derepentè citra* » *rationem paulatim concoquuntur malæ sunt; et in* » *summa quæ citra rationem matura est, in morbo acu-* » *to, mala est* ». (*Coacæ prænot. sect.* 3. CORNARO). Chacun des membres de la Commission a eu occasion de voir plusieurs individus qui avaient été totalement délivrés de la maladie au moyen d'une crise par les urines, et nous avons constamment recueilli des faits conformes à ce que je viens d'avancer : l'évacuation critique s'était toujours effectuée avec ordre, avec régularité : elle avait été plus remarquable par sa conti-

nuité ou par sa non-interruption, que par l'abondance des matières rejetées tout-à-coup et comme par explosion (74). Cette dernière circonstance fut au contraire toujours fâcheuse : enfin il n'a pas été rare de voir l'évacuation critique des urines persister pendant plusieurs jours de suite et se prolonger même pendant la convalescence : on a vu aussi quelquefois la mort survenir d'une manière très-prompte lorsque l'écoulement qui s'était établi par les urines venait à se supprimer subitement (75). Je n'ai pas besoin de désigner ici les qualités que devaient avoir les matières évacuées pour être jugées véritablement critiques. Les changemens les plus remarquables qu'elles offraient alors étaient, comme dans tous les cas analogues, une augmentation dans leur consistance, la cessation de la fétidité, le rétablissement de leur odeur et de leur couleur naturelle opéré peu-à-peu ; enfin un état de mixtion parfaite de leur molécules, ou en d'autres termes, cette homogénéité naturelle qu'il est toujours plus facile de reconnaître à l'inspection, lorsqu'on a l'habitude de ces sortes d'examens, que d'en décrire les qualités ou les nuances.

Mais, je le répète encore, un événement

aussi heureux n'eut lieu que très-rarement à cette époque de la maladie. On la vit plus fréquemment contracter alors de nouvelles complications, s'aggraver en tout sens, présenter la série d'accidens dont j'ai fait ailleurs l'énumération, et se terminer bientôt par la mort. Je crois même pouvoir avancer que celle-ci arrivait partiellement, c'est-à-dire, que la vie s'éteignait graduellement dans les différens systèmes organiques, et qu'elle était enfin le résultat de la dissolution des humeurs parvenue au degré le plus complet.

Le système nerveux et musculaire qui, dès l'origine de la maladie, avaient été affectés d'une manière très-grave, étaient les premiers frappés dans leur action ou dans leur énergie radicale. Les malades étaient sans forces et sans mouvement ; ils étaient insensibles aux moyens ordinaires d'excitation appliqués intérieurement et extérieurement. Les plaies auparavant très-douloureuses qui étaient la suite de l'application des sinapismes ou des vésicatoires comme celles que portaient depuis long-temps certains malades, ou qui s'étaient formées depuis l'invasion de la maladie, pouvaient être pansées, touchées, stimulées, sans que l'individu manifestât la moindre sensibilité (76) ; la vue, l'ouïe (77),

l'odorat s'émoussaient peu-à-peu, au point que dans quelques sujets leur action devenai. à-peu-près nulle. J'ai cru pouvoir ailleurs comparer les malades dans cet état à des cadavres, par rapport à leur immobilité et à leur insensibilité : si dans quelques individus il y avait à cette époque des mouvemens convulsifs, ils n'étaient que passagers ; ils tenaient le plus souvent à un reste de sensibilité et d'irritabilité concentré sur une partie, et un accablement encore plus considérable en était toujours la suite immédiate.

Le système sanguin artériel et veineux n'était pas dans un état d'affaissement ou d'inertie moins prononcé ; c'est à une pareille cause, c'est-à-dire, à un défaut de réaction de la part des organes qui appartiennent à ce système, qu'il faut attribuer, dans le plus grand nombre de cas, les diverses hémorragies qui sont survenues. On peut croire en effet que le sang s'échappait par les extrémités des petits vaisseaux atériels, qu'il était déposé dans l'organe cellulaire, d'où, par un défaut d'action des petits vaisseaux veineux correspondans, il n'était point repompé en totalité : de là les échimoses ou taches tantôt rouges et tantôt noirâtres qu'on observait chez quelques sujets

sur les différentes parties du corps ; on peut croire encore que le sang transudait ou suintait à travers les tuniques même des vaisseaux plus considérables. Vouloir rendre raison de ces hémorragies seulement d'après l'état de dissolution du sang, c'est ne s'arrêter qu'à une des causes d'un pareil phénomène. Les hémorragies eurent toujours lieu quel que fût le degré de dissolution du liquide : dans quelques cas particuliers elles fournissaient même un sang assez vermeil, et présentant sa consistance et son homogénéïté naturelle (78) ; mais il était encore plus souvent ou d'une ténuité extrême ou noirâtre : en un mot, il était tellement décomposé, qu'il avait entièrement perdu la plupart de ses qualités physiques : il était même quelquefois fétide ; de manière que je crois pouvoir dire, avec quelques Auteurs qui ont cherché à caractériser cet état de décomposition du sang, dans des cas analogues, que ce fluide éprouvait alors une véritable corruption gangréneuse.

Enfin l'altération intime ou la dissolution qui survenait dans la masse entière des humeurs était évidemment le résultat immédiat d'une diminution notable des forces vitales ou même de leur extinction radicale, lorsque cet état de

corruption était parvenu au dernier degré : c'était une véritable décomposition chimique qui l'emportait successivement et peu à peu sur les affinités vitales, et qui, relativement à ses résultats, était absolument comparable à celle qui a lieu dans les corps privés de la vie.

Ces considérations sont les seules qui intéressent le praticien dans un état aussi dangereux : il ne peut point sans doute se promettre de le guérir, lorsqu'il est arrivé à son dernier degré ; mais il doit au moins savoir l'apprécier dans ce qui le constitue essentiellement, afin d'être en état de choisir et d'employer les moyens qui lui paraîtraient propres à le prévenir.

C'est dans cette vue, qu'après avoir décrit les symptômes généraux de la maladie, je me suis attaché à la présenter dans l'analyse que je viens d'en faire, réduite à ses élémens : ce qui m'a fourni l'occasion de les apprécier dans leur causes, leur rapports mutuels et leur dépendance directe. Je crois donc avoir suffisamment établi que les caractères essentiels de cette maladie étaient l'activité de son délétère contagieux spécifique ; l'affection nerveuse si fortement prononcée, même dès son début, et qui l'a ac-

compagnée dans toutes ses périodes ; l'impression qui en résultait d'abord sur les organes épigastriques et ensuite sur les viscères les plus essentiels à la vie ; l'état particulier d'irritation vive de l'estomac tenant à une phlogose érésypélateuse ; la prostration subite et radicale des forces ; l'établissement de la diathèse bilieuse, celui de la dégénérescence putride portée quelquefois jusqu'au dernier degré : je crois avoir prouvé également que ces trois derniers accidens ont toujours été sous la dépendance immédiate de l'élément primitif essentiel, c'est-à-dire, de l'affection nerveuse. En un mot, s'il était nécessaire de désigner cette maladie par un nom particulier et propre en même temps à fournir une juste idée de sa nature, je proposerais de lui donner celui de *fièvre nervoso-bilioso-putride.*

La marche que j'ai suivie jusqu'ici me paraît la plus simple et la plus avantageuse, parce qu'elle est la plus naturelle et la plus conforme à l'observation (79). Les faits que j'ai recueillis, les conséquences pratiques qui en ont été déduites seront les seules bases sur lesquelles j'établirai la méthode curative qu'on aurait à opposer à cette maladie, si jamais elle reparaissait quelque

part. Je les rappellerai donc bientôt, comme étant les sources des indications essentielles à remplir ; et l'on jugera alors si mon travail peut être de quelque utilité pour la pratique : car c'est vers ce but que doivent être constamment dirigés les efforts de ceux qui se permettent d'écrire sur quelque partie de la science médicale.

CHAPITRE IV.

Opinion de la Commission sur la nature de la Maladie de l'Andalousie et sur son espèce particulière. Nouvelles preuves confirmatives de cette opinion déduites de quelques circonstances intéressantes qui ont accompagné cette maladie.

APRÈS avoir tracé un précis historique et analytique de la maladie qui est l'objet de cet écrit, il s'agit d'examiner si cette maladie est véritablement nouvelle, comme la plupart des grandes épidémies ; ou si au contraire elle peut être comparée à une espèce déjà connue. Il faut tâcher, dans ce dernier cas, de déterminer si elle n'a pas éprouvé quelque modification essentielle qui mérite d'être prise en considération; et jusqu'à quel point enfin cette dernière circonstance ou plusieurs de ces circonstances réunies ont pu en altérer le fonds ou l'essence.

Quelle que soit l'étendue donnée au tableau

qui comprend la nomenclature des différentes maladies qui affligent l'espèce humaine, il est certain que ce tableau sera toujours incomplet, parce qu'on ne peut y insérer que ce qui est déjà suffisamment connu, et qu'il est impossible de déterminer par la prévoyance toutes les altérations dont notre frêle machine est susceptible.

L'observation nous fait apercevoir en effet de temps en temps des maladies nouvelles (80); telles sont la plupart de ces affections qui se manifestent dans une étendue de pays plus ou moins considérable qui, en frappent dans un très-court espace de temps, la presque totalité des habitans, parce qu'elles tiennent à des causes générales et inévitables, comme sont, par exemple, un désordre insolite dans l'atmosphère, un changement dans les températures de l'air, d'où résultent des qualités inexplicables jusqu'ici par les physiciens, par les chimistes comme par les médecins; telles sont, en un mot, les maladies qui ont mérité d'être appelées *vraies épidémies*, pour les distinguer des *petites épidémies* qui reviennent périodiquement, parce qu'elles sont toujours le résultat de l'influence des saisons, lors même qu'elles sont régulières.

Nous devons également placer dans la même cathégorie des maladies nouvelles, celles qui, auparavant inconnues dans un climat, y sont apportées du pays auquel elles appartiennent. Ne pourrions-nous pas encore, en généralisant un peu plus le principe, trouver dans les modifications que présentent quelquefois les espèces déjà connues, des caractères suffisans pour donner à cet état de complication, lorsqu'il est bien prononcé, la qualification de maladie nouvelle. Elle n'est plus alors comparable à l'espèce qui en est la racine, si l'on veut me permettre cette expression. Souvent elle ne l'est point non plus aux autres espèces dont elle se rapproche plus ou moins : c'est un état intermédiaire qui, pour être bien connu dans ce qui le constitue essentiellement, exige de la part de l'observateur la plus grande attention et la sagacité la mieux exercée. Enfin, pour mieux développer ce qui semblerait peut-être une assertion hasardée, je dirai que la pathologie, comme la botanique, doit reconnaître des individus *variétés* dont l'origine est plus ou moins douteuse et l'existence plus ou moins durable, mais qui doivent être tenus en compte dans la science, si l'on veut en considérer l'ensemble. Du reste, ces faits ne sauraient être suffisamment démontrés

par des raisonnemens ; c'est au lit des malades qu'ils acquièrent toute leur évidence. Dans la théorie ils peuvent être rejetés par les uns ou exagérés par les autres : dans la pratique ils sont vrais, ils sont circonscrits dans leurs bornes véritables, parce qu'ils sont appréciés en eux-mêmes, et qu'ils sont alors séparés de tous ceux avec lesquels la réflexion seule peut les confondre.

La maladie de l'Andalousie telle que nous venons de la décrire, appartient à l'une de ces divisions : c'est une maladie nouvelle, du moins en Europe. Quoiqu'elle ait offert dans ses caractères généraux et extérieurs une certaine analogie avec d'autres états maladifs qui sont familiers parmi nous, jugée par une analyse sévère, elle nous laisse apercevoir les traits qui lui sont propres ou essentiels, d'après lesquels elle serait aisément reconnue partout où elle se présenterait, et qui suffisent en conséquence pour la tenir séparée dans le tableau nosologique de tout ce qui n'est pas elle.

J'ai considéré, ainsi qu'on vient de le voir, comme étant ses caractères naturels, l'élément nerveux, l'impression qui en résultait sur les

organes épigastriques, la diminution ou la perte totale des forces, l'activité du délétère contagieux. J'ai placé sur la même ligne la diathèse bilieuse, la dégénérescence putride, la dissolution générale des humeurs; et j'ai tâché de faire voir en quoi et comment ces trois derniers accidens, que d'autres ont voulu mal-à-propos qualifier d'accidens secondaires, ont toujours été sous la dépendance de l'élément primitif et essentiel.

Maintenant si je rapproche ces divers élémens; si je les combine; si je les considère dans leur association; n'aurais-je pas un tout parfaitement conforme à une maladie que nous ne connaissions jusqu'ici en Europe que par des descriptions? C'est la fièvre jaune. « *Febris maligna flava Indiæ occidentalis* » MAKITTRICK : *febris maligna biliosa Americæ* » MONLTRIE : *yellow fever* HILLARY : *febris* » *flava putrida* BRUCE, LIND . . . . . *typhus* » *icterodes* SAUVAGES ». Les Espagnols ont désigné cette même maladie sous le nom de *vomitto prieto, fiebre amarilla*; les Français sous celui de *maladie de Siam* ou de *fièvre de matelotte*, les Anglais et les Américains sous celui de *blak vomiting*.

Cette opinion émise par la Commission sur la nature de la maladie de l'Andalousie, a d'autant plus besoin en ce moment d'être justifiée, qu'elle fut reçue dans le principe avec une sorte de défaveur même parmi les gens de l'art. Le plus grand nombre s'était prononcé d'une manière bien différente ; mais ils ne s'accordaient pas entr'eux, les uns classant cette maladie parmi les fièvres bilieuses putrides simples, et la considérant par conséquent comme une affection constitutionnelle ; tandis que les autres la rapportaient aux vraies épidémiques, c'est-à-dire, aux maladies dépendantes d'un désordre extraordinaire dans les températures de l'air, et que quelques-uns enfin voulaient la confondre avec la peste d'Orient. Ces diverses opinions seront suffisamment réfutées sans qu'il soit nécessaire d'ouvrir une discussion sur chacune d'elles en particulier, par les preuves seules que je vais rapporter en faveur du jugement de la Commission.

« *Febris maligna flava morbus existit acu-*
» *tissimus*, dit MAKITTRICK (81), *cum oculo-*
» *rum ardore notabili, anxietate prægravi,*
» *debilitate summâ, vomitu immani assiduo,*
» *haud raro bilioso, hypochondriorum tensione,*

» *sensuque ponderis, ac sub premente manu* » *dolore, consociatus : hæmorragiâ multifariâ per* » *itinera insolita profluente stipatus; nec denique* » *suffusione universâ, fusco flavâ, minus insi-* » *gnitus* ».

Le célèbre SELLE (82) voulant décrire les caractères essentiels de la fièvre jaune, s'exprime en ces termes : « *Febris acutissima, ardor magnus* » *oculorum, anxietas prægravis, summa debilitas;* » *vomitus immanis, assiduus bilis nigritantis,* » *tensio hypochondriorum pressione dolens, uni-* » *versa cutis flavido, hemorragiæ et nunc vel* » *cutis humida et crisis vel coma et mors* ».

Quand bien même nous nous contenterions des descriptions abrégées de la fièvre jaune qui nous ont été données par les Auteurs cités, nous trouverions déjà dans les caractères essentiels attribués à la fièvre jaune et ceux qu'a offerts la maladie de l'Andalousie, une analogie telle qu'il doit en résulter pour l'homme non prévenu, de très-fortes présomptions sur l'identité de ces deux états maladifs; mais ces présomptions seront bientôt pleinement confirmées : elles se changeront en preuves médico-pratiques par un examen plus détaillé des phénomènes cons-

titutifs et même des modifications accidentelles de la fièvre jaune, en les comparant à ce qui a été observé en Espagne.

Les Auteurs qui ont le mieux traité de la fièvre jaune s'accordent tous à reconnaître dans cette maladie plusieurs stades ou périodes ayant chacune leurs phénomènes caractéristiques, d'après lesquels on ne saurait les confondre. Ils ne tiennent pas toujours compte de la période d'imminence ; ils ne distinguent pas les deux nuances de la seconde période, c'est-à-dire, ils ne séparent pas l'époque durant laquelle prédomine la diathèse bilieuse d'avec celle qui est caractérisée par la putridité générale portée à l'extrême, comme je l'ai fait pour plus de régularité ; j'ignore du reste si ces deux nuances n'ont pas été aussi fortement prononcées dans les pays où ils ont fait leurs observations, qu'elles l'ont été en Andalousie : quant à moi, cette distinction m'a paru indispensable dans une analyse sévère des élémens de la maladie, ainsi que pour établir les diverses indications à remplir à ces différentes époques. Cependant elle a été jusqu'à un certain point établie par MAKITTRICK, lorsqu'il admet pour la fièvre jaune deux stades, savoir, celui de la fièvre

ardente et celui d'une fièvre putride (83). Elle l'a été également par MONLTRIE ; et si elle n'est pas désignée d'une manière aussi expresse par les autres Auteurs, il est du moins certain qu'ils en conviennent tacitement, en nous donnant l'histoire de la maladie et en nous présentant ses divers phénomènes selon l'ordre naturel de leur succession.

Ces phénomènes sont ainsi décrits : douleur fixe et très-aiguë à la région frontale, lassitude, faiblesse sans cause manifeste, vertiges ; froid jusqu'au second degré, dans certains cas sueurs froides ; bientôt après anxiétés, oppression considérable ; douleurs précordiales augmentées par le tact ; douleurs ressenties aux lombes, aux extrémités et qui semblent quelquefois fixées dans l'intérieur même des os ; le pouls tantôt petit, fréquent, dur, serré, et tantôt dur, véhément, précipité ; les yeux proéminens, douloureux et comme frappés d'ophtalmies ; la face ainsi que le cou et la poitrine très-rouges ; chaleur intérieure ; quelquefois peau sèche et aride, plus souvent humide de sueur ; respiration courte, difficile ; dégoût pour tout aliment ; nausées, vomissement continuel ; en même temps diarrhées ; anxiétés ; insomnies.

Si quelquefois le malade s'endort, son sommeil est interrompu, et il n'en résulte jamais réparation des forces. Souvent observe-t-on à cette époque des hémorragies par le nez ou la bouche, la langue est sèche, raboteuse, comme brûlée ; le malade est tourmenté par la soif, tandis que les urines sont très-souvent pâles et crues, et dans quelques cas très-enflammées. A la fin de la première période ou ou au commencement de la seconde, ajoute MONLTRIE (84), j'ai observé dans les urines un sédiment blanc et épais, etc.

Les phénomènes précédens subsistent rarement au-delà de deux ou trois jours, et ils font place aux suivans :

Couleur ictérique universelle, remarquable d'abord dans les yeux, et bientôt après occupant tout le cou et la poitrine ; les urines se chargent tres-souvent de la même couleur : alors la fièvre semble diminuer, si l'on en juge seulement d'après l'état du pouls ; celui-ci devient en effet mou, tardif, ou bien conservant sa vîtesse ou sa fréquence, il devient si petit, que l'Auteur dont je traduits ici les propres expressions, compare son impression sur les

doigts de l'explorateur à celle d'un fil (85); en même temps sueurs froides; les urines et les évacuations alvines devenues colliquatives prennent une couleur de safran; la langue est humectée et moins chargée qu'auparavant; mais plus souvent les lèvres, le palais, les gencives sont rouges, enflammées, de manière à annoncer une évacuation sanguine qui doit se faire jour par ces parties : le malade goûte quelquefois les douceurs du sommeil; mais ce repos n'est nullement réparateur; il survient cependant une espèce d'amendement des symptômes antécédens qui ne doit point en imposer, c'est un calme perfide (86).

Après une très-courte durée, les symptômes que je viens de décrire comme appartenant à ce dernier état, sont effacés par d'autres beaucoup plus graves. C'est alors que surviennent des hémorragies par la bouche, le nez, les yeux, la poitrine, et qu'on voit même quelquefois le corps du malade couvert d'une sueur sanguinolente (87); il rend par le vomissement comme par les selles une très-grande quantité de sang noir, dissous, corrompu, gangréneux; les urines sont aussi noires et fétides; le pouls devient inégal, petit, tremblottant : il semble

que tout mouvement fébrile ait cessé : on voit alors couler des sueurs froides ; la respiration devient de plus en plus difficile : le hoquet s'établit ainsi que des mouvemens convulsifs, le délire ou l'assoupissement : la peau se couvre de taches livides : un froid glacial et mortel s'empare des extrémités ; tandis que les viscères conservent encore une chaleur brûlante ; ce qui est remarquable même quelques heures après la mort. Enfin le malheureux, que tant de maux accablent à la fois, privé de toute connaissance, sans mouvement, sans sentiment, succombe bientôt après une lutte aussi cruelle.

Il suffirait sans doute de comparer cette esquisse des caractères principaux de la fièvre jaune, tracés d'après MONLTRIE, MAKITTRICK et autres, à ceux qui ont été observés dans la maladie de l'Andalousie, pour être entièrement convaincu de l'identité de ces deux affections. Cependant j'ajouterai à cet égard de nouvelles preuves, et je les puiserai dans un ouvrage écrit en Anglais (88), sur la fièvre jaune transplantée depuis peu dans les États-Unis. Cette dernière circonstance n'est pas la moins essentielle à noter relativement à l'objet dont il s'agit en ce moment.

Après avoir parlé de l'état florissant auquel était parvenu le commerce dans les États-Unis depuis l'adoption du Gouvernement fédératif, après avoir remarqué que le luxe, compagne ordinaire de l'opulence, s'était introduit dans les différentes Provinces, et s'était surtout singulièrement accru à Philadelphie, le Docteur MATHEW CAREY (89) désigne plusieurs causes morales dont l'influence, comme causes prédisposantes à une maladie populaire, dut être d'autant plus active et d'autant plus fâcheuse, qu'elle fut nécessairement ressentie dans toutes les classes de citoyens. Il cite à ce sujet les nombreuses faillites qui éclatèrent en 1792, ainsi que l'embarras extrême dans lequel se trouva la banque à Philadelphie depuis le mois de novembre de la même année jusqu'au commencement de juin de l'année suivante. En juillet, ajoute-t-il, arrivèrent les fugitifs infortunés du Cap Français. C'est environ vers ce même temps que le fléau destructeur de la fièvre maligne se déclara parmi nous et enleva les personnes les plus remarquables : une grande partie du Jersey et de la Dellaware, du Mariland, de la Virginie, des deux Carolines (Nord et Sud) et de la Georgie, exclusivement aux établissemens qui se trouvent sur le

derrière des confins de la Pensylvanie, tous ces pays furent successivement attaqués de la maladie.

Des causes à-peu-près semblables existaient à Cadix depuis quelque temps au moment où la contagion y fut introduite. Tout le monde sait que c'est à l'étendue et à la richesse de son commerce que cette ville doit sa prospérité, et que la majeure partie de ses nombreux habitans en retire sa subsistance. Il est aisé de juger, d'après cela, de la triste situation dans laquelle se trouvait nécessairement Cadix, ainsi que des effets qui devaient en résulter et se faire ressentir dans toutes les classes, lorsque la guerre et les malheurs qu'elle entraîne à sa suite eut diminué presque tout-à-coup, eut même anéanti des fortunes colossales, lorsqu'elle eut amené la cessation des travaux, des expéditions maritimes, et qu'elle eut par conséquent tari l'unique source de l'aisance, de la fortune, de la prospérité publique (90). S'il est une vérité médicinale suffisamment démontrée par une expérience malheureuse, c'est assurément celle qui est relative à l'influence qu'exercent sur le physique les passions tristes de l'ame fortement senties ou long-temps prolongées; influence qui suffit seule quelquefois pour donner lieu aux

maladies les plus graves ou qui du moins imprime dans tout le système une prédisposition manifeste à ces mêmes affections. Ce qui est vrai pour un individu, pour une famille, l'est également pour une Ville, pour une Province, pour un État, lorsque les causes morales dont il est ici question agissent sur la masse entière de sa population (91).

Passant ensuite à l'énumération des symptômes propres à la fièvre jaune, l'Auteur déjà cité nous les trace dans le même ordre qu'il les a observés.

Durant le premier stade de la maladie et dans le plus grand nombre de cas, dit-il, après un froid de quelque durée, le pouls devenait vif, tendu, avec chaleur à la peau, douleur à la tête, au dos et dans tous les membres, un visage tuméfié, des yeux enflammés, la langue humide dans le principe, un sentiment de pesanteur accompagné de douleur à l'estomac, douleur qui se fesait remarquer principalement lorsqu'on pressait de la main la région de ce viscère, de fréquens maux de cœur, des envies de vomir encore plus fréquentes, de temps en temps des vomissemens qui n'entraînaient d'autres

matières que les alimens qu'on venait de prendre ; constipation, etc. etc. Lorsque les selles avaient lieu, la première évacuation présentait pour l'ordinaire les signes d'un défaut de secrétion de la bile ou d'une obstruction du conduit qui porte cette humeur dans les intestins.

Les symptômes qui viennent d'être énumérés persistaient ordinairement avec plus ou moins de violence depuis le premier jusqu'au troisième, quatrième et même au cinquième jour, et diminuaient pour lors graduellement ; les malades se trouvaient dans un état de calme, ou sans souffrance à une débilité ou faiblesse générale près. Les phénomènes fébriles venant encore à baisser faisaient immédiatement place à une jaunisse de la cornée opaque ou du blanc des yeux : à cela se joignait une oppression qui se faisait sentir plus fortement vers la région précordiale ; un vomissement continuel et subit de tout ce qui était introduit dans l'estomac avec une espèce d'enrouement caractérisé par un son grave et creux comparable à celui qui sort d'une cavité profonde.

Si ces symptômes ne se calmaient bientôt, il survenait un vomissement de matières qui

ressemblaient, tant pour la couleur que pour la consistance, à du café ; c'est ce qu'on appelle vulgairement *vomissement noir* (black vomiting). On remarquait en outre avec ces accidens, des hémorragies par le nez, la gorge ou les *fauces*, les gencives et autres parties du corps, une espèce de jaunisse pourprée : on observait les divers symptômes d'une putridité générale, tels qu'une chaleur âcre sur la peau, une agitation extrême, le hoquet, des soupirs extraordinaires, très-pénibles et alarmans : enfin arrivait un délire le plus souvent comateux et bientôt après la mort.

Quand la maladie devait être mortelle, l'événement fatal arrivait communément entre le cinquième et le huitième jour (92).

Telle a été, ajoute le même Auteur, la marche la plus ordinaire de cette redoutable maladie qui a d'ailleurs présenté des variations considérables, tant dans les symptômes que dans la durée de ses différens stades, relativement à la constitution et au tempérament du malade.

Après avoir vu cette description abrégée des accidens maladifs qui se manifestèrent en 1793

à Philadelphie, ainsi que dans les autres parties de l'Amérique septentrionale ; et après les avoir comparés à ceux qui se sont montrés en Andalousie en 1800, le lecteur impartial pourra-t-il se refuser à reconnaître la plus exacte conformité dans la nature de la maladie qui s'est déclarée dans chacun de ces pays aux deux époques indiquées ? La ressemblance qu'il y a dans la relation de ce qui se passa en Amérique, et de ce qui vient de se passer en Andalousie, est telle en effet, que si la Commission n'avait été elle-même sur les lieux recueillir les faits que je transmets au public, je pourrais craindre d'affaiblir les preuves de son opinion, en paraissant trop prouver : mais je ne redoute point cet inconvénient. La Commission a émis son jugement seulement d'après les faits observés en Espagne ; et il n'est peut-être pas indifférent de remarquer qu'elle s'était prononcée avant de connaître les détails consignés dans l'ouvrage que je cite en ce moment.

Mais suivons les détails fournis par le Praticien Américain, ainsi que par les autres Auteurs qui ont écrit sur la fièvre jaune relativement aux modifications que cette maladie a éprouvées presque partout en Amérique, pour les com-

parer ensuite à celles qui ont été également observées à Cadix, à Séville, etc. etc.

Je choisirai par conséquent les faits les plus intéressans parmi ceux qui se rapportent à ces modifications considérées dans l'intensité, la durée, la prédominance de quelques symptômes, dans l'irrégularité de leur succession, et qui étaient évidemment dépendantes de certaines causes particulières aux individus, au climat, à la saison, à des météores passagers, à la position des lieux, etc. etc. Ces considérations eussent été étrangères et déplacées dans la partie descriptive et analytique : mais elles complèteront en ce moment l'histoire de la maladie dont je traite, et serviront en même temps de preuves à l'opinion qui a été émise sur sa nature et sur son espèce. En un mot, c'est de ces considérations particulières que j'ai cru pouvoir dire ailleurs que si elles ne font rien au caractère principal du tableau ; elles concourent néanmoins à le rendre plus parfait dans son ensemble.

1.° J'ai déjà dit qu'en Espagne la maladie avait offert des variations très-remarquables dans l'ordre et la succession de ses symptômes, dans

leur durée, dans leur intensité, etc. C'est ainsi que les signes de la putridité se sont montrés quelquefois dès le troisième ou le quatrième jour; et d'autres fois même plutôt. On voyait alors survenir de bonne heure le vomissement noir, la jaunisse générale ou partielle, ainsi que tous les autres accidens les plus alarmans; et la maladie devenait bientôt mortelle. Elle se développait en effet avec une telle rapidité, qu'elle ne présentait que désordre et confusion dans ses élémens; le Médecin n'ayant jamais le temps de les combattre d'une manière efficace.

Des circonstances absolument semblables ont été observées par CARREY (93), MAKITTRICK (94), MONLTRIE (95), LIND (96), ROUPPE (97), etc.

2.° On a également remarqué des variations essentielles dans la nature même des symptômes prédominans; ce qui donnait alors à la maladie des formes extérieures absolument différentes de celles qu'elle avait le plus communément chez les autres malades. Elle se présentait tantôt avec l'appareil d'une affection inflammatoire exquise, tantôt avec celui d'une affection purement nerveuse: dans d'autres cas les phénomènes propres aux affections bilieuses et putrides l'em-

portaient sur tous les autres et semblaient les effacer entièrement.

Il est impossible de faire connaître ces faits particuliers, dans toutes les nuances qu'ils ont pu contracter : il suffit de les désigner comme appartenant à la maladie de l'Andalousie (98), de même qu'on les a vus partout ailleurs accompagner la fièvre jaune (99).

3.° Les changemens brusques ou considérables survenus dans l'atmosphère ont aussi contribué à donner à la maladie une marche, une allure toute particulière. On a vu, sous l'influence de ces causes générales, le nombre des malades augmenter, le caractère de malignité s'aggraver ou s'affaiblir d'une manière très-sensible : ainsi des individus dont la maladie avait débuté avec une apparence de bénignité ou de régularité, se trouvaient tout-à-coup dans un état alarmant, après une augmentation très-forte de la chaleur, et surtout lorsque les vents soufflaient à Cadix du côté de l'Est ; tandis qu'on a remarqué une amélioration non équivoque due à l'établissement fortuit de causes absolument contraires, c'est-à-dire, aux changemens des vents, à la diminution de la chaleur (100), etc. etc.

Des particularités de la même nature ont été rapportées par les Auteurs qui ont observé la fièvre jaune en Amérique : les mêmes causes y déterminaient, dans l'ensemble et la gravité des phénomènes maladifs, des modifications accidentelles parfaitement analogues (101).

Plus la chaleur est forte, dit MONLTRIE (102), plus la maladie s'étend rapidement et plus elle devient meurtrière ; c'est ce qu'on observa à CHARLES-TOWN vers la fin du mois de juin en 1732 : des chaleurs excessives y régnaient sans aucun relâche depuis plusieurs semaines ; la fièvre jaune y sévissait alors ; et elle s'y montrait si aiguë, si cruelle, qu'elle enlevait beaucoup de malades dès le second ou le troisième jour.

Le contraire n'a pas été moins remarquable en Espagne qu'en Amérique (103) : aussitôt que l'atmosphère était rafraîchie par des vents salubres, on voyait non-seulement diminuer le nombre des malades ; mais ceux-là même qui l'étaient déjà d'une manière très-grave éprouvaient subitement un soulagement non équivoque.

4.° Des pluies survenues en divers lieux, dans le temps que la maladie y exerçait ses

plus grands ravages, déterminèrent aussi des changemens si subits et si sensibles dans sa marche, qu'il est impossible de les attribuer à d'autres causes. Mais lorsque les pluies tombèrent en petite quantité, lorsqu'il n'en résulta point une diminution réelle et durable de la chaleur atmosphérique, loin d'être un bienfait de la nature, elles aggravèrent la maladie dominante. Elles parurent la surcharger de nouvelles complications, renforcèrent toujours l'élément putride et hâtèrent la dissolution (104). Lorsqu'au contraire ces pluies furent assez abondantes, et qu'immédiatement après le temps devint sec, serein et frais, la maladie parut bientôt céder relativement à son intensité, ainsi qu'à l'activité de sa propagation.

Nous avons dans les Auteurs qui ont vu la fièvre jaune en Amérique des faits pratiques entièrement conformes à ceux qui se sont montrés en Espagne tels que je viens de les rapporter. Mais pour ne pas surcharger cette partie de mon ouvrage de preuves inutiles, parce qu'elles sont connues de tous les Médecins, je me contenterai de citer un passage de la dissertation de MONLTRIE sur la fièvre jaune : « *Anno* » 1748 *in eodem loco* (CAROLI-OPPIDO) *febris*

» *hæc iterum erupit circa medium mensis au-*
» *gusti, prima cujus septimana nulla ibi unquam*
» *calidior erat, ut mercurius in Farenheitii*
» *thermometro ad* 97.° 97.° 1/2 *et* 98.° *in*
» *aere umbroso ascenderet et calor hicce cum*
» *multis imbribus diu duravit, a cœli temperie in*
» *frigidiorem versa mitescit et in intermittentem fe-*
» *brem mutabatur* ».

5.° La situation des villes, celle des différens quartiers et même celle des maisons en particulier contribua également à rendre la maladie plus ou moins active dans sa propagation, et même plus ou moins meurtrière dans ses effets estimés en masse. Il est peut-être vrai de dire que la petite ville de *Scipiona*, ainsi que celle de *Medina-Sidonia*, qui ont été entièrement exemptes de la contagion, quoique enclavées dans le pays ravagé par elle, doivent cet avantage autant à leur situation, qu'aux précautions prises par leurs habitans pour éviter toute communication avec les contagiés.

Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que la maladie n'a jamais pu s'enraciner à *Alcala*, quoiqu'elle y ait été apportée à diverses reprises. Pour bien connaître ce fait que je regarde

comme infiniment précieux dans l'histoire de la maladie de l'Andalousie, il faut savoir que cette petite ville est située à deux lieues de Séville, que l'industrie de ses habitans est presqu'entièrement bornée à la fabrication du pain qui se consomme dans ce dernier lieu, qu'il y a par conséquent une communication journalière entre *Alcala* et *Séville* par un nombre considérable d'individus, et qu'enfin cette communication n'a jamais été interrompue, même pendant le temps des plus grands ravages de la contagion à Séville.

On citait comme une singularité remarquable la conservation de la santé à *Alcala* : on prétendait même que la maladie n'y avait point paru ; c'est une exagération. La Commission s'est assurée du contraire : elle a appris sur les lieux même, qu'à différentes époques des individus ont éprouvé une maladie semblable à celle qui désolait les autres villes environnantes. On y a compté jusqu'à vingt-quatre malades, dont dix-huit sont morts ; et il est bien essentiel de remarquer, d'après l'assertion du Médecin de ce bourg, que tous ceux qui ont été affectés de la contagion l'ont apportée du dehors ; attendu qu'elle ne s'est jamais communiquée dans *Alcala* d'un individu à un autre. Quoique cet événement

soit peut-être de la nature de ceux dont il est souvent impossible de fournir une explication entièrement satisfaisante, je crois néanmoins qu'il est permis de le considérer comme dépendant de causes purement locales parmi lesquelles le site particulier du lieu occupe sans contredit le premier rang (105).

Ce qui s'est passé à *Carmona* ne vient-il pas encore à l'appui de cette opinion ? J'ai dit ailleurs que la contagion se déploya dans cette ville avec son énergie ordinaire, immédiatement après l'arrivée de quelques fugitifs : j'ai fait observer qu'elle n'est éloignée de Séville que d'environ cinq ou six lieues ; aussi ne tarda-t-elle pas à être contagiée. Mais il est bien certain que la maladie qu'éprouvèrent les habitans de *Carmona*, quoiqu'essentiellement la même que celle existante en même temps à Cadix, Séville, Xérez, etc. etc., y fut singulièrement modifiée sous le rapport de la gravité des symptômes, sous celui de leur succession ou de la marche de la maladie qui, en général, y fut constamment assez régulière, sous celui enfin de ses effets destructeurs ; la mortalité ayant été à *Carmona* infiniment moins considérable que partout ailleurs.

De pareils avantages sont évidemment dus à la position particulière du lieu ; et il suffit de savoir que cette ville est bâtie sur une éminence très-considérable, laquelle domine au loin de tous côtés sur une campagne fertile, et qu'elle est par conséquent exempte de toutes les causes locales capables d'entrenir et d'aggraver une affection dont l'élément le plus dangereux était la putridité, la dissolution des humeurs ; tandis que celles qui sont les plus propres à enrayer cet état et à disperser ou neutraliser les miasmes contagieux, doivent y exercer continuellement leur utile influence. Mais je ne dois point laisser ignorer que les circonstances favorables dont je viens de parler furent encore puissamment aidées par la vigilance et la fermeté du Général SOLANO et du *Corregidor de Carmona*, dirigés d'après les sages avis de *l'Intendant de santé* M. DE SOLER. Les règlemens relatifs à l'isolement des malades, aux inhumations dans des cimetières éloignés de la ville et placés convenablement ne furent pas vainement publiés à *Carmona* comme en plusieurs autres endroits.

Je pourrais multiplier ces exemples et démontrer que dans les villes, bourgs ou villages enfoncés, resserrés et humides, en un mot,

que dans tous les lieux mal situés sous ces différens rapports, la contagion s'est montrée singulièrement rapide dans sa propagation et toujours plus meurtrière, que là où les habitations étaient bien aérées. Je pourrais citer à ce sujet les ravages exercés par la maladie dans quelques hameaux bâtis sur les rives du Guadalquivir, et les comparer aux résultats bien différens qu'elle eut dans les autres villages non éloignés, mais qui se trouvent dans les terres, ou placés sur des éminences plus ou moins considérables. La Commission s'est procurée à cet égard les renseignemens les plus exacts que je crois inutile de faire connaître en détail, parce qu'ils se ressemblent tous.

Je me bornerai donc à rapporter quelques faits qui méritent d'être connus, moins peut-être par ce qu'ils ont d'intéressant en eux-mêmes, que par leur conformité avec ce qui a été observé à différentes époques dans les pays ravagés par la fièvre jaune.

Je dois, par exemple, rappeler ici ce que j'ai dit du *Barrio S.ta Maria* à Cadix. Les rues en sont resserrées et ordinairement moins propres que les autres; et les maisons, quoique en gé-

néral moins spacieuses que celles des autres quartiers, renferment cependant un plus grand nombre d'individus. Il est certain que cette partie de la cité qui, comme on sait, fut le premier foyer de la maladie, éprouva une mortalité effroyable, en comparaison de celle qui eut lieu dans les différens quartiers, même dans ceux où la population étant égale, se trouvait néanmoins disséminée sur une plus grande susface : bien plus, la maladie s'y montra véritablement stationnaire : elle y était tellement enracinée, qu'elle ne cessa d'y exercer ses fureurs que lorsqu'elle eut entièrement disparu de Cadix; tandis qu'elle parut seulement parcourir avec rapidité le reste de la cité.

La ville de Xerez, le Port S.te Marie ont fourni des observations de même nature. La dévastation occasionée par la maladie a été terrible dans ces deux villes; la première ayant perdu presque la moitié de sa population, et la seconde environ le cinquième. Mais c'est surtout dans les quartiers les plus bas, les moins aérés, les plus populeux qu'elle a été portée beaucoup au delà du terme moyen. Les personnes riches dont les habitations se trouvaient au milieu de ce foyer de mort partagèrent toujours le sort

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA Granada

de leurs voisins, malgré les précautions qu'ils ne manquèrent pas de prendre, malgré les soins et les secours qu'ils étaient en état de se procurer.

Enfin il est bien avéré que la maladie a moissonné à Séville plus du sixième de la population, en prenant un terme moyen de la perte totale : mais il est reconnu en même temps que tandis que dans les quartiers les plus propres, les mieux percés, dans ceux habités par les personnes aisées dont les maisons sont bien aérées, il périssait environ un individu sur dix-huit ou vingt malades ; on voyait au contraire succomber le quart, le tiers, la moitié de ceux qui avaient le malheur d'habiter les quartiers sales et enfoncés, les rues étroites, les maisons peu étendues et renfermant à la fois un plus grand nombre d'individus, ou bien qu'on était obligé d'entasser dans les hôpitaux (106).

Ceux qui ont été à portée d'observer la fièvre jaune en Amérique et qui ont eu le soin de nous faire connaître tout ce qu'il y a d'intéressant dans son histoire, nous transmettent des faits entièrement semblables. C'est ainsi que le Doct. Don Francisco Balmis, témoin oculaire des

malheurs causés par cette cruelle maladie au *Cap-Français et à la Havane* en 1781 et 1782, assure que la situation des lieux contribua singulièrement à la rendre plus ou moins terrible dans son extension comme dans ses effets. Il cite à ce sujet ce qui arriva aux troupes Espagnoles cantonnées au Cap (*en el Guarico*) et logées par compagnies dans les sucreries.

Il ne resta pas, dit-il, un seul soldat en état de faire le service de la chambrée dans celles de ces sucreries situées sur un terrein bas et humide; tandis qu'au contraire plus de la moitié des hommes logés dans les habitations élevées et bien aérées se trouva exempte de la maladie (107).

Nous savons également que c'est dans la rue de *Valters-Treet*, qui se trouve être la plus basse, la plus étroite et la moins aérée de toutes les rues de Philadelphie, que la fièvre jaune exerça ses premiers ravages en 1793. Le Docteur MATHEW CAREY ne manque pas d'assurer que la mortalité, dans les rues et allées étroites et dans les maisons privées d'une libre circulation d'air, excéda dans une très-grande proportion celle qui eut lieu dans les rues et les maisons bien aérées. Il remarque également

que les habitans des maisons sales et mal-propres furent horriblement punis de leur négligence sur cet article, et que des familles entières qui habitaient ces maisons furent entièrement éteintes. Il ajoute que les rues les plus voisines de la rivière furent plus fortement infectées que les rues éloignées ; que ce fut surtout parmi les pauvres que la maladie se montra meurtrière, au point, dit-il, qu'il est probable que les sept huitièmes de morts étaient de cette dernière classe. Il observe néanmoins qu'elle causa moins de malheurs parmi les habitans des faubourgs voisins de la campagne. Enfin comparant les phénomènes maladifs jugés dans leur ensemble tels qu'ils se sont montrés le plus ordinairement dans deux villes principales de l'Amérique, Philadelphie et New-yorck, il assure que dans cette dernière tous les symptômes étaient ordinairement d'un caractère plus grave et beaucoup plus dangereux. Plusieurs malades périrent dans trois jours ; la stupeur, ajoute-t-il, le délire, la jaunisse, le vomissement noir et la mort se succédaient très-rapidement (108).

Je ne pousserai pas plus loin ces citations qui, comme on le voit, n'expriment absolument que

ce qui vient de se passer en Andalousie, et dont il a été parlé plusieurs fois.

6.° Nous retrouverons encore une analogie non moins frappante dans les observations faites en Espagne et celles faites en Amérique, tant par rapport aux divers degrés de susceptibilité ou de disposition à la maladie qu'ont évidemment manifestés certains individus, que par rapport à la gravité et à l'intensité des phénomènes maladifs qui ont été en général portés à l'extrême chez les personnes robustes et d'un âge moyen.

L'on sait en effet que lorsque la maladie s'était une fois manifestée dans un lieu, la presque totalité des habitans la contractait dans un très-court espace de temps : je renvoie à ce sujet le lecteur à la note 70 de la page 124, dans laquelle j'ai présenté les calculs officiels recueillis sur les lieux relativement au nombre des personnes qui en ont été atteintes dans les trois villes principales de l'Andalousie. Cependant on a vu partout quelques individus offrir constamment une idiosyncrasie réfractaire à la contagion, quoiqu'ils s'exposassent au contact même immé-

diat des contagiés dans tous les temps de la maladie.

Le petit nombre de ces individus ainsi privilégiés a été observé parmi ceux qui avaient habité les Antilles, ou qui étaient nés en Andalousie, ou qui y étaient établis depuis longtemps ; tandis que le contraire est arrivé à ceux qui étaient originaires des pays du Nord : aucun de ces derniers n'a échappé à la contagion ; et la plupart ont succombé. Il serait certainement aisé, d'après les faits les plus précis, de former une espèce d'échelle indiquant les divers degrés de susceptibilité et de non susceptibilité à la maladie de l'Andalousie.

Les nègres y seraient désignés comme ceux que la contagion n'a pu que très-rarement atteindre : en servant leurs maîtres malades, ils y étaient néanmoins exposés autant et beaucoup plus que d'autres personnes. Du reste, ceux d'entr'eux qui en ont été affectés n'ont constamment éprouvé qu'une maladie bénigne (109). On devrait y placer ensuite à peu près sur la même ligne les hommes nés en Amérique et établis en Andadalousie, ou ceux qui, nés en Espagne, avaient habité pendant un certain

temps quelque partie de l'Amérique. Je pourrais citer une foule d'individus de tout sexe et de tout âge, riches ou pauvres, ou occupés à des professions diverses, qui, heureusement placés parmi ceux dont je parle en ce moment, se sont exposés à la contagion de la manière la plus directe, la plus immédiate, sans jamais la contracter : nous avons eu si souvent occasion de nous convaincre de la vérité de cette observation, que je crois pouvoir rendre raison de la très-grande différence qui a existé à Cadix, comparativement aux autres villes contagiées, dans le nombre des personnes qui ont été préservées du fléau, en rappelant que Cadix renferme en effet une quantité considérable d'individus originaires de l'Amérique, ou qui y ont fait un séjour plus ou moins long (110). Aussi est-il bien certain que tandis qu'à Séville, sur une population de plus de 80000 personnes, 4000 seulement ont été respectées par la maladie ; Cadix en compte environ 9000, sur une populatien de 57 à 58000 ames, estimation faite dans le moment où la maladie se déclara, et indépendamment d'un grand nombre d'émigrés (111).

Les habitans de l'Andalousie, originaires de

cette Province, manifestèrent une susceptibilité plus décidée que ceux dont je viens de parler: mais à leur tour ils se montrèrent constamment privilégiés, en comparaison des Espagnols nés dans d'autres Provinces, des Français ou des Italiens établis depuis quelque temps à Cadix, Séville, etc. Mais c'est surtout parmi les hommes du Nord, Anglais, Allemands, Prussiens, etc. que la contagion a fait des ravages horribles: des familles entières ont été éteintes. Une maison de commerce des plus respectables de Cadix, Hambourgeoise d'origine, était composée de quatorze individus; elle se trouva réduite en quelques jours à un seul.

Si le lecteur veut jeter un coup-d'œil sur ce qui est rapporté par MONLTRIE, MAKITTRICK (112), LINING (113), CAREY (114), LIND, etc., au sujet de la différence de susceptibilité pour la fièvre jaune très-remarquable dans diverses classes d'individus, il ne verra dans ce qui vient de se passer dernièrement en Andalousie, qu'une répétition de ce qu'on a observé à différentes époques en Amérique.

Il en sera de même d'une autre particularité non moins intéressante, et qui, aux yeux de

ceux qui ne connaissaient rien de comparable, semblait être un caprice, une bizarrerie cruelle de la nature. On remarquait en effet que la maladie n'épargnait ni âge, ni sexe, ni tempéramens, aux exceptions près que j'ai déjà indiquées et qui ne furent parfaitement connues qu'à la fin, mais qu'elle attaquait néanmoins avec plus de violence les hommes que les femmes : on observait en même temps qu'elle était plus souvent funeste aux jeunes femmes, que la plupart des hommes d'un âge moyen étaient moissonnés, que les jeunes gens les plus vigoureux étaient ceux qui se trouvaient toujours affectés de la manière la plus grave et qui succombaient le plus promptement ; tandis que les vieillards, les infirmes, les valétudinaires, et en général tous les individus d'une constitution débile résistaient toujours davantage à l'infection, et se délivraient presque constamment de la maladie, lorsqu'ils s'en trouvaient atteints.

La contagion se montra également aussi active que meurtrière parmi les personnes accoutumées à la bonne chère, celles chargées de graisse, d'embonpoint, les grands buveurs et les filles de mauvaise vie. Il y eut aussi un très-grand

nombre de victimes parmi les ministres du culte (115) et les hommes de l'art (116).

Je n'entreprendrai point d'expliquer ce qu'offrent d'extraordinaire quelques-uns de ces faits, et notamment celui qui se rapporte à l'insusceptibilité des nègres et à l'intensité de la maladie toujours plus décidée chez les hommes jeunes, que chez les vieillards, chez les hommes robustes que chez les personnes faibles et valétudinaires. Je sais que pour rendre raison du premier de ces faits, on a eu recours à diverses causes plus ou moins probables, et que, par exemple, relativement à la fièvre jaune, on a assez généralement attribué cette particularité au régime des nègres esclaves, en Amérique; lequel régime est presque toujours composé de substances végétales. Mais à Cadix les nègres domestiques sont nourris comme leurs maîtres (117); ils se livrent, comme les Européens, aux excès dans le boire et le manger; en un mot, ils vivent comme les autres domestiques blancs; et néanmoins ils ont conservé leur qualité originaire, d'après laquelle ils repoussaient, pour ainsi dire, la contagion, ou tout au moins ils en émoussaient le délétère.

S'il était permis de hasarder à cet égard une opinion, j'adopterais volontiers celle qui explique cette insusceptibilité des nègres et qui attribue l'avantage dont ils ont évidemment joui d'avoir une maladie toujours bénigne et qui se jugeait promptement et heureusement, à l'habitude d'une évacuation par l'organe cutané mieux établie, ou plus fortement décidée chez eux que chez les Européens (118). Les mouvemens naturels étant ainsi dirigés, leur prédominance étant devenue constitutionnelle chez cette classe d'hommes, on peut expliquer par là pourquoi les miasmes contagieux ne pénétraient que difficilement, ou bien pourquoi ils s'appliquaient si rarement sur tout le système et n'infectaient presque jamais la masse entière des humeurs. Cette opinion acquerra un nouveau degré de probabilité, si l'on considère en même temps la tendance que la maladie eut le plus souvent à une solution critique par les sueurs, laquelle fut la plus complète et la plus heureuse. Enfin tout le monde sait combien il est essentiel dans la pratique de connaître l'état physiologique et habituel des malades que l'on a à traiter, attendu que cet état conserve toujours ses caractères les plus tranchans, et par suite une influence très-marquée tant sur la marche

que sur la solution des maladies, quelle que soit d'ailleurs leur nature.

Ce principe général étant parfaitement juste, comme on ne saurait le contester, nous fournira dans son application particulière quelques données qui pourront nous aider à résoudte le second problème, ou l'autre espèce de singularité qu'a offerte la maladie, en se montrant constamment plus violente et plus meurtrière chez les personnes jeunes et robustes, que chez les personnes faibles, les vieillards et les valétudinaires. Il est évident que chez les individus de la première classe le système entier des solides est dans un état habituel de vigueur, et de densité, que cette circonstance se fait apercevoir surtout dans le système musculaire, ainsi que dans l'organe cellulaire et cutané. Il est évident, en outre, qu'il y a en eux, pour ainsi dire, un excès de vie, que leur sensibilité, quoique en apparence moins excitable par des causes légères, produit cependant des explosions terribles, lorsqu'elle est mise en jeu par des causes capables de la réveiller.

On aura donc dans les conséquences qui résultent de ces considérations, une explication du

moins très-probable relativement à cette différence d'intensité ou de malignité de la maladie dans les divers sujets dont il s'agit en ce moment. On ne devra plus être étonné que là où il y avait en effet densité, accumulation des forces toniques dans le système musculaire, dans le tissu cellulaire et dans l'organe cutané, les crises par les sueurs ayent été le plus souvent impossibles et toujours plus difficiles que là où prédominait un état constitutionnel absolument contraire. On concevra donc sans peine pourquoi les hommes jeunes et vigoureux éprouvaient toujours une maladie caractérisée par les symptômes les plus graves et les plus alarmans, lorsqu'une fois ils avaient pu être atteints par les causes capables de l'engendrer. « La jeunesse, dit le célèbre BARTHEZ, est l'été de la vie : les maladies de cet âge affectent un caractère d'impétuosité et d'effervescence ; les hémorragies y sont très-fréquentes ; les fièvres y prennent plus généralement la période en tierce, qui est la plus propre à une nature active (119) ».

Du reste, ce qui a eu lieu en Andalousie coïncide parfaitement avec ce qu'on a observé en Amérique (120) par rapport à la fièvre jaune. C'est ainsi que MAKITTRICK, après

avoir même annoncé qu'il pense que cette dernière maladie y est purement sporadique et non contagieuse, après avoir dit que les naturels du pays, ainsi que ceux habitués au climat, n'en sont jamais atteints, ne manque pas d'observer que les nouveaux venus dans le pays jouissent du même avantage, excepté ceux qui sont d'un tempérament éminemment sanguin et qui se trouvent alors dans l'état de la plus parfaite santé (121). Enfin cette circonstance particulière de prédisposition entièrement dépendante de l'état individuel de vigueur ou de santé est si fortement démontrée par l'expérience, selon le même Auteur, qu'il dit a cette occasion avoir été facilement en état, d'après cette seule connaissance, de prédire quel serait le sort de deux individus, l'un robuste et vigoureux, et l'autre affaibli d'une manière quelconque, arrivés à la même époque dans les Indes occidentales et exposés aux mêmes causes capables de produire une maladie aiguë ; le premier, ajoute-t-il, c'est-à-dire, le plus robuste contracte nécessairement la fièvre jaune ; le second n'éprouve qu'une fièvre rémittente ou intermittente simple.

7.° L'opinion émise par MAKITTRICK, relativement à la non existence du caractère con-

tagieux dans la fièvre jaune, semblerait, il est vrai, infirmer tout ce que nous avons rapporté pour établir l'identité de nature de cette maladie avec celle de l'Andalousie : car il est certain que le fléau qui vient de ravager cette Province de l'Espagne était principalement remarquable par son activité contagieuse. On pourrait même avancer, d'après les faits recueillis par la Commission, (et je n'ai cité qu'un très-petit nombre de ceux qui tendraient à prouver la même chose,) que, dans l'histoire des connaissances médicales, il n'a été fait mention jusqu'ici d'aucune maladie qui, sous ce rapport, puisse lui être comparée. En effet, la véritable peste elle-même, quoique beaucoup plus meurtrière dans ses résultats, s'est souvent montrée en divers lieux singulièrement moins rapide dans son extension (122).

Mais il convient de remarquer que MAKITTRICK est le seul Auteur, parmi ceux qui ont écrit sur la fièvre jaune, qui refuse absolument à cette affection le caractère contagieux. Il avoue cependant qu'il a partagé pendant longtemps l'opinion générale fortement établie à cet égard dans les Indes occidentales. Il paraît même qu'il n'a adopté dans la suite un sentiment

différent qu'en se fondant sur des faits qui, à mon avis, ne sont point suffisans pour détruire ceux qui militent en faveur de l'opinion contraire, laquelle est, comme je l'ai déjà dit, l'opinion généralement établie partout où la fièvre jaune s'est manifestée bien à découvert. En effet, de ce qu'une maladie n'attaque ordinairement dans un climat déterminé, que les étrangers, ceux entr'autres qui se livrent à des excès, et surtout ceux qui sont excessivement forts et robustes en comparaison des naturels du pays, s'ensuit-il rigoureusement que la maladie ne soit pas contagieuse, ou ne puisse le devenir partout ailleurs? Ceci exige quelques développemens. Les maladies contagieuses ont eu nécessairement une origine, un principe. Quelqu'éloigné que puisse en être le terme dans l'imagination, il faudra nécessairement s'arrêter à un point, et là nous concevrons ces maladies comme ayant été engendrées par l'influence de certaines causes particulières à un ou plusieurs individus considérés soit dans leur organisation, soit dans leur manière de vivre, ou bien particulières au climat, ou à des intempéries extraordinaires et accidentelles, etc. etc. On peut donc très-raisonnablement admettre que les affections contagieuses ont dû être origi-

nellement et pendant un temps plus ou moins long, ou simplement *sporadiques*, ou *endémiques*, ou *pandémiques*, ou même *épidémiques*. Je dis pendant un temps plus ou moins long, parce qu'en effet il est des maladies contagieuses qui, dans l'instant même de leur entière formation, ont dû se présenter avec le caractère de contagion fortement prononcé, ou en d'autres termes, dont l'élément contagieux a été un élément nécessaire et, pour ainsi dire, inséparable de leur première existence. Je range parmi celles-là la peste, la vérole, l'éléphantiasis, la lépre. Mais je placerai toutes les autres maladies de la même famille parmi celles qui n'ont dû véritablement contracter le caractère contagieux qu'après un certain temps, qui semblent n'avoir acquis ce même caractère que par le concours de certaines circonstances accidentelles qui se sont réunies aux causes premières capables de les produire, qui enfin ont pu jusqu'ici ne se montrer dans leur pays natal, dans le lieu où elles se forment, que comme des affections purement *sporadiques* ou *endémiques*, prenant ensuite partout ailleurs le caractère contagieux (123).

Si nous faisons une juste application de ces

principes à la fièvre jaune, l'observation viendra immédiatement à l'appui du raisonnement : nous nous rappellerons à ce sujet que la fièvre jaune qui, selon MAKITTRICK, règne dans les Indes occidentales sans apparence de contagion, s'est néanmoins développée et ensuite propagée par cette seule voie, partout où elle a été introduite. C'est ce qui est arrivé dans certaines parties des Indes occidentales : c'est surtout ce qui a eu lieu manifestement dans l'Amérique septentrionale, ou, d'après tous les Auteurs qui ont écrit sur cet objet, elle a été apportée du dehors ; c'est encore ce que nous venons de voir en Andalousie ; c'est en un mot, si nous nous permettons de nous arrêter aux conjectures les plus probables, ce qui se renouvelerait, si cette maladie était portée en Europe.

Je ne cherche donc point à détruire par des raisonnemens les faits sur lesquels se fondent MAKITTRICK, ainsi que ceux qui partagent son opinion. Je les admets au contraire dans toute leur étendue : mais je ne crois pas devoir en déduire les mêmes conséquences, parce qu'elles me paraissent forcées. Si dans les Indes occidentales la fièvre jaune n'affecte jamais, ou du moins n'affecte que très-rarement les naturels-

du pays, je ne vois là qu'une exception qui ne doit point empêcher de considérer cette même maladie comme éminemment contagieuse par rapport à tous les autres individus (124). En Espagne nous avons eu aussi des exceptions qui dépendaient des mêmes causes, c'est-à-dire, nous avons vu que les nègres, ainsi que tous ceux qui étaient originaires de l'Amérique, ou qui avaient séjourné pendant quelque temps aux Antilles, ont été exempts de la maladie: osera-t-on avancer qu'elle n'y a point été contagieuse? On doit sans doute rapporter cette insusceptibilité des individus, dont il est ici question, à des causes analogues à celles qui nous font voir chaque jour quelques autres individus placés au hasard dans la foule, résister aux affections dont le génie contagieux n'est assurément point douteux. Leur idiosnycrasie naturelle ou momentanée en repousse constamment jusqu'à la plus légère atteinte: ou si l'on aime mieux encore (et ceci n'est pas totalement dépourvu de probabilité), je dirai que la fièvre jaune n'est pas essentiellement contagieuse là où elle est véritablement endémique; mais que partout où elle a été transplantée, ce n'est que par la contagion qu'elle s'y est développée et propagée.

Quoi qu'il en soit, les observations de MAKITTRICK ne détruisent nullement le jugement porté par la Commission sur la nature de la maladie de l'Andalousie ; et si, relativement à cet objet que je regarde comme suffisamment prouvé, je me suis permis une digression un peu trop longue peut-être, c'était dans l'intention de répondre aux objections fondées sur ces mêmes observations qui nous ont été déjà faites ou qui pourraient l'être par la suite.

8.° Il ne me reste plus maintenant qu'à rendre compte des faits fournis par l'inspection anatomique. Si ces faits n'ajoutent rien à ce que nous savons sur les caractères essentiels de la maladie déjà suffisamment établis par l'observation, ils serviront du moins à nous faire connaître son siége d'une manière plus positive. Nous saurons par là quels sont les organes qui ont été affectés essentiellement, et en général jusqu'à quel degré ils l'ont été. En comparant entr'eux les résultats des recherches anatomiques faites tant en Espagne qu'en Amérique, nous aurons occasion de recueillir de nouvelles preuves confirmatives de notre opinion sur l'identité parfaite de la maladie de l'Andalousie, avec celle

qu'on a vu plusieurs fois ravager diverses parties de l'Amérique.

C'est à Cadix seulement qu'il a été fait quelques ouvertures de cadavres : je ne connais du moins que les résultats qui nous ont été transmis à cet égard par divers Professeurs de l'École de Médecine de cette ville, et en particulier par MM. AMELLER, SABATER et RAMOS.

A l'extérieur les cadavres n'offraient rien de remarquable, si ce n'est des taches livides ou des écchymoses noirâtres et quelquefois pourprées plus ou moins nombreuses, et placées principalement sur la partie supérieure du thorax, autour du cou, sur les extrémités tant supérieures qu'inférieures. La couleur ictérique générale ou bornée seulement à la partie supérieure du corps se conservait telle qu'on l'avait vue durant la vie ; mais elle avait quelquefois une nuance plus foncée en rouge et même en noir.

Le système cellulaire et lymphatique paraissait infiltré, abreuvé d'une sérosité sanguinolente et chargée d'une teinte jaunâtre ou verdâtre. Dans les divers points où cette même sérosité

se trouvait plus abondante, l'épiderme semblait être aminci ou décomposé. On aurait pu le détacher sans peine avec les doigts. En général la peau était excessivement flasque et molasse et ne résistait point au scalpel.

Le bas-ventre s'annonçait à l'extérieur comme ayant été la principale cavité affectée dans les derniers temps de la maladie. Quoique soulevé, il n'était cependant point distendu et dur. C'était au contraire un état d'empâtement ordinairement plus sensible vers la région épigastrique, vers les hypocondres, notamment vers l'hypocondre droit : la congestion paraissait aussi quelquefois établie dans toute la région hypogastrique. Après l'ouverture de cette cavité on voyait l'épiploon abreuvé d'une humeur sanieuse et dans quelques points gangrené et détruit ; le foie plus volumineux que dans l'état ordinaire, mais encore plus souvent présentant des dépôts de matières bilieuses et atrabilieuses ; la vésicule du fiel engorgée et distendue ; les canaux biliaires obstrués par une matière épaisse et noirâtre.

En examinant l'estomac, on y découvrait les traces d'une phlogose récente, qui avait été suivie d'érosion de la membrane interne de ce

viscère : il était même quelquefois gangrené, principalement du côté de son orifice supérieur : mêmes lésions dans le tube intestinal, sur lequel on observait toujours des taches gangreneuses dans divers points. Les reins, le foie, la vessie, en un mot, tous les viscères abdominaux avaient une couleur livide : leur état annonçait évidemment qu'ils avaient plus ou moins participé à la phlogose, que j'ai cru pouvoir qualifier de phlogose érysipélateuse, laquelle s'était terminée par des épanchemens sanieux et purulens.

Les organes contenus dans les deux autres grandes cavités, la tête et la poitrine, se présentaient rarement dans un état d'altération essentielle. On apercevait cependant, dans certains sujets, des points noirs et gangréneux sur la surface des poumons, et dans d'autres, des taches également noirâtres ou livides sur le cerveau. Il n'est pas nécessaire de dire que chez les individus sur lesquels on observa de semblables lésions, la maladie avait été caractérisée par une plus grande intensité des symptômes, ou par la malignité portée au plus haut degré. Mais il faut se rappeler à cet égard ce qui a été dit des variations ou anomalies observées dans quelques cas particuliers, de la violence

de quelques épiphénomènes, de leur prédominance très-sensible ; ce qui semblait annoncer que la maladie avait alors établi son siége tantôt sur l'organe cérébral et tantôt sur les organes pulmonaires. Mais c'eut été s'abuser étrangement sur le diagnostic, que de croire, d'après cela, que la maladie avait changé de nature.

En général, les cadavres passaient rapidement à la putréfaction la plus complète.

Les altérations des viscères abdominaux sont donc les seules qu'on puisse considérer comme le produit direct et immédiat des causes maladives essentielles. Elles nous font voir en même temps quelle avait été l'énergie et la direction de ces dernières. Enfin je me bornerai à faire remarquer que les résultats de l'inspection anatomique faite à Cadix sont en tout exactement conformes à ceux qui nous ont été transmis par les Auteurs qui ont écrit sur la fièvre jaune, et que j'ai eu si souvent occasion de citer.

CHAPITRE V.

Traitement.

Si je suis parvenu à déterminer la nature de la maladie de l'Andalousie ; si, d'après une analyse rigoureuse, j'ai été en état de fixer le vrai caractère de chacun de ses élémens constitutifs et de les juger sainement dans leurs rapports mutuels ; si enfin, en comparant ses phénomènes essentiels et invariables, ainsi que ses modifications accidentelles avec les faits analogues recueillis à d'autres époques en Amérique, j'ai été fondé à conclure que cette maladie était véritablement la fièvre jaune ; je dois maintenant m'occuper des conséquences pratiques qui résultent de ces considérations diverses ; je dois, en un mot, indiquer le traitement qui me paraît le plus convenable contre cette cruelle maladie.

Je n'ai pas besoin de dire que je profiterai de ce dont l'expérience a démontré l'utilité en Espagne et partout ailleurs, aux yeux des

Praticiens les plus recommandables ; mais je ne chercherai point à déguiser la vérité relativement à ce qui a produit des effets malheureux. Lorsqu'il s'agit de se prononcer sur des objets aussi intéressans pour l'humanité entière, il faut avoir le courage d'une franchise sans réserve, et ne céder à d'autre impulsion qu'à celle de la conscience et de l'honneur.

Le principe le plus lumineux de la science thérapeutique, et qui en même temps est d'une application journalière, facile et avantageuse, est sans contredit celui qui, embrassant toutes les méthodes curatives possibles, les rapporte à trois ordres déterminés d'une manière aussi précise que philosophique. Il y a long-temps que M. BARTHEZ a dit à ce sujet : Que toute méthode de traitement est ou *empirique*, ou *naturelle*, ou *analytique*. Elle est *empirique*, lorsque par des moyens rigoureusement appropriés ou *spécifiqnes* on cherche à détruire la maladie radicalement et, pour ainsi dire, d'un seul coup. Elle est *naturelle*, lorsqu'elle a pour objet d'aider les mouvemens spontanées de la nature médicatrice. Enfin elle est *analytique*, lorsqu'elle est dirigée d'une manière successive

contre chacun des élémens constitutifs de la maladie (125).

1.° Je puis donc affirmer que la méthode empirique n'offre aucun avantage contre la maladie dont je m'occupe, puisqu'elle tient à des causes essentielles aussi graves que compliquées, et que par conséquent il est impossible de concevoir qu'un ou plusieurs remèdes soient capables de dénaturer complétement ou d'enrayer subitement la série des mouvemens désordonnés et vicieux qui la constituent, et de rétablir à leur place l'ordre des mouvemens naturels tels qu'ils doivent exister et se succéder dans l'état de santé.

C'est pour n'avoir pas fait cette remarque, qu'en Espagne, lorsque la maladie commença à se déclarer, certains Médecins se livrèrent à des recherches oiseuses, à un tâtonnement inutile, dans la vue de trouver des moyens curatifs parfaitement appropriés contre elle et d'une efficacité, pour ainsi dire, spécifique. C'est à ce même défaut de réflexion qu'il faut attribuer la proposition, et même l'espèce d'injonction qui fut faite d'une méthode de traitement générale et exclusive. On n'apprendra sans doute

point sans surprise qu'il fut ordonné à tous les Médecins et Chirurgiens de l'Andalousie de traiter dans tous les cas la maladie régnante d'une seule et même manière. D'après cet ordre ils devaient d'abord administrer un vomitif préparé avec le vin émétique à la dose d'une once ; on ajoutait la crème de tartre à celle d'une drachme ; le tout était reçu dans six onces d'une eau distillée, pour être ensuite administré à cuillerées de deux en deux, de trois en trois heures ; chaque cuillerée devant être étendue dans un demi-verre d'eau ou de tisane ordinaire.

Il était recommandé de varier la dose du vin stibié selon les indications urgentes. Les premières prises devaient évacuer par le haut et par le bas ; les autres étaient destinées à agir comme sudorifiques, ou comme diurétiques, ou comme altérans. Immédiatement après avoir opéré des évacuations suffisantes au moyen du remède ci-dessus indiqué, on faisait passer le malade à l'usage d'un opiat préparé comme suit :

℞. Tartre stibié (tartitre de potasse antimonié) gr. *xviij.*
Sel ammoniac } ana. onc. *j.*
— d'absinthe }
Quinquina en poudre drach. *j.*
Sirop d'absinthe *s. q.*

On avait indiqué comme une règle essentielle à suivre dans la préparation de l'opiat, de triturer les sels avec le tartre stibié, jusqu'à ce que l'odeur de l'alkali volatil fût entiérement dissipée, avant d'y mêler le quinquina et le sirop.

Telle était la méthode exclusive de traitement fortement recommandée dès l'origine de la maladie par des ordres supérieurs. Il est facile de juger que si elle pouvait produire de bons effets dans quelques cas particuliers et singulièrement bornés elle devait le plus souvent être inutile et même dangereuse, lorsque surtout elle était adoptée comme méthode empirique ou spécifique : aussi ne tarda-t-on pas à l'abandonner ; les Praticiens les plus instruits s'étant bientôt apperçus qu'elle aggravait le plus ordinairement la maladie, que par elle l'état d'irritation des première voies et les vomissemens devenaient plus considérables, plus pénibles, et ensuite plus réfractaires aux moyens employés pour les calmer. En un mot le peuple n'entendait plus parler de la mixture et de l'opiat qu'en manifestant la plus grande répugnance.

Le Docteur MASDEVALL avait obtenu de

très-grands avantages de cette même méthode en diverses occasions, et notamment lorsqu'il fut chargé de diriger le traitement d'une épidémie de fièvres putrides et malignes qui se manifestèrent dans la Catalogne en 1783 (126). Son erreur fut celle d'un homme sensible et honnête qui est obligé de juger de la nature d'une maladie d'après des rapports transmis de loin et souvent contradictoires. Il adopta sans doute avec trop de précipitation et d'après des circonstances générales et seulement apparentes, l'opinion qui s'était établie dans le principe relativement à la nature de la maladie, et qui la considérait comme appartenant essentiellement aux maladies constitutionnelles de l'ordre des putrides et malignes. Il dut donc être naturellement conduit à préconiser ce qu'il appèle sa méthode : en cette occasion il lui arriva, comme il arrive à tant d'autres personnes, que le cœur trompa la solidité de l'esprit. Dn reste, cette méthode spécifique ou empirique n'était véritablement pas plus dangereuse que toute autre méthode différemment organisée et qui aurait eu le même objet, c'est-à-dire, celui d'enrayer, de détruire la maladie d'une manière directe et radicale.

Ceux qui dans cette vue ont tant usé, et je dirai même, tant abusé de la saignée, n'étaient certainement pas mieux fondés dans leur manière de juger la maladie et de la combattre. Nous pourrons arssi faire le même reproche à ceux qui ne considérant en elle qu'un foyer de saburre établi dans les premières ou dans les secondes voies, ne s'appliquaient qu'à détruire ce même foyer en insistant sur les émétiques et sur les purgatifs les plus énergiques. Ceux qui ne s'arrêtaient qu'à l'état de dissolution des humeurs et qui en conséquence recommandaient l'emploi du quinquina avec outrance, les acides végétaux et minéraux, les boissons d'eau à la glace, les bains froids dans tous les temps de la maladie; ceux enfin qui, d'après une autre manière de voir, préconisèrent avec une sorte d'exclusion, les vésicatoires, les sinapismes, ou les cordiaux, les alexipharmaques, ou même les bains tièdes; tous ceux-là, dis-je, ne furent ni plus judicieux, ni plus heureux dans leur pratique. Je me vois donc forcé de le répéter; toute méthode exclusive fut constamment malheureuse, comme elle le serait indubitablement dans des circonstances analogues.

2.° Il est essentiel de rappeler en ce moment

ce que j'ai dit de la marche de la maladie, lorsqu'elle n'était point contrariée par un traitement vicieux. L'on a vu qu'elle se montrait plus ou moins grave dès son début, plus ou moins rapide dans son développement ; ce qui donnait lieu à des résultats singulièrement remarquables par leur diversité, dans une affection dépendante toujours des mêmes causes ; ce qui, en un mot, fournissait aux observateurs tantôt des exemples d'une maladie très-simple, très-bénigne, et tantôt ceux d'une affection aussi compliquée que maligne : mais l'on a vu également que dans le plus grand nombre de sujets elle se déclarait accompagnée de ses caractères essentiels, qui se développaient avec une véritable régularité.

C'est alors qu'on observait manifestement la tendance des mouvemens vers une première crise par les sueurs, qui fut le plus souvent salutaire. Je me suis servi de ce fait important dans l'histoire de la maladie, pour fixer l'époque de sa première période, au delà de laquelle il fallait renoncer à l'espoir d'une semblable solution critique.

Lors donc qu'elle n'était point ainsi complé-

tement jugée durant le premier septénaire, elle contractait évidemment un nouveau caractère : à l'état nerveux se joignait une affection humorale ; la diathèse bilieuse dégénérait plus ou moins rapidement en diathèse putride ; du moins cette dernière se montrait presque toujours ; et il a été dit qu'à cette époque des évacuations successivement répétées par la voie des selles et des urines avaient quelquefois procuré à la maladie une terminaison qu'il convient également de considérer comme critique.

Quant au troisième stade, il a été bien démontré qu'il n'existait plus que trouble et confusion ; la nature était accablée, ses forces presque anéanties ; la machine se désorganisait peu-à-peu dans ses différentes parties : que pouvait-on attendre alors des secours de l'art ?

Ce court résumé de la marche de la maladie ne suffit-il pas pour prouver que la méthode générale de traitement dite méthode *naturelle*, et qu'on pourrait appeler aussi méthode *imitative*, ne devrait être en cette occasion que d'une application très-bornée. Malgré l'espèce d'enchaînement que j'ai fait voir ailleurs avoir existé d'une manière assez évidente entre les

premiers phénomènes de la maladie, c'est-à-dire, l'affection nerveuse essentielle et la crise qui terminait la première période, c'est-à-dire, la crise qui s'opérait par les sueurs; malgré la relation non moins sensible qui liait les phénomènes particuliers à la diathèse bilieuse et putride avec la crise qui s'établissait à la fin du deuxième stade par les selles ou les voies urinaires; il est évident qu'en général il s'agissait moins d'aider ou de favoriser l'ensemble des mouvemens morbifiques, tels qu'ils s'établissaient, que de les détruire, ou tout au moins que d'en modérer l'activité.

En effet l'élément nerveux fixé sur les organes épigastriques donnait lieu dans la première période à des épiphénomènes qu'il fallait combattre; telles étaient les envies fréquentes de vomir, la douleur vive que les malades rapportaient à l'orifice supérieur de l'estomac. Je placerai dans le même ordre l'état d'agitation et de souffrance dans tout le système, le découragement, l'abattement d'esprit, les terreurs, la prostration des forces, ainsi que l'affection sympathique de l'organe cérébral qui se manifestait par un délire léger et quelquefois comateux.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA Granada

On a dû aussi remarquer que la seconde période a été le plus souvent surchargée d'accidens de complication ; tels que les mouvemens convulsifs généraux, le hoquet, le vomissement noir, un flux diarrhoïque bilieux, putride, ou atrabilaire qui avait lieu sans soulagement pour les malades, qui coexistait même avec le vomissement ; tels étaient encore les hémorragies par différentes voies, les sueurs sanguinolentes, le délire tantôt furieux et tantôt léthargique, etc. etc. Ces accidens ou ces épiphénomènes exigeaient toute l'attention du Médecin ; sa tâche la plus urgente était sans doute de les arrêter, ou de les modérer, parce qu'il devait les considérer non-seulement comme des complications graves par elles-mêmes, mais encore comme étant capables de s'opposer aux bons effets des moyens curatifs dirigés contre la cause essentielle de la maladie, et comme pouvant être facilement exaspérés par eux d'une manière promptement funeste pour le malade.

Ce n'était donc qu'au moment où l'une des deux crises se préparait, qu'il était réellement essentiel d'aider les mouvemens spontanées de la nature, puisqu'ils tendaient à la guérison ; c'était donc seulement en cet instant et chez les in-

dividus qui se montraient ainsi disposés, qu'il était permis de mettre en usage les préceptes relatifs à la méthode naturelle ou imitative. Mais ce que je dis ici s'applique à toutes les maladies susceptibles d'une solution critique; il n'y a donc absolument rien de particulier pour la maladie de l'Andalousie, pour la fièvre jaune.

3.° L'autre méthode générale, c'est-à-dire, la méthode analytique est donc la seule qui puisse convenir dans un pareil état. Ses avantages seront aisément sentis, si l'on considère d'une part les élémens nombreux et très-différens dans leur nature qui constituent la maladie dont il s'agit; si d'un autre côté l'on a égard à la multiplicité d'accidens de complication dont elle est nécessairement susceptible; attendu qu'étant éminemment contagieuse elle se répand en divers lieux et elle attaque à la fois des individus de tout âge, de tout sexe, de toute profession, qui se trouvent par conséquent diversement prédisposés; si enfin, l'on fait attention qu'elle peut, ainsi que nous l'avons vu en Espagne, en passant d'un lieu dans un autre, prolonger son existence de telle sorte qu'elle règne pendant des saisons entièrement différentes; chacune de ces causes peut donc la modifier

par rapport à son activité contagieuse, à son intensité, à la facilité des solutions critiques; il doit surtout en résulter tantôt la prédominance d'un élément ou d'une série de phénomènes, et tantôt celle d'une série de phénomènes contraires.

Or puisque dans tous les cas, le praticien doit s'attacher à démêler ces sortes de complications, puisqu'il doit chercher à en apprécier la nature et à les juger dans les rapports qui les lient aux causes essentielles; à plus forte raison doit-il le faire dans une maladie qui, par l'influence des causes générales ou particulières indiquées ci-dessus, est susceptible de tant de formes diverses, de tant d'anomalies. Dans l'historique que j'en ai tracé, j'ai tâché de remplir ce triple objet aussi complétement qu'il m'a été possible; je passe maintenant aux applications pratiques qui en résultent.

Si pendant la première période, et principalement durant les premiers jours de son existence, cette maladie est essentiellement nerveuse, ainsi que je l'ai démontré; si elle est accompagnée d'un état de spasme et d'irritation vive fixée sur l'épigastre et d'une affection érysipé-

lateuse de l'estomac, les indications urgentes et essentielles sont aussi simples qu'évidentes. Elles se réduisent à ceci :

1.° Calmer l'irritation générale et partielle ;

2.° Rompre, déplacer, révulser les spasmes concentrés sur la région épigastrique ;

3.° Modérer l'action du délétère contagieux sur les systèmes nerveux et musculaire ; travailler à l'expulsion des miasmes par la voie la plus naturelle.

Les boissons tièdes aqueuses et mucilagineuses préparées soit avec les plantes émollientes, les malvacées, les chicoracées ; soit avec les semences farineuses, l'orge, l'avoine, le riz ; soit enfin avec les viandes des jeunes animaux, l'eau de veau, l'eau de poulet, ou bien encore les limonades légères, ou le petit-lait, trouveront donc ici leur place.

Les fomentations également émollientes et de plus rendues, selon le besoin, anti-spasmodiques, comme aussi des embrocations avec l'huile légérement camphrée faites sur la région épi-

gastrique, les fomentations avec le vinaigre et l'eau tiède sur les jambes et les pieds, des frictions légères et long-temps continuées sur les extrémités inférieures pourront être employées avec avantage pour remplir la seconde indication.

Mais si ces moyens étaient insuffisans, on aurait recours aux sinapismes ou même aux vésicatoires appliqués aux gras des jambes, qu'on aurait pourtant le soin d'enlever avant la formation des cloches, *usque ad rubedinem.* Les lavemens ordinaires, ou bien ceux préparés avec la décoction des plantes mucilagineuses, offrent aussi de grands avantages. Il s'agit, en un mot, de détourner la tendance vicieuse des mouvemens concentrés sur l'épigastre d'où dérivent les symptômes les plus pénibles pour le malade et en même temps les plus alarmans, en évitant toutes fois d'aggraver l'irritation générale par les moyens mêmes auxquels on donnerait la préférence. C'est ce qui arriverait, si l'on abusait des irritans appliqués sur la peau.

Il est bien important de se rappeler en cette occasion ce qui résulte de l'observation la plus constante, savoir, qu'à cette époque les malades sont plutôt tourmentés par des éruc-

tations, par des nausées douloureuses et presque continuelles que par de véritables vomissemens. J'ai cru pouvoir comparer cet état pénible au ténesme qui accompagne les dyssenteries : or tout le monde sait que ce symptôme dépend plus directement d'un élément nerveux que d'un foyer saburral. Il ne faut donc point alors chercher à augmenter, à favoriser les évacuations, mais au contraire travailler à détruire la cause purement nerveuse qui donne lieu à ces tiraillemens, à ces efforts douloureux ; et l'on obtiendra sans doute cet effet par un emploi bien entendu des moyens proposés, soit en modérant l'irritation dans la partie elle-même, soit en déplaçant le spasme, en l'appelant sur d'autres parties moins intéressantes.

Quant à la troisième indication, c'est-à-dire, à celle qui a pour objet d'affaiblir l'action du délétère contagieux sur les divers systèmes, il faut convenir qu'elle est la plus essentielle ; mais en même temps nous avouerons que le Médecin n'est pas en état de la remplir d'une manière radicale : s'il avait ce pouvoir, la maladie serait bientôt guérie. Mais dès qu'une fois les miasmes contagieux se sont introduits dans le corps, s'il ne peut les chasser à volonté et dans l'instant même,

il doit s'attacher du moins à en apprécier les premiers effets et s'opposer de suite à leur influence concentrée et trop vive sur un ou plusieurs organes essentiels à la vie. S'il parvient à ce but, ce n'est qu'en déplaçant ces mêmes miasmes, en les dirigeant, pour ainsi dire, à son gré. Il peut donc alors se promettre de les attirer peu-à-peu au dehors, et en les expulsant d'étouffer la maladie dans son berceau.

C'est donc sous ce point de vue qu'immédiatement après avoir calmé l'irritation générale, qu'après avoir remédié au désordres résultant de l'impression trop vive des causes essentielles dans un seul point, il est permis de tenter l'usage diaphorétiques ou des sudorifiques légers, ainsi que l'emploi de tous les moyens capables d'aider puissamment leur action; tels sont, par exemple, la plupart de ceux que j'ai déjà indiqués, les sinapismes, les vésicatoires, les frictions, les fomentations. On observera seulement que, comme on ne se propose point dans cette circonstance d'opérer une simple révulsion, mais plutôt d'appeler l'ensemble des mouvemens du centre à la périphérie, l'application de ces moyens ne devra plus être bornée à une partie déterminée, elle aura successivement lieu au

contraire sur les divers points de la surface du corps qui, d'après certains motifs, peuvent mériter d'être choisis, pour ces diverses applications.

On voit d'après ce tableau ou ce plan de traitement relatif à la première période, que si je m'occupe de l'élément essentiel et prédominant ainsi que de ses effets immédiats et bien prononcés, je néglige néanmoins jusqu'à un certain point une foule de phénomènes qui m'ont paru n'avoir qu'une existence accidentelle et fugitive, et que j'ai regardés comme purement sympathiques. Dans les cas particuliers où ces mêmes phénomènes trancheraient fortement sur les autres, ils doivent sans doute engager le praticien à modifier le traitement général dans ses moyens, mais ils n'exigent jamais qu'il le soit quant à ses bases. Ainsi la céphalalgie, la rougeur de la face, celle des paupières, les ophtalmies, la difficulté de respirer, les douleurs vagues, celles rapportées par les malades aux articulations, à la région lombaire, n'étant, à mon avis, qu'un effet sympathique de l'irritation générale occasionée par la présence du virus contagieux, ces accidens n'indiquent absolument rien par eux-mêmes; ils ajoutent seule-

ment aux indications essentielles par rapport à l'emploi des émolliens, des relâchans, des mucilagineux ; ils exigent qu'on insiste plus longtemps sur l'usage de ces moyens ; ils peuvent bien quelquefois obliger à certaines précautions particulières ; mais on doit s'attendre à les voir céder et disparaître par l'emploi bien entendu des moyens dirigés contre la cause qui les a produits et qui les entretient.

Le moment est sans doute venu d'examiner si la saignée peut jamais être utile ou nécessaire dans le traitement de la fièvre jaune. L'on sait qu'elle a été singulièrement recommandée par quelques auteurs (127), et fortement blâmée par d'autres (128). pour peu qu'elle soit considérable ou répétée. J'ajouterai même que l'expérience acquise en Espagne semblerait laisser encore du doute dans la solution de cette question ; car chacun des membres de la Commission a eu occasion de voir des malades qui avaient été saignés même plusieurs fois, et chez lesquels la maladie s'était promptement et heureusement terminée. D'un autre côté, des Praticiens aussi estimables qu'instruits n'ont pas craint de nous avouer que l'emploi de ce

moyen avait été quelquefois funeste aux malades ; ce qui les avait engagés à le proscrire.

A ne juger de la saignée que sous le rapport de l'évacuation qu'elle procure, ou de la perte qui se fait alors du fluide le plus essentiel à la vie ; à ne considérer que la diminution bien sensible des forces qui en résulte, il est certain qu'on découvrira sans peine une multitude de contre-indications bien essentielles qui, aux yeux d'un Médecin prudent, sont en quelque sorte ineffaçables (129) : mais si la pratique a ses règles fondamentales pour le traitement des diverses maladies, elle reconnaît aussi dans tous les cas de nombreuses exceptions à ces mêmes règles. D'un autre côté, les moyens curatifs, quelque décidée que soit leur propriété ou leur action générale, jouissent encore d'une ou de plusieurs propriétés secondaires qui les rendent susceptibles de produire dans quelques circonstances particulières des effets totalement différens de leur effet général et le plus ordinaire. Ainsi une ou deux petites saignées pratiquées dans le temps de l'irritation spasmodique la plus vive, peuvent procurer de très-grands avantages, sans qu'on ait à craindre les inconvéniens qui sont la suite d'une évacuation trop considérable par

cette voie ; tels seraient l'abattement des forces, l'augmentation de la diathèse bilieuse et de la tendance des humeurs à la putridité, à la dissolution. Je n'ai pas besoin de dire que l'indication pour l'emploi de ce moyen se trouvera encore plus positive chez les jeunes gens, les hommes vigoureux, chez ceux qui jouissaient antérieurement à la maladie d'une santé athlétique ; et l'on voudra bien se rappeler qu'en général ce sont ceux-là précisément qui ont été griévement affectés dans la période de l'irritation. Mais j'ajouterai que la saignée ne peut être alors recommandée que comme un anti-spasmodique puissant, soit en rompant, en détruisant le spasme dans son siége même, soit en l'attirant de l'intérieur à l'extérieur. Ce précepte de thérapeutique est trop bien établi, il est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de chercher à le confirmer ici par des exemples. Au surplus l'utilité, et même la nécessité de la saignée étant ainsi déterminée sous un point de vue unique et parfaitement circonscrit, il est évident qu'on ne saurait y avoir recours hors l'époque de l'irritation spasmodique, et que par conséquent elle serait essentiellement préjudiciable dans les autres temps de la maladie. Il est également vrai de dire qu'on rencontre plus d'une fois des

contre-indications qui en interdisent souverainement l'usage, et que même lorsqu'il y a lieu de la pratiquer, il convient de le faire avec circonspection et avec les précautions nécessaires (130).

En partant du même fait, c'est-à-dire, en considérant que l'élément nerveux est véritablement celui qui, à cette époque de la maladie, fournit les indications essentielles, qui exige toute l'attention du Médecin, ainsi que des secours prompts et efficaces, ne serait-il pas permis de compter sur les anti-spasmodiques directs, et particuliérement sur l'opium, comme sur le moyen le plus propre à combattre et à détruire la cause de tous les accidens ? L'expérience se réunit à l'observation et au raisonnement en faveur de ces médicamens et surtout en faveur du dernier. Je n'ignore pas cependant qu'on peut opposer à un tel précepte un foule de considérations de la plus grande importance relatives aux dangers qui, dans ce cas-ci, comme dans beaucoup d'autres, accompagnent l'emploi des anti-spasmodiques, des anodins et des narcotiques : en effet, les uns, par leur qualité générale irritante, sont réellement susceptibles d'allumer encore plus la fièvre, d'ajouter mo-

mentanément à la vivacité des mouvemens désordonnés et tumultueux ; les autres ne sont pas moins à craindre à cause de la diminution qu'ils occasionent dans les secrétions et les excrétions, et l'opium semble l'être surtout par rapport à sa qualité vertigineuse, par l'espèce de raréfaction sanguine et par l'afflux du sang qu'il détermine sur l'organe cérébral. Toutes ces circonstances parfaitement connues balancent, il est vrai, les indications urgentes qui existent en faveur de ces moyens ; mais elles ne les effacent pas toujours d'une manière complète : elles avertissent de ne pas les employer inconsidérément, de surveiller leur action, d'en ménager les doses ; en un mot, ces moyens curatifs ainsi administrés avec les précautions dont j'ai parlé, offrent des ressources très-avantageuses dans certains cas particuliers ; dans ceux, par exemple, où il s'agit d'arrêter promptement ou de modérer sur-le-champ l'élément nerveux spasmodique porté à l'exès, et qui par là met les jours du malade dans le plus grand danger, et dans lesquels on aurait eu déjà recours inutilement à tous les autres moyens connus pour remplir la même indication. Il est certain que dans cet état, pour ainsi dire, désespéré, le Médecin ne doit pas se laisser intimider par

des craintes seulement probables, tandis qu'il doit tirer son malade d'un danger très-positif. Ainsi ce que dit le Docteur WARREN (131), des mauvais effets produits par les narcotiques dans le traitement de la fièvre jaune ; ses remarques d'ailleurs très-sages, très-exactes relativement à l'établissement de la gangrène, à l'augmentation de l'ictère, à l'affaiblissement du pouls, phénomènes qu'il dit avoir vu suivre de très-près l'usage des narcotiques, ne doivent s'appliquer qu'à l'abus ou à l'emploi inconsidéré de ce genre de remèdes.

J'opposerais à ces faits, si quelqu'un était tenté de les admettre sans les restrictions que j'ai établies, je leur opposerais, dis-je, les résultats de l'observation recueillis en Espagne. Quelques Médecins instruits et attentifs s'aperçurent bientôt qu'il n'échappait presque aucun des malades qui, dans le commencement, se trouvaient affectés de tiraillemens violens, de crampes stomacales, s'il est permis de parler ainsi, accompagnées de nausées, d'éructations douloureuses à l'excès, de vomissemens de matières tantôt jaunes ou verdâtres et tantôt atrabilaires ou noires ; qu'il en était de même de ceux qui étaient tourmentés par le hoquet,

par une cardialgie extrême et continuelle, surtout lorsqu'à ces circonstances très-faciles à saisir se joignait une prostration presque absolue des forces. Ils abandonnèrent bientôt l'idée d'une cause matérielle fixée dans l'estomac et donnant lieu à tous ces accidens, attendu que les évacuations, soit spontanées, soit celles qui résultaient de l'administration d'un émétique ou d'un éméto-cathartique, ne soulageaient point le malade : il arrivait souvent au contraire que ces accidens s'exaspéraient immédiatement après l'emploi de l'émétique ou de l'éméto-cathartique le plus doux, au point de devenir alors réfractaires à tous les moyens, et de persister dans leur violence jusqu'à la mort du sujet, qui ne tardait pas à avoir lieu. Ils durent d'après cela être conduits à une méthode opposée ; et ceux qui s'attachèrent alors à combattre l'élément nerveux par des moyens appropriés, c'est-à-dire, par les anti-spasmodiques et par les narcotiques, virent en effet les succès les plus inattendus couronner leurs efforts et leur attente (132).

Je ne crains donc point de le répéter ; dans tous les cas où les phénomènes nerveux, dont j'ai parlé, tranchent d'une manière aussi violente

sur tous les autres ; lorsqu'on a tenté sans avantage les divers moyens propres à modérer, à calmer, à détruire la cause dont ils dépendent; lorsqu'enfin on s'est assuré de la non-existence des contre-indications, il ne faut point s'arrêter à des considérations générales, il ne faut voir que le mal présent, le danger imminent ; et rien n'est plus propre à le faire disparaître que l'emploi sage et prudent des anti-spasmodiques combinés avec les narcotiques et particulièrement avec l'opium gommeux. Je comparerais volontiers, d'après une idée très-lumineuse introduite dans la pratique par mon collègue et ami le Professeur DUMAS, je comparerais, dis-je, le danger qui menace les malades dans un pareil état, à celui que courent les individus chez lesquels se déclarent des fièvres intermittentes insidieuses (133). Chez ces derniers, il est indispensable d'arrêter brusquement la fièvre elle-même qui les tuerait promptement. Par la même raison on ne doit s'occuper momentanément, pour ceux dont je parle ici, que de l'élément nerveux qui constitue alors ce qu'il y a de plus grave et de véritablement insidieux dans cette maladie. Je dirai même plus : si l'on est assez heureux pour le calmer à cette époque, et par conséquent si l'on est venu à bout de

faire cesser les divers accidens qui en dépendent, il s'agit encore d'être toujours en garde contre tout ce qui pourrait le réveiller et par suite ressuciter les mouvemens vicieux, les anomalies dangereuses qui en sont inséparables. Ceci s'applique par conséquent à tous les temps de la maladie, à toutes les époques du traitement, à tous les moyens curatifs dont l'usage serait d'ailleurs commandé sous d'autres rapports.

D'après tout ce qui vient d'être observé, on parviendra sans peine à juger la question relative aux avantages ou aux inconvéniens résultans de l'administration des émétiques ou des purgatifs. Il y a eu cependant, et il existe peut-être encore à cet égard, de même qu'au sujet de la saignée, des opinions entièrement contradictoires, et les partisans de chacune de ces opinions invoquent hautement en leur faveur les résultats de leur expérience.

1.° On rapporte que, dans l'hôpital militaire de la Martinique, la base du traitement de la fièvre jaune était un éméto-cathartique préparé avec le tartre stibié et la manne ; ce qui, selon le témoignage irrécusable de divers Auteurs, produisait les meilleurs effets et disposait la

maladie à une prompte terminaison, que décidait ensuite l'emploi du quinquina (134).

2.° Le Docteur HUCK, cité par PRINGLE, assure également que pour combattre la fièvre jaune des Indes occidentales, dans laquelle, dit-il, on regarde les vomitifs violens comme dangereux, si on ne les donne pas de bonne heure, et dans laquelle il est cependant nécessaire de débarrasser les premières voies, il accordait toujours la préférence à un éméto-cathartique préparé avec demi-once de tamarins, deux onces de manne et deux grains de tartre stibié : le tout était reçu dans huit onces de liquide et ensuite partagé en quatre parties qu'il faisait prendre d'heure en heure, jusqu'à ce que le remède opérât par les selles. En effet, ajoute-t-il, quoique la première ou la seconde dose de ce remède excitassent communément quelque peu de vomissement, cependant en trois ou quatre heures il purgeait aussi.

» Il tâchait d'entretenir cette dernière opération en en donnant de temps en temps deux ou trois cuillerées de plus, jusqu'à ce que la rémission parut d'une manière sensible ; ce qui arrivait ordinairement le quatrième ou le cinquième jour, après le commencement de la

maladie. Il épiait attentivement cette rémission, et dès qu'elle paraissait, il donnait une décoction de quinquina en doses aussi grandes et aussi souvent répétées que l'estomac le pouvait supporter. »

J'ai cru devoir rapporter tout au long cette méthode de traitement, pour faire voir combien elle se rapproche de celle qui avait été proposée et recommandée en Espagne, et de laquelle néanmoins on fut obligé de s'écarter, ainsi que je l'ai déjà dit. Mais, comme cette dernière, elle est essentiellement défectueuse, parce qu'elle est beaucoup trop exclusive, parce qu'elle rentre dans les méthodes spécifiques : du reste, pour être entièrement convaincu que la maladie dont parle le Docteur HUCK est absolument la même que celle de l'Andalousie, il n'y a qu'à lire la description succincte qu'en donne ce Médecin, d'après ses propres observations (135).

3.° Nous savons aussi que les Médecins Anglais et Américains ont singulièrement préconisé les purgatifs énergiques et particulièrement un mélange de calomel et de jalap. Le Docteur RUSH entr'autres, assure en avoir obtenu les plus heureux effets, en combinant

l'emploi de ces moyens avec l'usage modéré de la saignée. Cette méthode fut même pendant long-temps si fort accréditée, qu'on a cherché à découvrir qui en était le véritable inventeur. L'honneur des premiers essais du mercure dans cette maladie, dit le Docteur MAT. CAREY, est attribué à MM. HODGE et CARTSON, qui, à ce qu'on prétend, ont employé ce remède avant le Docteur RUSH ; c'est une question, ajoute-t-il, que je ne saurais décider.

Mais comment concilier d'aussi grands avantages dus à un remède qui n'agit que comme un évacuant décidé, avec ce que dit ailleurs le D.r RUSH lui-même, lorsqu'il déclare avec une candeur qui l'honore, que dans le commencement, il s'était si fort trompé sur la nature de la maladie, que les premiers essais qu'il se pressa de faire des purgatifs salins, même de ceux d'une activité modérée, dans la vue de nettoyer les premières voies, furent funestes à tous ses malades ? comment concilier d'un autre côté les assertions des autres Auteurs touchant les bons effets des éméto-cathartiques, avec les observations contraires fournies par des Praticiens d'une autorité non moins respectable, qui prononcent aussi d'après leur propre expérience

et qui blâment généralement tant les émétiques que les purgatifs, que les éméto-cathartiques, en un mot, qui rejettent tout ce qui peut, par sa propre activité, augmenter en ce moment l'irritabilité du ventricule. Le Docteur CAREY, qui se montre en quelques endroits le partisan de l'administration du mercure doux et du jalap, observe néanmoins qu'il se croit fondé à dire que chez quelques personnes d'une habitude du corps lâche, il est résulté de l'usage de ce médicament une prompte dissolution. Il cherche dans quelques circonstances à en pallier les inconvéniens, en rejetant le mal qui en a été la suite, sur des méprises faites par des Apothicaires relativement aux doses respectives des deux ingrédiens (le mercure et le jalap). Mais il est bien plus probable que ces méprises, si elles ont eu lieu quelquefois, n'ont pu être assez répétées pour mériter de faire une grande sensation et pour empêcher que le remède dont il s'agit n'eût obtenu bientôt toute la confiance qu'il aurait dû avoir, si en effet il eût été aussi efficace qu'on l'a prétendu beaucoup trop légérement, à ce que je crois (136).

Il serait tout aussi difficile d'accorder ce

mêmes prétentions avec ce qui a été observé en Espagne. J'ai déjà parlé de la méthode du Docteur MASDEVALL qui, dans ses moyens, se rapproche évidemment de celles qui viennent d'être désignées : mais l'on a vu aussi combien elle avait été malheureuse. Cependant on a purgé en Espagne, on y a donné les émétiques ou les éméto-cathartiques avec plus ou moins de profusion ; et un très-grand nombre de ceux qui, même au commencement de leur maladie, ont été ainsi traités, a été guéri, de même qu'un grand nombre de ceux qui ont été largement saignés, a résisté et à la maladie et au traitement : mais j'en appelle en cette occasion à tous les hommes instruits que nous avons eu l'avantage de voir et qui nous ont communiqué toutes leurs pensées avec une franchise qui doit leur concilier l'estime publique, comme elle leur a mérité la nôtre ; n'a-t-on pas remarqué le plus souvent une exaspération de tous les accidens primitifs à la suite d'un purgatif léger, d'un simple minoratif préparé, par exemple, avec les tamarins, la crème de tartre ou le sel de Glaubert et la manne, ou immédiatement après l'administration d'un émétique donné à petites doses ou en lavage (*per epicrasim*) ? Ne mettent-ils pas ces faits au rang des choses

les mieux démontrées par l'expérience ? Je dois avertir, dit le Prof. Don FRANCISCO AMELLER (dans sa relation de la maladie qui, quoique très-abrégée, renferme néanmoins les observations les plus intéressantes recueillies à Cadix), je dois avertir que quoique les bases du traitement aient été les émétiques les plus doux (*los emeticos suaves*) et le quinquina, il y a eu quelques malades chez lesquels, à cause de leur excessive irritabilité, les vomitifs ont occasioné une hypérémèse, et d'autres chez lesquels le quinquina en substance a déterminé de fortes douleurs d'entrailles : voilà pourquoi on prit le parti de substituer aux premiers les doux eccoprotiques ou les laxatifs acides (*los suaves ecoproticos, ò laxantes subacidos*), et au second, la teinture de cette même écorce à laquelle on ajoutait l'æther sulfurique, l'opium, la liqueur anodine, etc. etc.

L'addition de ces dernières substances annonce bien qu'on avait en vue d'empêcher que l'irritation spasmodique ne fût encore aggravée par les laxatifs ou par les toniques ou les anti-septiques les plus doux. Cette pratique, comme je le dirai ailleurs, lorsque je m'occuperai du

quinquina, dans la seconde et troisième période, fut constamment utile et souvent indispensable.

Mais il est d'autres circonstances relatives à la variété des effets produits par les émétiques, les purgatifs ou les éméto-cathartiques dans les différens lieux et à des époques différentes de la contagion, sur lesquelles il me paraît bien important d'attirer en ce moment l'attention du lecteur. Ces circonstances sont d'autant plus intéressantes, qu'elles appartiennent essentiellement à l'histoire de la maladie, et qu'elles serviront à nous faire mieux connaître quelques-unes des modifications que le traitement devrait subir dans quelques cas particuliers : elles acquièrent encore un intérêt plus général, si l'on considère qu'on peut en retrouver de pareilles dans toutes les affections populaires épidémiques ou contagieuses qui se manifestent dans une étendue considérable de pays et qui se prolongent dans des saisons différentes.

A Cadix comme à Séville les émétiques ou les purgatifs produisirent le plus souvent de mauvais effets dans le principe de la maladie. Cependant dans cette dernière ville, on continua en général d'en faire usage, avec les précautions

indispensables ; et l'on s'aperçut vers la fin non-seulement qu'ils étaient moins dangereux, mais encore qu'ils étaient devenus nécessaires ; on s'aperçut encore qu'il convenait d'y avoir recours beaucoup plutôt qu'auparavant. Les grandes chaleurs avaient alors cessé ; les nuits étaient fraîches et humides ; on avait eu quelques matinées brumeuses ; en un mot la constitution automnale avait succédé à la constitution estivale. L'élément nerveux était par conséquent affaibli ; tandis que l'affection humorale avait acquis une plus grande activité. Il s'agissait donc moins alors d'insister sur les moyens propres à calmer l'irritation spasmodique, que de combattre la dégénération humorale, la putridité. Sous ce rapport, les évacuans devaient être moins dans le cas de nuire ; ils devenaient au contraire avantageux, pourvu qu'on n'en abusât pas.

Nous devons attribuer à des causes analogues les différences relatives aux bons ou aux mauvais effets des évacuans observés en certains lieux comparativement à d'autres. A Xérez, par exemple, et surtout à Utréra, on ne s'est point aperçu que les émétiques ou les purgatifs fussent en général aussi nuisibles qu'à

Cadix, Séville, etc. Mais il suffit de remarquer que la maladie ne fut introduite, surtout dans le dernier endroit, que très-tard, lorsqu'enfin elle avait presqu'entièrement cessé dans les environs. Les habitans d'Utréra n'avaient éprouvé vers la fin de l'été et au commencement de l'automne que des maladies ordinaires dans cette ville, c'est-à-dire, des fièvres bilieuses simples rémittentes, ou intermittentes du type tierce. Le régiment d'*Ibernia* venant de Cadix y laissa plusieurs soldats malades ; ces soldats logèrent chez les particuliers : ils communiquèrent bientôt la contagion qui se répandit assez rapidement, mais qui néanmoins y fut singulièrement moins meurtrière qu'elle ne l'avait été partout ailleurs. C'est donc au changement de saison qu'il faut rapporter cette différence, de même que les succès de la méthode qui avait échoué jusque-là dans les autres endroits. Des faits à-peu-près semblables ont été notés avec soin, par ROEDÉRER et WAGLER, dans leur excellent Traité *de morbo mucoso*, par STOLL, etc. etc. Ils sont connus, en un mot, de tous les observateurs attentifs. Je ne dois donc pas m'y arrêter davantage. Je n'en fais mention que dans l'intention d'ajouter, s'il est possible, à leur certitude médico-pratique, en fesant voir qu'ils ont

existé dans une maladie essentiellement contagieuse, fortement caractérisée, et qui d'après cela semblait devoir être d'autant moins susceptible de pareilles modifications.

Toute conclusion trop rigoureuse, toute prétention exclusive pour ou contre l'usage des évacuans dans la première période de la fièvre jaune serait donc mal fondée. En ceci comme en beaucoup d'autres choses les deux extrêmes sont également blâmables, et la règle générale est quelquefois effacée par les exceptions. J'établirai donc en principe que durant les premiers jours de cette maladie, eu égard à sa nature, ainsi qu'aux phénomènes momentanés qui la constituent et aux accidens qui l'accompagnent dans le plus grand nombre de cas, les émétiques, les purgatifs et en général tous les médicamens dont l'action plus ou moins irritante est dirigée sur les premières voies, et en particulier sur l'estomac, doivent être évités avec soin. Je me permettrai d'ajouter que de nos jours on a beaucoup trop vanté l'usage des émétiques, dans presque toutes les maladies, sans distinction d'âges, de tempéramens, de la saison, du pays, etc. etc. Il est résulté de là, qu'on a fait des émétiques ce que les Mé-

decins *Boerhaaviens* fesaient de la saignée, qu'ils prescrivaient souvent comme moyen préparatoire à tous les traitemens, et dans la vue, disaient-ils, de désemplir les vaisseaux, afin que les médicamens pénétrassent partout avec plus de facilité : idée puérile qui, pendant un siècle, a fait verser plus de sang humain que les guerres les plus cruelles ! Il en est résulté qu'il n'est pas de médicastre qui, en hiver comme en été, au printemps comme en automne, ne fasse vomir avec une assurance imperturbable et souvent sans avoir pris aucune précaution, tous ses malades jeunes ou vieux, robustes ou faibles, dans quelque climat qu'ils se trouvent, quelle que soit la constitution régnante. On a ainsi outré les préceptes de STOLL ; on a mal jugé ses observations ; on a oublié qu'il pratiquait dans un pays, où l'emploi de ces moyens devait être plus souvent nécessaire et moins souvent dangereux que dans d'autres et particulièrement dans les pays méridionaux, parce qu'il est plus aisé de copier des formules, et d'imiter une méthode, que de la raisonner.

Ce que je dis ici s'applique en général aux émétiques et d'une manière plus directe au tartre stibié, lors même qu'il est employé comme

altérant digestif ou résolutif. Il est aisé de prévoir en effet combien ce médicament peut devenir pernicieux par rapport à son action irritante et septique ou putréfiante (137).

On voit donc qu'il n'est réellement permis d'avoir recours aux évacuans que dans quelques cas particuliers et assez rares, et surtout qu'après avoir vaincu l'élément nerveux, l'irritation spasmodique, la phlogose érysipélateuse. On conçoit également que, lors même que de pareils moyens seraient rigoureusement indiqués, il est toujours nécessaire de choisir les moins actifs, de prendre diverses précautions durant leur emploi, et de travailler immédiatement après à en corriger les mauvais effets. Du reste, en établissant ces données générales relativement aux évacuans, je n'ai pas prétendu anticiper sur ce que j'ai à dire de ces mêmes moyens administrés à d'autres époques de la maladie : tout ce qu'on vient de lire ne doit s'entendre que du temps d'irritation et de crudité. Pour procéder avec méthode, il s'agit donc maintenant d'établir les nouvelles indications qui, dans la marche naturelle de la maladie, succèdent à celles dont il vient d'être parlé.

On n'a pas oublié, sans doute, que du quatrième au septième jour il survient ou un changement en mieux, ou une exaspération de tous les accidens antérieurs : on se rappelle également que l'amélioration est toujours le résultat d'une crise par les sueurs, laquelle juge la maladie de la manière la plus complète. Cette dernière circonstance est trop intéressante dans l'histoire de la maladie, pour qu'elle puisse être négligée dans le traitement : elle est certainement à cette époque la source unique des indications à remplir. Les diaphorétiques, les sudorifiques, ainsi que je l'ai déjà dit, trouvent donc ici leur place ; et il est inutile de remarquer que dans cet ordre de moyens, il faut comprendre non-seulement les remèdes pris intérieurement, c'est-à-dire, les boissons chaudes, les tisanes préparées avec les plantes qui sont journellement employées dans la vue de provoquer, d'exciter ou de rétablir la diaphorèse, mais encore tous les moyens extérieurs capables de disposer à cette évacuation, de l'augmenter ou de la rendre plus durable : rien n'est à négliger sous se rapport.

C'est donc à cette époque, et principalement dans la vue de décider ou même seulement de favoriser le mouvement critique dont je parle,

qu'on pourrait tenter l'usage des bains tièdes. Leur action attractive, lubréfiante et anti-spasmodique est trop connue, pour que, d'après des faits particuliers, je cherche en ce moment à démontrer les divers avantages qu'on peut en retirer dans cet état. J'observerai seulement qu'ils ont été employés avec le plus grand succès par divers Praticiens habiles de Cadix et de Séville (138), et que nous avons eu occasion de nous convaincre, d'après les nombreuses observations qui nous ont été communiquées, que si ces moyens avaient été quelquefois infructueux, c'est parce qu'on avait mal choisi l'instant de leur application (139).

Cependant tout doit être pesé dans une pratique sage et raisonnée ; l'observation doit en être le guide fidèle : or l'observation nous ayant appris que cette crise, par les sueurs, ne fut jamais produite par les seuls secours de l'art, il résulte de ce fait qu'il serait inutile et dangereux d'insister aveuglément sur ces mêmes remèdes, s'il n'existait point chez les malades une disposition bien évidente à une semblable crise ; ou si l'on avait vu avorter cette même disposition, malgré tout ce qu'on aurait pu faire pour l'entretenir. On doit juger alors que la

nature veut prendre une autre voie, et ce serait la contrarier gratuitement, ce serait ajouter aux dangers nouveaux que va courir le malade, les dangers d'un traitement incendiaire, ou tout au moins perturbateur. De la connaissance de ces faits découlent donc naturellement les règles suivantes : 1.° disposer le malade, dès le principe, à la crise qui peut avoir lieu par les sueurs ; 2.° ne pas contrarier la tendance à cette crise, lorsqu'elle s'établit spontanément ; 3.° la favoriser par tous les moyens connus, si une fois commencée on pouvait craindre de la voir avorter ; 4.° éviter soigneusement une obstination irréfléchie et téméraire dans l'emploi des diaphorétiques, des sudorifiques et des autres attractifs vers la peau, à cause des mauvais effets qu'ils sont dans le cas de produire, lorsque la maladie n'est pas susceptible d'être parfaitement jugée dans le premier septénaire.

Il est souvent difficile de saisir avec précision l'instant où l'élément nerveux se complique d'une affection humorale, où la diathèse bilieuse s'établit : on peut néanmoins quelquefois se procurer, à cet égard, des présomptions assez fortes pour reconnaître cette complication et même pour la préjuger lorsqu'elle tend à s'établir.

L'intensité ou la gravité des premiers accidens, leur persistance au-delà du terme ordinaire, quelques phénomènes particuliers à cette complication, savoir, la saleté de la bouche, la couleur ictérique de la face et de la partie supérieure du thorax; le déplacement de la douleur la plus vive ressentie jusqu'alors à la région épigastrique, et qui se porte en ce moment à la région du foie, ou plutôt qui se propage dans tout l'abdomen, la couleur des déjections rendues par le haut et par le bas, tous ces signes, joints encore à une foule d'autres qui ont été désignés, annoncent la complication dont il s'agit. Mais n'y eût-il que les premiers, c'est-à-dire, que la gravité, l'intensité et la durée des accidens primitifs, ils suffiraient pour avertir le Médecin de se tenir sur ses gardes pour l'engager à adopter un nouveau plan de traitement, pour le déterminer du moins à modifier celui qu'il a suivi jusqu'alors, ayant égard aux circonstances nouvelles qui vont surcharger la maladie.

Les moyens les plus efficaces auxquels on puisse avoir recours dans un pareil état sont les lavemens, soit simples, soit plus ou moins composés, selon le besoin, selon les indications

particulières que présentent les divers individus. Ils offrent, en effet, une ressource d'autant plus précieuse, qu'il est permis, comme on l'a déjà remarqué, de les employer même dans le principe de la maladie, dans le temps où prédomine l'élément nerveux, où l'estomac est frappé d'éréthisme, d'irritation, pour ainsi dire, convulsive : car bien-loin d'aggraver ces accidens, ils pourraient seuls suffire pour les calmer : ils doivent du moins concourir très-efficacement à en diminuer la gravité, tant par leur action tempérante sur le système viscéral, que par la propriété plus spéciale, dont ils jouissent évidemment, d'attirer doucement les humeurs vers le bas et de rétablir le mouvement péristaltique (140).

Ces considérations nous fourniront encore les données les plus sures, relativement à la manière de faire préparer ces remèdes. Je ne pense pas, par exemple, qu'il soit indifférent d'employer des lavemens composés, c'est-à-dire, des lavemens purgatifs, ou incisifs, ou résolutifs, ou anti-septiques, aux différentes époques de la maladie et pour les différens individus. Je crois au contraire qu'il est indispensable de suivre à cet égard des règles positives et de tirer ces

règles des temps de la maladie, de la prédominance de certains phénomènes, de la sensibilité du sujet, de la tendance des mouvemens critiques, etc. etc. Dans le commencement, des lavemens simples ou seulement faits avec la décoction des plantes émollientes, mucilagineuses et nitreuses doivent suffire; il est facile de connaître le motif de cette préférence : on ne se propose en effet alors que d'entretenir la liberté du ventre, que d'attirer doucement les humeurs vers les parties inférieures, que de révulser avec prudence les spasmes fixés sur l'épigastre. Mais on doit éviter en même temps tout ce qui pourrait ajouter à l'irritabilité trop exaltée du système viscéral; et l'on produirait nécessairement cet inconvénient par l'emploi inconsidéré des lavemens faits avec les substances médicamenteuses âcres ou irritantes. C'est ce qui est arrivé en Espagne, lorsqu'on s'est trop hâté d'administrer les lavemens, dans lesquels on faisait entrer le quinquina. Ceux au contraire qui s'en tenaient aux lavemens simplement émolliens, ou qui dans certains cas se bornaient à y ajouter une petite quantité de vinaigre, ou bien ceux qui les préparaient avec la décoction de tamarins, en ont obtenu de très-heureux effets : il en a été de même des lavemens dans

lesquels on combinait les huileux avec les anodins.

A mesure que la maladie fait des progrès, lorsque l'époque de la crise par les sueurs est passée, il est certain qu'il est permis de composer ces remèdes avec des substances plus actives, attendu que les indications ne sont plus les mêmes : mais, ainsi que je l'ai dit des autres moyens qui se trouvent alors également indiqués, il faut encore en éviter l'abus et se rappeler que l'élément nerveux n'est pas complétement effacé.

La diathèse bilieuse, son extension jusque dans les secondes voies et, chez quelques sujets, l'accumulation dans les principaux viscères de l'humeur qui en est le produit, la putridité qui se développe presque en même temps, la prostration radicale des forces qui l'accompagne, l'irritation spasmodique étendue en ce moment à d'autres organes essentiels, tels sont les caractères prédominans de la maladie parvenue à sa seconde période, qui doivent aussi être à nos yeux les sources des indications les plus essentielles comme les plus urgentes.

Si cet état étoit parfaitement simple, comme

il l'est dans les fièvres bilieuses ou putrides ordinaires qui règnent à la fin de l'été dans les pays méridionaux de la France, les tisanes acidulées, les purgatifs administrés néanmoins sans profusion, au moment convenable, et choisis parmi ceux qui, outre leur propriété générale, jouissent d'une vertu anti-bilieuse ou anti-septique, les légers toniques, quelques doses de quinquina, etc. etc., suffiraient pour remplir toutes les indications. Mais ce qui rend le traitement si difficile, c'est la coexistence de la diathèse bilieuse, laquelle se prolonge plus ou moins, quoiqu'elle finisse par dégénérer en une diathèse putride, avec l'élément nerveux. C'est encore l'éradication des forces, ce sont enfin les nombreux accidens tous alarmans, tous dangereux qui dépendent de cette double complication.

L'art possède, il est vrai, plusieurs moyens dont l'expérience a démontré l'utilité contre chacun d'eux en particulier : mais attendu que les divers élémens de la maladie conservent entr'eux une étroite liaison ; attendu qu'ils sont dans une sorte de dépendance, ainsi que je l'ai démontré par rapport à l'affection nerveuse et bilioso-putride, il est évident que plus chacun

de ces moyens agirait efficacement contre un des accidens ou un des élémens morbifiques attaqué d'une manière isolée, plus il serait susceptible d'exaspérer les autres. La méthode analytique devient donc en cette occasion absolument nécessaire. Il ne faudrait pourtant pas abuser de cette règle au point d'en venir à un traitement purement symptômatique : il ne faudrait pas, par exemple, se borner à traiter isolément chaque phénomène de la maladie, sans avoir égard à ses rapports, à ses liaisons : il faut, en un mot, que les efforts dirigés contre un, ou plusieurs d'entr'eux, ne soient pas capables de produire un état pire qu'auparavant.

Si en effet l'on s'attache à combattre l'affection humorale bilieuse et d'abord gastrique, par les émétiques, on risque de réveiller la cause nerveuse spasmodique, et de ressusciter les accidens qui en dépendent, et que je suppose calmés, ou seulement modérés après le premier septénaire. Si l'on cherche à détruire ce même élément par les purgatifs, lorsque la dégénération humorale est de nature bilieuse et putride, et lors même qu'il existe une certaine disposition aux évacuations par les voies inférieures, on s'expose à voir le malade s'énerver,

s'affaiblir encore davantage, et à aggraver par conséquent un des accidens les plus dangereux. Si enfin l'on veut s'occuper un peu trop exclusivement de la prostration des forces et de la putridité, et qu'on se décide à administrer le quinquina à pleines mains, par la raison que ces deux causes exigent en général l'emploi de cette substance à hautes doses, on se met dans le cas d'ajouter à l'irritation de tout le système, et en particulier à celle du système viscéral, à laquelle il est impossible de ne pas avoir égard dans la fièvre jaune, comme étant un des accidens inséparables de cette affection et en même temps un des plus graves (141).

On doit donc conclure de là que, s'il est nécessaire à cette époque de la maladie d'avoir recours à des purgatifs, ils devront être choisis parmi les eccoprotiques, ou les purgatifs moyens: ainsi une boisson acidule préparée avec la crème de tartre, ou les tamarins, ou même l'esprit de *Mendererus*; une potion laxative composée avec le sel de *Glaubert* ou le sel d'*epsom*, les follicules de *Séné*, les tamarins et la manne; ou même encore quelques verres d'une tisane appropriée, dans laquelle on aura fait dissoudre un des sels neutres dont on vient de parler,

à une dose telle que cette tisane agisse en évacuant ; ces divers moyens, dis-je, parmi lesquels on choisira le plus convenable selon l'occurence, rempliront parfaitement l'indication, sans qu'on ait à craindre des inconvéniens de leur part. Leur action sera encore puissamment aidée par des lavemens plus ou moins actifs, selon le besoin ; et dans certains cas, lors, par exemple, qu'on aura à combattre l'irritation du tube intestinal, soit qu'on la considère comme une accident de la maladie, soit qu'elle résulte de l'emploi des remèdes indiqués ci-dessus, les lavemens produiront encore un plus grand bien, si l'on fait entrer dans leur composition les émolliens, les huileux, les anodins. Cette méthode a parfaitement réussi en Espagne, lorsqu'elle a été dirigée par des Praticiens prudens qui ne s'astreignaient point à des règles générales et exclusives, mais qui agissaient d'après des principes (142).

Une maladie qui offre autant de nuances majeures que celle-ci, exige sans doute que dans le plan de traitement tout soit prévu, tout soit calculé. C'est pourquoi, rappelant ici un accident qui a eu fréquemment lieu en Andalousie, et que je trouve également noté par quelques

Auteurs qui ont vu la fièvre jaune en Amérique, je crois indispensable de m'y arrêter un moment, pour faire voir du moins que dans les complications les plus graves, l'art a encore des ressources quelquefois heureuses. Il a été observé que, chez certains sujets, le laxatif le plus doux suffisait pour faire renaître dans la seconde période les vomissemens douloureux et fréquens, lorsqu'on avait eu le bonheur de les voir s'arrêter ou se suspendre pendant quelque temps.

Faut-il en pareille circonstance renoncer à toute tentative ? C'est alors qu'on pourrait dire que l'expectation n'est qu'impuissance. Il convient au contraire dans un danger aussi pressant de s'occuper à la fois des deux indications urgentes. Il faut tâcher d'une part d'appaiser les vomissemens, et de l'autre de favoriser l'expulsion des matières nuisibles, en rétablissant par des moyens doux et appropriés le mouvement péristaltique. Sous ce double rapport, les purgatifs combinés avec les calmans deviennent utiles (143); ou mieux encore on peut les faire alterner : on donne, par exemple, quelques cuillerées d'une potion tempérante et calmante : on a recours à la potion anti-émétique de *Rivière*, et bientôt après on fait prendre au malade un

verre de la limonade purgative, dont il a été parlé, ou une partie de la potion cathartique, selon la méthode du Docteur HUCK ; ce que l'on répète ainsi jusqu'à ce qu'on ait obtenu les évacuations nécessaires ; et alors on cherche encore à diminuer l'impression du purgatif par un léger calmant, par un parégorique donné le soir.

Mais, à cette même époque, l'état des forces exige également l'attention du Médecin ; et comme je l'ai déjà fait pressentir, toutes les autres indications sont en quelque sorte subordonnées à celles qui découlent de cette source. Le Médecin se trouve donc constamment entre deux écueils également dangereux ; il semblerait même qu'ils sont absolument inévitables, si une heureuse expérience ne nous avait instruit qu'avec la prudence et les talens nécessaires, on peut agir efficacement contre une pareille complication, en combinant sagement les moyens appropriés contre chacune d'elles.

Il s'agit donc de régulariser l'emploi de ces divers moyens : il s'agit de ne se faire d'autres règles générales que celles que j'ai tracées, et néanmoins d'être toujours disposé à les modifier

d'après les nuances presque infinies, que la maladie parvenue à son apogée est susceptible d'offrir. Il faut enfin que l'observateur soit en état d'apprécier sainement chacune de ces nuances, et qu'il puise ensuite dans son génie les règles précises qui doivent le conduire à faire tout le bien possible, en évitant les inconvéniens qui, dans des circonstances aussi orageuses, naîtraient facilement de l'abus de l'art.

Les excitans généraux, les toniques, les cordiaux et par conséquent la serpentaire de virginie, le quinquina, le vin, de même que certaines compositions pharmaceutiques rangées parmi les cardiaques, sont donc les ressources véritablement indiquées dans ces sortes de cas. Mais en avouant qu'on peut en retirer les plus grands avantages, il est également vrai de dire qu'il est aussi facile, qu'il serait dangereux d'en abuser.

On trouve dans presque tous les Auteurs qui ont écrit sur la fièvre jaune, et je pourrais citer également, d'après ce qui s'est passé en Espagne, de nombreux exemples du danger qui résulte particulièrement de l'abus des cardiaques et du quinquina. On a observé qu'un très-grand nombre

de sujets n'a pu supporter l'usage de ce dernier, si bien indiqué d'ailleurs, et comme tonique et comme anti-septique (144). On a été obligé souvent d'en suspendre l'usage, ou du moins de le donner seulement en décoction ou même en infusion faite à froid : ce qui annonce bien évidemment que l'irritation extrême des viscères abdominaux se présentait presque toujours comme une contr'indication majeure, capable d'effacer ou tout au moins d'affaiblir considérablement l'indication principale déduite de l'état des forces, ou même celle déduite de la putridité.

Nous voyons donc encore en ceci combien est importante l'observation que j'ai faite plus d'une fois, au sujet des inconvéniens attachés à une méthode trop exclusive : j'ai cru par conséquent devoir en parler encore à l'occasion de l'emploi des toniques, des échauffans, relativement à un traitement incendiaire, le seul qui ait été préconisé contre la fièvre jaune par quelques Auteurs. Il est aisé de voir qu'un pareil traitement ne tend à rien moins qu'à surcharger une maladie, déjà très-grave par elle-même, de nouvelles complications, et qu'à la rendre ensuite plus rebelle à tous les moyens curatifs (145).

Je viens de remarquer aussi que ce serait tomber dans un excès non moins blâmable, si, voulant bannir toute méthode spécifique, l'on adoptait un traitement purement symptômatique; si l'on s'attachait, par exemple, à combattre successivement chacun des accidens ou chacun des phénomènes morbifiques, en l'isolant de tous les autres, et sans avoir égard à la marche naturelle de la maladie. J'ai signalé quelques-uns des inconvéniens attachés à cette manœuvre aveuglement routinière. Je dois ajouter que, dans la circonstance présente, elle donnerait lieu à des perturbations affreuses qui en imposeraient peut-être comme autant de nouvelles complications. Il en résulterait que les crises seraient gênées au moment où elles se prépareraient, et qu'elles seraient empêchées au moment de leur explosion : en un mot, le défaut d'ensemble dans les moyens curatifs, une fausse prévoyance ou une activité déplacée augmenteraient nécessairement les dangers de la maladie, à cause de la multitude de ces mêmes moyens, dont la nécessité paraîtrait établie par la multiplicité de ces prétendues indications. Je ne connais pas d'axiome dont on puisse tant abuser dans cette maladie, et dont on ait en

général plus abusé que de celui-ci, *contraria, contrariis curantur.*

Je reviens donc à la conduite qu'il faut tenir à cette époque de la maladie, et que je crois suffisamment tracée dans les règles suivantes : 1.° calmer l'irritation, l'éréthisme du système viscéral ; 2.° favoriser les évacuations alvines lorsqu'elles s'annoncent surtout comme critiques, ou même lorsqu'elles se font successivement et peu-à-peu, pourvu qu'elles soient accompagnées d'un soulagement manifeste ; 3.° aider la nature si elle se montre disposée à une solution critique par les voies urinaires ; 4.° soutenir les forces en employant des moyens dont on puisse tellement maîtriser l'action qu'elle ne risque jamais de devenir nuisible par excès.

J'ai assez insisté sur quelques moyens généraux propres à remplir ces diverses indications. J'ai même dit que leur succès tenait uniquement à la manière de les combiner entre eux et d'en diriger l'usage. Il me reste seulement à observer à cet égard, 1.° que les boissons légérement aiguisées par les acides végétaux, comme le suc de limon, la crème de tartre ou les tamarins conviennent singulièrement, tant sous le rapport

de leur action générale tempérante, que sous celui de leur propriété légérement laxative; 2.° que ces mêmes acides étendus dans une plus grande quantité d'eau sont un moyen très-efficace pour favoriser la crise par les urines. 3.° J'observerai également que, lorsqu'il sera nécessaire d'avoir recours à des évacuans plus énergiques, que ceux dont il a été parlé (ce qui doit être très-rare), il conviendra de les marier au quinquina, c'est-à-dire, de se servir de cette écorce pour en former la base des potions cathartiques. Cette association, dont on retire journellement dans la pratique les plus grands avantages, devient surtout indispensable dans ce cas-ci, où il s'agit d'évacuer sans affaiblir. 4.° Dans la même vue, j'observerai que la tisane vineuse, que quelques cuillerées d'un vin généreux peuvent être employées de temps en temps avec avantage, de même qu'une infusion ou une légère décoction de quinquina ou de serpentaire de virginie, chargée de quelques grains de camphre, ou dans laquelle on ferait entrer le vinaigre, le suc de citron, la crème de tartre, jusqu'à ce que le mélange ait acquis une acidité agréable. 5.° Je crois avoir suffisamment déterminé les circonstances dans lesquelles il serait rigoureusement nécessaire d'as-

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

socier les calmans, les anodins, soit avec les évacuans, soit avec les toniques pris intérieurement ou administrés en lavemens.

Les moyens que j'indique ne sont pas très-nombreux ; il en existe plusieurs autres propres à remplir les mêmes vues auxquels l'on peut donner quelquefois la préférence. Mais j'ai cru qu'il valait mieux insister sur les règles de thérapeutique, que sur les moyens : lorsque les premières sont suffisamment connues, les derniers ne manquent jamais.

Il en est cependant deux principaux dont je ne puis me dispenser de traiter en particulier, parce qu'ils ont été vantés comme fournissant des ressources précieuses, même dans les cas les plus graves : je veux parler de l'application des vésicatoires et des boissons froides.

Je ne dois pas sans doute m'occuper ici de ces deux moyens considérés dans l'universalité ou l'ensemble de leurs propriétés. Je dois me borner à les juger par rapport à l'usage qu'on en peut faire dans le traitement de la fièvre jaune parvenue à sa seconde période.

D'après ce que j'ai remarqué touchant l'ex-

trême variété que présentent les phénomènes morbifiques prédominans dans les divers sujets, il est évident que ni les vésicatoires, ni les boissons d'eau froide ne peuvent pas toujours convenir à cette époque ; mais on en conclura également que leur emploi peut être de quelque utilité dans certaines occasions : il s'agit donc de préciser, de faire connaître ces occasions favorables, ainsi que celles qui ne le sont point.

Les circonstances qui contr'indiquent l'usage des vésicatoires sont la putridité, la dissolution des humeurs, parvenues à un certain degré, l'établissement d'un appareil de mouvemens critiques par les selles. Tout le monde sait qu'en effet les vésicatoires ont une action générale septique qui sur-ajoutée à la tendance qu'ont déjà les humeurs, hâterait par conséquent leur dissolution. On sait aussi qu'en employant les vésicatoires comme stimulans ou comme attractifs, si les mouvemens qu'ils excitent ne se trouvent pas, comme dans la circonstance présente, dans une harmonie parfaite avec ceux qui constituent l'appareil critique, il doit en résulter nécessairement les plus grands inconvéniens, à cause du trouble qu'ils occasionent dans toute la machine.

Les accidens au contraire qui en indiquent la nécessité sont, 1.° tout mouvement de fluxion par lequel les humeurs seraient entraînées avec rapidité vers une des trois grandes cavités, lorsque ce mouvement a lieu à une époque non critique; 2.° la prostration radicale des forces ou leur accumulation vicieuse sur un organe quelconque, aux dépens, pour ainsi dire, de tous les autres. Rien n'est plus propre en effet, à rompre le spasme, à déterminer une révulsion avantageuse, à opérer la diffusion des forces et des mouvemens sur toutes les parties, que l'emploi sagement répété de ces moyens ainsi que de plusieurs autres, savoir, les frictions, les fomentations attractives, les sinapismes, les ventouses même (146), qui ont des propriétés générales analogues. Ces excitans extérieurs ont l'avantage de pouvoir être maîtrisés tant par rapport au degré de leur action, que relativement à la direction de leurs effets sur telle ou telle partie du corps : ce qui n'existe certainement pas pour les excitans, les toniques, les cordiaux administrés intérieurement. J'ajouterai enfin que lorsqu'ils ont été employés en Espagne par des Praticiens habiles et prudens, ils ont toujours produit les plus heureux effets, même dans des circonstances

où la putridité déjà établie semblait les proscrire (147).

Quant aux boissons d'eau froide, il est un peu plus difficile de désigner les cas particuliers dans lesquels il est permis d'y avoir recours, malgré ce qui a été dit à ce sujet par les anciens et répétés par quelques modernes. Je conviens que l'expérience a fait connaître les inconvéniens qui résultent des boissons chaudes particulièrement dans les fièvres bilieuses et putrides. Elles entretiennent les nausées ; elles augmentent la faiblesse générale ; elles semblent favoriser le développement de la diathèse bilieuse et putride, ou tout au moins l'accumulation de la cause matérielle dans les premières voies. Il paraît donc qu'on a été fondé, jusqu'à un certain point, à en blâmer l'usage d'une manière générale : mais s'ensuit-il de là qu'il soit indispensable de ne prescrire que des boissons très-froides, l'eau pure et l'eau à la glace ? N'aurait-on pas à redouter autant de mal de ces dernières que des autres ? Je ne crains pas d'émettre à ce sujet une opinion contraire à celle de plusieurs Médecins respectables : je crois donc que ceux qui ont préconisé exclusivement les boissons très-froides, ou les boissons

d'eau à la glace, sont tombés dans un inconvénient pire que celui qu'ils avaient l'intention d'éviter.

Les fièvres bilieuses et putrides simples ne sont-elles pas, en effet, accompagnées d'un état d'éréthisme dans le système viscéral fixé d'une manière plus particulière tantôt sur un organe, tantôt sur un autre ? Si cela est démontré, comme je le pense, n'en résulte-t-il point une contr'indication bien essentielle pour les boissons à la glace prises en abondance ? A mesure que la maladie se développe et que l'on voit l'abattement des forces, l'affaissement général succéder à l'irritation, ces mêmes boissons semblent convenir : mais à cette époque il doit se faire une crise; et cette crise doit avoir lieu le plus souvent par les selles. Ne court-on pas par conséquent le risque de la gêner, de l'empêcher, en répercutant dans la masse générale des humeurs la cause matérielle déjà passée en partie dans les premières voies, et en s'opposant à ce que de nouvelles portions y parviennent, pour être ensuite évacuées ? Les boissons légérement dégourdies au contraire ne peuvent qu'être utiles sous ce double rapport : il s'agit seulement de ne pas en abuser, ayant

égard à ce qui a été dit de leurs mauvais effets, lorsqu'elles sont prises en trop grande quantité. Il s'agit de ne pas surcharger inutilement l'estomac du malade, de rendre ces boissons légérement digestives, ou résolutives, ou tempérantes, ou laxatives, selon le besoin, par l'addition de quelques substances médicamenteuses appropriées. Il paraît donc qu'en voulant bannir du traitement des maladies bilieuses et putrides les boissons tièdes; et qu'en leur substituant exclusivement les boissons à la glace, on n'a fait que corriger un extrême par un autre non moins dangereux.

J'avoue néanmoins que rien n'est plus propre à enrayer la dégénérescence bilieuse que l'usage habituel de la glace. Mais cette vérité établie par les expériences les plus décisives ne détruit point ce que je viens de dire. Y a-t-il, en effet, quelque parité entre les moyens propres à prévenir une malaladie et ceux propres à la combattre quand elle existe, *et vice versa*? S'il en était ainsi, il faudrait, ce qui serait absurde, accorder au quinquïna la propriété de préserver des fièvres intermittentes, parce qu'il en est le remède spécique : il faudrait également, ce qui ne serait pas moins pernicieux, faire entrer

dans le plan de traitement d'une maladie quelconque une fois établie, les mêmes moyens hygiététiques qui sont connus pour être capables d'en empêcher ou d'en éloigner la production. C'est peut-être à ce défaut de logique que sont dus les éloges outrés qui ont été prodigués, sans distinction de cas, à l'usage des boissons très-froides, dans les affections bilieuses et putrides et dans tous les temps de ces maladies. Du reste, je renvoie le lecteur au Traité des fièvres du Professeur GRIMAUD, dans lequel on trouvera tout ce qui a été dit d'intéressant pour et contre l'emploi de la glace, comme moyen prophilactique et curatif de plusieurs états morbifiques. J'observe seulement, avec le même Auteur, qu'il n'est ici question que de la méthode de donner l'eau très-froide et l'eau à la glace en très-grande quantité, et non pas d'administrer les boissons à une température fraîche; ce qui convient sans difficulté dans tous les temps d'une fièvre bilieuse.

Ces considérations, quoique très-généralisées, doivent dumoins faire pressentir mon opinion sur l'emploi de ces mêmes boissons très-froides dans le traitement de la fièvre jaune. Je les crois souverainement contr'indiquées, durant la première

période, à cause de l'irritation vive fixée sur les organes épigastriques; et j'avoue que les diverses observations qui sont parvenues à ma connaissance, même celles des Docteurs RUSH et WISTAR, citées par CAREY, touchant les bons effets d'un pareil moyen employé à cette époque de la maladie, comme anti-spasmodique et comme propre à calmer le vomissement, me paraissent beaucoup trop empiriques : elles ne peuvent pas dumoins servir de règle générale pour tous les cas. Ce qui est rapporté sur le même objet par MAKITTRICK n'est pas plus concluant. Car après avoir dit : « *De aquæ* » *gelidæ parciore usu, in vomitu sublevando, jam* » *monui : et experientia nostra commonstravit,* » *eam in morbi decursu non minus proficuam* » *esse* » ; Il ajoute : « *Dum-modo panis ustus* » *illi adjectus frigiditatem tantillum temperaverit,* » *neque nimia copia semel et simul inhauriatur* ». On voit donc qu'il met à cette pratique deux conditions expresses, savoir, que la boisson ne soit pas excessivement froide et qu'elle ne soit par prise en grande quantité. Il est clair qu'avec de semblables précautions on évite l'excès; et ce n'est que l'excès que je blâme : il est évident en outre que les préceptes donnés par MAKITTRICK ne diffèrent presqu'en rien de ceux qui

sont généralement adoptés relativement aux bons effets des boissons fraîches et non pas très-froides. Enfin il paraîtra sans doute bien singulier qu'on ait vanté les boissons froides pour calmer les vomissemens excessifs, et que d'un autre côté divers Auteurs les considèrent comme les moyens les plus propres à faire évacuer par le vomissement les matières bilieuses (148). J'ai donc été en droit de dire que les diverses connaissances que nous avons à cet égard ne nous ont été fournies que par l'empirisme.

Les spasmes épigastriques étant détruits, les vomissemens étant appaisés, l'appareil critique par les sueurs commençant à s'établir, faudra-t-il avoir recours aux boissons froides dans la vue de favoriser la crise? Quelque confiance que méritent d'ailleurs ceux qui ont proposé une pareille méthode, je demeure convaincu qu'elle doit être plus souvent funeste qu'utile, en ce que bien-loin d'aider la nature dans le développement des actes qui doivent amener la crise, elle tend au contraire à la gêner, à la contrarier dans ses mouvemens: elle peut en un seul instant arrêter la crise, lorsqu'elle a commencé spontanément. Tout le monde connaît les funestes effets qui résultent quelquefois d'un

seul verre d'eau froide pris au moment où le corps est en sueur. Je n'ai pas besoin d'autre réponse contre ceux qui, se fondant sur ce que l'eau froide jouit évidement d'une vertu tonique, voudraient encore qu'on en fît usage, d'après cette seule et unique considération, dans la vue de pousser du côté de la peau, et par conséquent de décider ou d'activer une diaphorèse critique.

Ce n'est donc que dans la seconde période de la fièvre jaune, que nous pourrions découvrir quelqu'indication générale favorable à l'emploi des boissons dont il s'agit : telle serait celle déduite de la dégénération bilieuse. Mais ce dernier état n'est jamais assez simple, n'est pas assez dépouillé de complication, pour que les indications qui en résultent soient invariables. Celles que fournit l'élément nerveux qui l'accompagne ne sont pas moins essentielles : celles qu'on doit puiser dans les actes préparateurs de la coction devenue alors nécessaire, pour que la nature puisse dompter la cause matérielle, ou dans la direction et la succession des mouvemens critiques, dont la maladie est susceptible à cette époque, méritent également d'être prises en très-grande considération.

On voit donc par là, qu'en prescrivant les boissons très-froides pour enrayer la dégénération bilieuse, ce qui, en principe, est parfaitement indiqué, on ne s'occupe néanmoins que d'un seul élément de l'affection, et qu'on s'expose en même temps à réveiller, à exaspérer l'élément nerveux, ainsi que les accidens nombreux et graves qui en dépendent. On voit en outre qu'en insistant inconsidérément sur ces mêmes moyens, on court le risque d'arrêter subitement les mouvemens nécessaires à la coction et à la crise. Cette pratique, si elle n'est pas entièrement rejetée, exige donc de la part du Médecin autant de sagacité que de prudence; elle ne peut être recommandée que pour des cas particuliers et suffisamment connus jusque dans leurs plus petits détails. Je dirai plus, elle doit être aussi rarement nécessaire qu'il est difficile de la bien diriger. En un mot, ce sont là de ces grands moyens qui, maniés par un homme instruit et prudent, peuvent quelquefois produire de bons effets, et qui, entre les mains de la multitude empirique, seraient presque toujours des armes meurtrières dont il convient de lui interdire l'usage.

Lorsque la maladie s'est prolongée jusqu'au

14.e, jusqu'au 21.e ou au 25.e jour, sans avoir éprouvé de crise, ou même lorsqu'elle a marché avec une telle rapidité, qu'elle a parcouru ses deux premières périodes caractérisées par les accidens les plus graves, du 4.e au 7.e, au 9.e ou au 11.e jour, il reste alors bien peu d'espoir de la voir se terminer heureusement : elle est parvenue en effet au *maximum* de la malignité.

J'ai tâché de décrire cet état; j'ai signalé ce qu'il offre de plus frappant : mais je me suis arrêté aux seules considérations qui intéressent le Praticien.

Il a donc été établi qu'on ne peut se faire une idée exacte de la malignité, dans la fièvre jaune parvenue à son apogée, qu'en admettant une lésion profonde du principe de la vie, dont les effets sont remarquables en même temps dans le système entier des solides et des fluides.

Elle se manifeste, 1.° dans les systèmes nerveux et musculaire, par la perte ou tout au moins par des aberrations extraordinaires des sens internes et externes, par une impuissance presqu'absolue des organes moteurs, par un

affaissement général des solides accompagné quelquefois d'un reste d'irritation spasmodique fixée tantôt sur un organe et tantôt sur un autre.

2.° Elle se manifeste dans le système vasculaire sanguin, par une diminution considérable des forces toniques ou contractiles des artères et des veines, quelquefois par une concentration de ces mêmes forces sur une partie du système, avec atonie, affaissement, inertie dans les autres parties.

3.° Elle se déclare encore par un état de décomposition du sang lui-même porté au point que ce liquide perd non-seulement sa couleur, sa consistance et son homogénéité naturelles, mais encore qu'il devient fétide et, pour ainsi dire, gangréneux.

4.° La gravité ou la malignité s'annonce également dans la masse entière des humeurs, par une altération profonde, par leur décomposition : celle-ci, comme on l'a vu, est susceptible, à mesure que la vie s'éteint partiellement et peu-à-peu, de passer du degré de putridité ordinaire (ce mot étant rigoureusement pris dans son acception médicale), jusqu'au degré

qui se rapproche le plus de la dissolution, telle qu'elle a lieu dans le cadavre.

Mais il ne suffit pas de considérer chacun de ces accidens en lui-même, et par conséquent de chercher à le combattre d'une manière empirique. On ne saurait au contraire se promettre de les attaquer avec quelqu'avantage, qu'après les avoir jugés dans leur causes déterminantes et essentielles, ainsi que dans leur liaison avec ceux qui ont précédé. Quelle que soit la difficulté de ces recherches, c'est à elles seules, c'est à leur résultats, c'est aux conséquences pratiques qui en découlent à nous fournir les indications positives qui se présentent alors. Du reste, ce précepte de thérapeutique n'est pas seulement applicable à la fièvre jaune parvenue au plus haut degré de malignité; il l'est encore à toutes les maladies susceptibles de se revêtir d'un pareil caractère (149).

Ainsi, pour peu que l'on réfléchisse sur la nature des accidens, dont il vient d'être fait mention, on s'apercevra aisément que les uns et les autres sont une suite nécessaire de ceux qui se sont manifestés dans les deux premières périodes de la maladie. On concevra en effet

d'une part, que la sensibilité et l'irritabilité ayant été fortement exaltées, surtout dans les organes les plus essentiels à la vie, il doit résulter de-là un état absolument contraire, c'est-à-dire, l'anéantissement presque total des fonctions ou opérations vitales particulières à ces organes. C'est ce qui servira donc à rendre raison des phénomènes qui se développent quelquefois d'une manière aussi subite qu'extraordinaire; savoir, le délire comateux, la cessation des facultés intellectuelles, l'abolition de la vue, de l'ouie, de l'odorat, du goût, celle de la sensibilité générale ou partielle, l'impuissance musculaire, enfin la destruction presque totale de l'irritabilité dans tous les solides.

On concevra, d'un autre côté, qu'il faut rapporter à une cause analogue les autres phénomènes qui résultent de l'affection particulière du système vasculaire sanguin, c'est-à-dire, les ecchymoses, les taches pourprées ou livides, les hémorragies, les sueurs sanguinolentes qui ont lieu dans quelques sujets. Ce système ayant nécessairement participé à la tourmente générale, dans le temps où l'irritation a été portée au plus haut degré, on ne doit pas être étonné de le voir bientôt après atteint d'une atonie

radicale : ce qui doit se manifester, comme on l'a observé en Espagne, dans les organes artériels et veineux, par un défaut d'action sur le liquide qu'ils renferment ; dans les extrémités capillaires de ces mêmes vaisseaux, ainsi que dans le tissu cellulaire qui leur appartient, par une inertie presqu'absolue ; enfin dans le sang lui-même, par un affaiblissement du nexus vital ; d'où dépend sa décomposition plus ou moins complète. Je pourrais en dire autant de la dissolution des autres humeurs qui sans doute tient aux mêmes causes : mais cette manière de juger de la nature de ces divers accidens me paraît suffisamment établie par ce qui précède.

Telles sont les circonstances les plus essentielles de la maladie parvenue à sa troisième période : elles doivent nous servir à fixer les indications urgentes qu'offre un état aussi dangereux, et nous éclairer relativement au degré de confiance que méritent les moyens curatifs ou palliatifs qui ont été proposés.

Je crois être fondé à dire qu'en cette occasion toutes les indications se confondent en

une seule, par la même raison que tous les phénomènes morbifiques ne reconnaissent qu'une seule et unique cause. Il ne s'agit, en effet, que de réveiller, que de stimuler fortement le principe de la vie, que de l'exciter à disposer de toutes les forces qui lui restent, pour dompter les causes maladives, ou du moins pour en arrêter les progrès.

Sous ce rapport, le vin, la serpentaire de virginie, le quinquina, le camphre, quelques préparations pharmacéutiques, telles que les confections d'hyacinthe et d'alkermès, la thériaque, les eaux spiritueuses et aromatiques distillées, les eaux spiritueuses composées, l'eau thériacale, le vinaigre thériacal, l'œther, etc. etc., les sinapismes, les vésicatoires promenés sur différentes parties du corps, les lavemens préparés avec la décoction de certaines plantes aromatiques, avec celle du quinquina, ou avec une huile chargée de camphre ; en un mot, tous les excitans internes et externes viennent se placer ici, et sont en effet les seules ressources dont on puisse espérer quelques avantages. Mais il convient surtout d'administrer les premiers moyens, que je viens d'indiquer, à des doses plus fortes que dans les autres temps

de la maladie : il convient même d'insister sur leur usage avec une véritable opiniâtreté, sans s'arrêter alors aux diverses considérations auxquelles il était auparavant indispensable d'avoir égard. Je pourrais citer quelques guérisons pour ainsi dire miraculeuses, opérées en Espagne par le seul usage du vin, ou par celui du quinquina combiné avec le camphre ; l'un et l'autre de ces deux derniers porté à des doses étonnantes. Mais à cette occasion je ne puis me dispenser de conseiller une méthode d'administrer le quinquina comme tonique, excitant et anti-septique, et qui consiste à préparer premièrement une forte décoction de cette écorce, dans laquelle on fait entrer une certaine quantité de cette même substance en poudre.

Il est néanmoins une circonstance dans laquelle cette pratique mérite d'être modifiée, parce que l'indication déduite de l'atonie générale, de la prostration des forces, n'est pas la seule urgente et essentielle : c'est celle où, malgré l'affaissement général, il existe un reste d'irritation spasmodique fixée sur l'organe cérébral, sur les organes épigastriques, ou sur le système viscéral et plus particulièrement sur le foie. Il est évident qu'on ne peut se dispenser d'avoir

égard à cette complication, dans un état, pour ainsi dire, désespéré : il faut donc alors travailler à la détruire. Or les deux indications qu'elle fournit peuvent être remplies, soit en combinant, ou en associant les divers moyens curatifs propres à combattre chacun des accidens en particulier, soit en les administrant alternativement, soit enfin (ce qui vaut toujours mieux) en portant les moyens d'excitation sur une partie éloignée du centre de l'irritation spasmodique ; tandis qu'on dirige, autant qu'il est possible, vers ce dernier les moyens indiqués contre les causes irritantes. Cette méthode, comme on le devine sans doute, est relative surtout à l'usage qu'on peut faire, dans ce cas-là, des sinapismes ou des vésicatoires placés aux extrémités inférieures, dans le temps qu'on cherche à amortir l'irritation spasmodique par des topiques relâchans, émolliens et calmans appliqués sur la partie elle-même, ou qu'on prescrit intérieurement l'usage des toniques légers associés aux anti-spasmodiques ; ou même encore les boissons acidulées. C'est alors, par exemple, qu'une teinture aqueuse de quinquina avec le camphre, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, etc. etc. convient singulièrement (150).

BIBLIOTECA Granada DE ANDALUCIA

Quelqu'un s'étonnera peut-être de ce que je conseille encore, dans cette troisième période de la maladie, l'application des vésicatoires. Je réponds, 1.° que je me borne à considérer ici un état qui le plus souvent se manifeste seul, et auquel on doit néanmoins attribuer les divers accidens extraordinaires, lorsqu'il s'en présente; c'est la prostration des forces qui résulte d'une irritation antérieure portée à l'extrême. On ne saurait nier que les vésicatoires, comme tous les autres excitans externes, ne soient alors les moyens les plus utiles et peut-être les seuls qui méritent quelque confiance. 2.° J'observe que d'autres circonstances qui peuvent se rencontrer avec la première, savoir, le délire, une affection comateuse, des mouvemens convulsifs partiels (lorsqu'il est bien prouvé que ces accidens dépendent d'un état de spasme fixé sur un organe important et principalement sur le cerveau), j'observe, dis-je, que ces circonstances indiquent encore plus fortement l'emploi de ces mêmes moyens: mais il convient alors d'en régler, d'en diriger l'usage, d'après les données établies: on doit les considérer comme fournissant les secours les plus propres à faire cesser le spasme partiel, à le révulser, à le généraliser, en un

mot, à donner aux forces l'érection et la diffusion nécessaires.

J'ai déjà cité la pratique suivie en Espagne et surtout à Cadix (voyez la note 147 de la page 246), relativement aux avantages qu'on a retiré de l'application des vésicatoires, dans le cas où la prostration des forces était accompagnée d'un état comateux ou léthargique, quoique le sang éprouvât lui-même alors une dissolution bien manifeste : je dois encore citer, à cette occasion, une observation intéressante rapportée par MAKITTRICK. Cet Auteur, voulant faire cesser les craintes qu'on pourrait avoir relativement à la gangrène qui survient quelquefois aux plaies faites par les vésicatoires, dit avec juste raison, que cette gangrène ne dépend pas des cantharides, et qu'elle tient plutôt à la nature de la maladie. Mais il ajoute qu'elle a paru souvent être un effort critique, ou du moins une voie utile de solution, dans un état aussi dangereux. « *Neque forte abs re* » *erit monuisse quod mirabile dictu ? Ipsa gan-* » *grena aliquid medicati et critici nonnumquam* » *habeat* (151) ». Nous avons recueilli en Espagne quelques observations absolument analogues à celle-ci (152).

Je me garderai bien cependant de vouloir déduire de ces observations particulières, des règles invariables à l'égard des vésicatoires. Si je les rapporte avec quelques détails, c'est pour montrer que le Médecin ne doit pas se laisser décourager par les accidens les plus graves, qu'il ne doit pas surtout renoncer à l'emploi des moyens indiqués, par la crainte de provoquer lui-même ces accidens, et que dans l'état qui offre évidemment le plus grand nombre de chances défavorables, il reste à l'art et à la nature des ressources, qu'il ne saurait négliger sans se rendre coupable.

Enfin ce que j'ai dit touchant la nécessité de remonter aux causes essentielles des divers accidens qui accompagnent la fièvre jaune parvenue à son dernier degré, s'applique d'une manière encore plus spéciale aux hémorragies, aux sueurs sanguinolentes, à la dissolution du sang. J'ai cru pouvoir établir que ceux-ci tiennent absolument aux mêmes causes, c'est-à-dire, à une atonie radicale des solides et à cet état particulier des fluides, que nous ne pouvons concevoir qu'en admettant un affaiblissement considérable dans le *nexus* vital qui en lie les particules élémentaires. D'après cela, doit-on

compter exclusivement sur les astringens, dans la vue d'arrêter ces hémorragies ? Les éloges qu'on leur a prodigués ne sont-ils pas outrés : ou plutôt l'emploi empirique qu'on pourrait être tenté d'en faire, d'après ces recommandations, ne serait-il pas toujours inutile et souvent funeste ? Il est évident que les hémorragies ne constituent pas par elles-mêmes le plus grand danger : mais elles annoncent l'état le plus grave et le plus dangereux de la maladie, par rapport aux causes qui les ont produites et qui les entretiennent. Par conséquent s'occuper exclusivement du flux sanguin, chercher à le faire cesser par les astringens seuls, quelle que soit l'activité de ceux auxquels on donnerait la préférence, c'est ne suivre qu'une fausse indication, ou tout au plus qu'une indication secondaire, en négligeant l'indication principale ; c'est combattre l'effet, en laissant subsister la cause dans toute son énergie.

L'importance de ces observations sera encore mieux démontrée, en rappelant quelques faits pratiques relativement aux hémorragies qui se sont manifestées, dans les autres temps de la maladie. Ces dernières tenaient évidemment alors à des causes d'une nature très-différente : elles ont paru quelquefois en effet associées à

l'élément nerveux, et tellement sous sa dépendance, qu'elles cédaient à l'usage des tempérans, des délayans et des anti-spasmodiques. Elles se sont également montrées, chez quelques sujets, durant la première période d'irritation; et alors les moyens dont je viens de parler, ou même une petite saignée, ont suffi pour les arrêter. Enfin elles se sont déclarées dans le temps où prédominait la diathèse bilieuse et putride; et dans ce dernier cas, les moyens curatifs dirigés contre les causes essentielles ont été également d'une efficacité directe contre les hémorragies.

Les faits que je viens de rapporter ont été plusieurs fois présentés à la Commission comme une des bizarreries les plus remarquables de la maladie de l'Andalousie, ou comme un problème de Médecine-pratique à résoudre. La solution que j'entreprends d'en donner me paraît aussi simple que vraie, parce qu'elle est fondée sur l'observation et l'expérience.

Nous trouvons donc dans ces considérations des règles de conduite qui nous éloignent de la route suivie par les empiriques. Elles prouvent en outre que, s'il reste encore en ce moment quelqu'espoir d'arracher le malade à la mort,

ce n'est qu'en adoptant une méthode de traitement qui satisfasse à la fois aux deux indications évidentes, ou en d'autres termes, qui soit dirigée contre l'atonie générale, et en même temps contre ses effets directs, savoir, la dissolution du sang et les hémorragies. Sous ce double rapport les toniques, les cordiaux, les excitans spiritueux dont il a été parlé, associés aux astringens, aux acides végétaux et minéraux, conviennent parfaitement. Mais je n'ai pas besoin de dire que, relativement aux choix à faire parmi les substances de ces différentes classes, de même que relativement à leur doses, on ne doit suivre d'autres règles que celles qui sont déduites des circonstances particulières à l'individu, de sa sensibilité naturelle ou momentanée, de la prédominance de tel ou tel symptôme, en un mot, des effets même que produisent successivement les moyens indiqués. Dans un danger aussi pressant, le Médecin doit être en état de calculer jusqu'à la moindre probabilité, d'apprécier les diverses nuances qui peuvent se présenter, et de régler sa conduite d'après ce qu'elles exigent.

On pourrait en dire autant sans doute des autres époques de la maladie, attendu que les

modifications qu'elle présente dans sa marche et qui doivent en apporter dans le traitement, sont, pour ainsi dire, incalculables. J'ai tâché cependant d'indiquer les plus intéressantes et de fournir par là des exemples de comparaison pour toutes les autres. J'aurai donc satisfait à l'obligation que je m'étais imposée, si, d'une part, je suis parvenu à établir les règles fondamentales du traitement qu'il convient de suivre dans le plus grand nombre de cas; et si, de l'autre, j'ai déterminé assez clairement quelques-unes des circonstances accidentelles, soit particulières à certains individus, soit dépendantes de causes locales, qui méritent quelquefois d'être prises en très-grande considération parce qu'elles fournissent des indications urgentes, lors même qu'elles sont en opposition avec celles qui sont déduites des causes essentielles.

CHAPITRE VI.

Précautions générales à prendre pour s'opposer à l'introduction de la fièvre jaune en Europe. Précautions particulières contre cette même maladie dans le cas où elle se manifesterait dans un lieu quelconque.

§. I.er

Je crois avoir suffisamment prouvé que les malheurs arrivés en Espagne ont été le résultat d'une affection éminemment contagieuse, et que celle-ci jugée dans ses divers caractères était incontestablement la *fièvre jaune d'Amérique.* Il a été également démontré que le germe contagieux avait été apporté de dehors à Cadix, d'où, par une communication directe ou immédiate, et quelquefois même indirecte ou médiate, il s'était répandu dans une étendue considérable de pays. On a vu que la contagion

n'a été bornée dans son extension, que là, où cette même communication avait été scrupuleusement interceptée, ou bien, dans quelques points à la vérité très-circonscrits, dont le site particulier doit être estimé, comme ayant concouru à en empêcher le développement. Ce que j'ai dit de *Scipiona*, de *Medina-Sidonia*, d'*Alcala de los Panaderos*, ce que j'aurais pu observer également de quelques hameaux isolés et qui ont été entièrement exempts de la maladie, quoique enclavés dans le pays ravagé par elle, ne détruit donc point l'idée qui n'est malheureusement que trop bien fondée relativement à sa nature contagieuse. Voulant faire connaître la vérité toute entière, j'ai dû noter ces faits : mais n'est-il pas aussi de mon devoir d'empêcher qu'ils ne servent à égarer l'opinion publique, d'après les insinuations de certaines personnes qui, je ne sais par quel motif, ont osé avancer que la maladie de l'Andalousie avait été seulement épidémique et non contagieuse ? Un pareil aveuglement, une telle opiniâtreté ne mériteraient certainement pas qu'on s'occupât aujourd'hui de les combattre, si les impressions qui pourraient en résulter n'étaient pas d'une conséquence fâcheuse pour l'humanité entière, en inspirant, dans un cas

analogue, une sécurité bien dangereuse. On aurait même de la peine à concevoir qu'il pût exister des hommes assez prévenus, pour soutenir l'étrange paradoxe de la non-contagion de cette maladie, si nous n'avions un exemple mémorable d'un semblable égarement, au sujet de la peste elle-même (153). De quels excès l'esprit humain n'est-il pas capable, lorsqu'il est dirigé dans ses jugemens par l'amour-propre ou par l'intérêt! Quelle est l'erreur qui, surtout en Médecine, n'a pas été caressée par quelque enthousiaste? La prévention, ou l'ambition de faire du bruit font souvent adopter une opinion extraordinaire; la vanité empêche ensuite d'en revenir.

Pour répondre à ces assertions, je ne rappelerai pas ce qui se passa sur la corvette Américaine par rapport aux malades qu'elle avait à bord, aux hommes qu'elle avait perdus pendant sa traversée, et aux deux gardes de la douane qui y furent placés en surveillance, au moment de son arrivée à Cadix : je ne rappellerai pas non plus les autres événemens, suite évidente de la communication qui eut lieu entre l'équipage de ce navire et les officiers de la douane, ainsi que ceux du bureau de santé, ni enfin les particularités rela-

tives à l'infection lorsqu'elle commença à se manifester dans les maisons du *Barrio S.ta Maria*, la plupart habitées par des ouvriers du port. J'ai indiqué, d'après les faits les plus authentiques, la marche de la contagion dans Cadix, sa propagation de Cadix à Séville, les circonstances particulières qui à Séville ont caractérisé sa translation du faubourg de *Triana* à celui de *los Humeros*, et de là dans toute la cité ; j'ai fait remarquer enfin que de ces deux principaux foyers elle fut disséminée en tous les sens par les nombreuses émigrations ; d'après cela peut-on conserver encore quelque doute sur l'élément contagieux ?

Mais aux faits négatifs que je viens de rapporter, et sur lesquels on a cherché gratuitement à fonder l'idée de la non-contagion, je veux joindre d'autres faits du même ordre, dont je déduirai néanmoins une conséquence contraire, mais qui sera admise, à ce que je crois, par tout homme impartial. Je citerai à cette occasion, 1.° ce qui arriva au Régiment de *Maria-Luisa* campé entre *Chiclana* et *Puerto-Real* dans le temps où la maladie, introduite de Cadix dans ces deux endroits, y exerçait ses ravages. Les officiers supérieurs de ce corps donnèrent les ordres les plus précis pour empêcher la

communication de leurs cavaliers avec les habitans des villes ou villages voisins : leurs ordres furent si ponctuellement exécutés, leur surveillance fut si exacte que le Régiment ne fut jamais atteint par l'infection qui l'entourait de tous côtés ; tandis que plusieurs autres corps de troupes placés dans des lieux peu éloignés, mais pour lesquels cette même précaution était impossible, perdirent plus du tiers, quelques-uns plus de la moitié tant des officiers que des soldats.

2.° Des familles entières parvinrent également à échapper à la contagion, en s'isolant à temps, en se réfugiant à la campagne. Je ne rapporterai à ce sujet qu'un exemple parmi un très-grand nombre que la Commission a recueilli. On sait que la maladie se manifesta à Xerès long-temps après qu'elle eut éclaté à Cadix, Séville et dans plusieurs autres endroits environnans. Dès que ses premières étincelles s'y firent apercevoir, une famille très-nombreuse, celle des MM. HAURIE, se retira à la campagne, emportant avec elle les provisions nécessaires. Aucun des individus composant cette famille, aucun des domestiques attachés à son service ne fut atteint par la maladie, parce qu'ils obser-

vèrent très-soigneusement de ne communiquer avec aucun étranger, pendant tout le temps qu'ils séjournèrent à la campagne, laquelle n'est cependant que très-peu distante de la ville. M. JEAN-CHARLES HAURIE, ce courageux Magistrat dont j'ai déjà parlé, et sa respectable épouse, restèrent seuls dans leur maison de la ville, et ils ne tardèrent pas à partager le sort de leurs concitoyens : ils eurent néanmoins le bonheur de n'être affectés que légérement, la Providence ayant peut-être voulu par-là leur tenir compte de leur dévouement.

3.° Dans le temps que l'infection était enracinée à Séville, on vit, chose bien remarquable, les bateliers du Guadalquivir, ceux du moins qui restèrent sur leur barques séquestrés de leurs concitoyens, on les vit résister à l'infection, quoique placés au centre des deux foyers les plus terribles, les faubourgs de *Triana* et de *los Humeros*. La maladie et la mort semblaient planer sur leur tête sans les atteindre, malgré la petite distance qui les séparait des deux rives infectées en même temps : il est du moins très-vraisemblable, d'après cela, que l'infection a suivi dans sa propagation la route ordinaire par laquelle on

communique du faubourg à la ville, c'est-à-dire, qu'elle a véritablement passé sur le pont. Ceux qui connaissent les lieux dont il s'agit, et qui seront par conséquent mieux en état de faire l'application des faits que je rapporte ici, ne trouveront certainement dans cette assertion rien d'outré, rien qui ne soit très-admissible dans toute son étendue.

4.° Je dois placer parmi les faits du même ordre une observation très-curieuse qui nous a été communiquée par le Docteur CAPMAS : elle est relative à un village des environs de Cadix, dont je ne retrouve plus le nom sur notre journal de voyage ; mais peu importe le nom, le fait n'en est pas moins vrai et très-probant, puisqu'il nous a été transmis par un homme qui a vu et qui est en état de bien voir.

La maladie se manifesta seulement dans une rue de ce village. On eut aussi-tôt l'attention de barrer cette même rue des deux côtés, par une muraille dans laquelle on plaça une grille. C'est par cette grille qu'on faisait passer les alimens et autres objets nécessaires aux habitans de la rue clôturée, ayant l'attention de ne permettre la sortie d'aucune personne ou d'aucun

effet de l'intérieur. Cette précaution très-sage, ayant été continuée pendant tout le temps nécessaire, réussit complétement : la maladie en effet ne dépassa pas la barrière.

Je ne connais pas de preuves plus convaincantes de la nature contagieuse de la maladie, que ces divers faits relatifs aux individus qui s'en sont évidemment préservés en évitant toute communication (154), si sur-tout on les réunit aux autres faits bien plus nombreux qui se rapportent aux malheurs qui ont été la suite évidente d'une communication non-interrompue. J'en ai assez dit à ce sujet, pour me dispenser d'entrer dans de nouveaux détails.

Mais si, d'une part, ces observations nous font connaitre le danger qu'il y a de communiquer avec les personnes affectées de la fièvre jaune ; de l'autre, elles démontrent qu'avec certaines précautions, il est possible de se garantir par-tout de cette cruelle maladie.

Ceci s'applique premièrement à son invasion et à son établissement en Europe.

Née aux Antilles, ne l'avons-nous pas vue

presque de nos jours transportée plusieurs fois dans les États-Unis, et peut-être même s'y acclimater à la fin, s'y naturaliser au point d'y être aujourd'hui endémique ? Ce qui vient de se passer en Espagne doit au moins nous inspirer à cet égard de justes craintes pour l'avenir, surtout par rapport au Midi de l'Europe, où il existe certainement une très-grande disposition au développement d'une semblable affection.

J'ignore si jusqu'à présent la fièvre jaune est classée dans les bureaux maritimes de santé parmi les maladies qui exigent les plus grandes précautions ; mais je crois, et je ne crains pas de le dire, que les vaisseaux venant des parages où elle peut exister exigent beaucoup de surveillance, et que ceux qui arrivent dans nos ports, après avoir séjourné dans des lieux, où elle s'est manifestement déclarée, devraient être soumis à une quarantaine aussi rigoureuse que ceux qui viennent du Levant, par rapport à la peste.

Qu'on ne cherche pas à détruire la nécessité de ces précautions, en disant qu'il n'était rien arrivé de fâcheux jusqu'à ce moment, quoique

nos relations avec l'Amérique n'eussent pas été interrompues. Je réponds à cela que c'est précisément ainsi qu'on raisonnait au bureau de santé de Cadix : les résultats d'une pareille sécurité sont assez connus. Bien plus, on écrit de Séville qu'à la fin de l'été de 1801, pendant les mois d'août et de septembre (155), on a vu reparaître une maladie qu'on a cru être la même que celle de l'année précédente ; elle a été remarquable, dit-on, en ce qu'elle a attaqué principalement ceux qui n'avaient pas été malades à l'autre époque, ainsi que les nouveaux arrivés.

D'un autre côté, et ceci est mieux prouvé, nous le devons au Docteur LUZURIAGA observateur aussi instruit que véridique, la fièvre jaune s'est montrée à *Medina-Sidonia* pendant l'été qui a suivi celui où elle avait fait tant de ravages dans le reste de l'Andalousie. Il n'est pas indifférent de remarquer que cette ville en avait été exempte auparavant, comme on l'a dit.

Ce qui doit pourtant nous rassurer, et nous empêcher de craindre que la fièvre jaune ne se soit acclimatée définitivement dans cette partie de l'Europe, c'est qu'à *Medina-Sidonia*, elle fut beaucoup moins active dans sa propagation,

quoique aussi meurtrière dans ses effets, qu'elle ne l'avait été auparavant; c'est que surtout aux environs de ce bourg, de même que dans les autres parties de la Province, on n'a rien aperçu qui pût donner lieu au moindre soupçon. « Ce pays (dit au contraire le Doct. SOLIVAN, » dans une lettre écrite l'année dernière, par- » ticulièrement au sujet de Cadix) jouit en » général de la santé la plus parfaite; nous n'y » avons pas même vu cette année les maladies » ordinaires dans les différentes saisons ». On doit encore s'en rapporter à la sagesse et à la surveillance des autorités civiles et militaires, aux mesures de précaution qui ont été organisées pour extirper les restes du germe contagieux, ou pour en concentrer les premières étincelles, s'il en reparaissait dans quelque point, et les étouffer dans le lieu même de leur naissance. Ainsi que je l'ai annoncé plusieurs fois, ces précautions sont les plus essentielles et les plus efficaces qu'on puisse prendre, dans l'instant même où la contagion commence à se déclarer. Il y a donc tout lieu d'espérer que pour cette fois-ci l'Europe n'aura pas reçu du Nouveau Continent un présent aussi funeste que celui d'une maladie comparable à la peste d'Orient,

si ce n'est pas en malignité, du moins quant à son activité contagieuse.

Mais serions-nous excusables si, connaissant toute l'étendue et la réalité des dangers, nous ne nous empressions de leur opposer une barrière suffisante ? Tous les Gouvernemens n'ont-ils pas le même intérêt ? Quels seraient les inconvéniens qui pourraient résulter des mesures les seules propres à préserver les peuples d'un nouveau fléau ? Un léger retard dans nos relations avec les Américains ne serait sans doute pas plus funeste au commerce, que celui dont une malheureuse expérience a démontré la nécessité, à l'égard des Orientaux. Enfin doit-on attendre que le mal soit arrivé, pour prendre des mesures ; et l'exemple des malheurs que vient d'éprouver l'Andalousie, quoique unique jusqu'ici, ne peut-il pas servir d'excuse légitime à ce qui serait réglé à cet égard, lors même qu'il en résulterait un léger froissement de quelques intérêts particuliers ?

Nos voisins les Espagnols, ainsi que les habitans des contrées méridionales et maritimes de la France, se trouvent les plus intéressés à tout cela. Cependant les côtes d'Espagne sont en

général trop peu surveillées, quant au service de santé. Ce que j'en dis n'est nullement hasardé; nous avons été quelquefois à portée de faire cette remarque, et surtout de recueillir quelques plaintes portées sur cet objet, par plusieurs Magistrats respectables de cette nation, ainsi que par divers membres des bureaux de santé aujourd'hui établis.

Je conviens qu'une grande partie de ces côtes est ouverte aux arrivages clandestins : mais les moyens que l'on prend contre la contrebande pourraient également être utilisés pour le maintien de la santé publique. Faut-il s'étonner, d'après cela, si l'Espagne, et si l'Andalousie en particulier à cause de son voisinage des côtes de la Barbarie, ont été souvent ravagées par des maladies pestilentielles, et si cette Province a été le premier berceau d'une nouvelle maladie contagieuse apportée de dehors. On ne doit point prendre ceci comme une censure inconsidérée des lois qui règlent en Espagne le service maritime de santé. Peut-être est-il vrai de dire (je parle toujours d'après les hommes instruits que je viens de citer) que la législation, à cet égard, est un peu plus incomplète que celle de quelques autres nations ? Il faut du

moins convenir qu'on doit nécessairement y éprouver plus de difficultés dans l'exécution stricte des lois relatives à ce même service, à cause de la situation des lieux et du voisinage des pays les plus suspects.

Mais je reviens aux dangers qui existent pour les habitans de tous les ports d'Europe de recevoir la fièvre jaune, et pour ceux des contrées méridionales de la voir s'y développer avec la plus grande fureur et peut-être même s'y naturaliser. Ils me paraissent si réels, d'après ce qui est arrivé dans l'Amérique septentrionale, et d'après ce que nous venons de voir en Espagne, qu'ils méritent de fixer l'attention de tous les Gouvernemens. Au surplus, mes craintes fussent-elles exagérées sous un rapport, c'est-à-dire, relativement à l'établissement définitif de la maladie en Europe, elles ne le sont point assurément, sous celui de la possibilité de son introduction fréquente dans certains points. Il vaudrait mieux sans doute s'exposer au reproche d'avoir pris des précautions outrées, qu'à celui de les avoir totalement négligées, jusqu'à ce que du moins l'on se soit assuré que la fièvre jaune n'est pas toujours aussi contagieuse qu'elle le paraît, d'après l'exemple de Cadix.

Une entreprise digne de ce siècle de lumières et durant lequel les esprits se sont dirigés avec tant de succès vers les méthodes expérimentales, serait celle qui aurait pour objet d'étudier certaines maladies dans les pays mêmes auxquels elles appartiennent. C'est alors seulement qu'on pourra se flatter d'avoir des idées exactes sur leur nature, et, relativement aux affections contagieuses, sur le mode de propagation qui leur est propre et par conséquent sur les moyens d'en empêcher l'introduction d'un pays dans un autre. Une pareille mesure, pour qu'elle ait des résultats heureux et entiers, ne saurait être exécutée que sous la protection spéciale d'un Gouvernement. Elle honorerait sans doute celui qui l'aurait ordonnée, autant que les tentatives répétées de nos jours pour aggrandir nos relations commerciales. Elle serait surtout essentielle pour fixer irrévocablement quelques points encore douteux dans l'histoire de la fièvre jaune, et qui ne peuvent être éclaircis qu'après avoir étudié cette maladie dans les lieux où elle est endémique et dans ceux où il semble qu'elle s'est naturalisée en dernier lieu. Si l'utilité de ce que je propose avait besoin d'être confirmée par un exemple récent, je citerais les notions très-intéressantes que nous

venons d'acquérir sur la peste, et que nous devons aux Médecins français de l'armée d'Égypte. Voyez les mémoires sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant publiés récemment par le Médecin PUGNET, et surtout celui qui a pour titre, *Observations pratiques sur l'épidémie qui règne dans l'armée Française*, *an* 7. Jusqu'ici nous n'avions sur la peste que des renseignemens empiriques ou vagues, tels qu'on a pu les recueillir au moment même de la désolation occasionée dans quelques contrées de l'Europe par ce fléau dévastateur. Nous manquions d'un aperçu médical et véritablement pratique relativement aux diverses espèces de peste, à leurs symptômes caractéristiques, au degré d'activité contagieuse ou d'intensité de chacune d'elles, aux modifications que doit subir le traitement d'après ces diverses données. C'est ce qui vient d'être ébauché par le Médecin PUGNET, et ensuite complété par le Professeur DESGENETTES Médecin en chef de l'armée d'Égypte : nous devons à ce dernier un recueil des faits les plus intéressans pour la science. Les avantages que nous a procuré la circonstance particulière de la conquête de l'Égypte par rapport à une connaissance plus précise d'une maladie qui chaque jour

menace l'Europe, doivent nous faire desirer que la fièvre jaune dont nous sommes également menacés, soit étudiée par des hommes instruits, dans les régions qu'elle habite originairement, et dans ceux où l'on peut croire qu'elle s'est transplantée. Ils seraient principalement chargés du soin de la caractériser dans sa nature, dans son élément contagieux, dans les causes qui influent le plus sur ce dernier, et de terminer par là toute discussion, de résoudre tous les doutes, de nous avertir enfin sur le degré de surveillance ou de précaution que nous devons apporter dans nos relations avec les habitans de ces régions. Je ne crains pas d'avancer que de pareilles mesures sont d'autant plus nécessaires, pour la fièvre jaune, que nous sommes plus fondés à craindre qu'elle ne s'établisse définitivement dans les parties de l'Europe que j'ai déjà désignées (156); tandis qu'une semblable crainte est heureusement nulle relativement à la peste. Celle-ci plusieurs fois introduite en Europe ne s'y est jamais acclimatée, et l'on connaît parfaitement aujourd'hui les moyens d'empêcher son invasion: il serait à desirer seulement que le code *sanitaire* de Marseille fût suivi partout avec une égale rigueur.

§. II.

Dans le cas où les précautions générales auraient été infructueuses, et où par conséquent la fièvre jaune, comme toute autre affection contagieuse, se serait introduite dans un lieu quelconque plus ou moins peuplé, il n'y a qu'un seul parti à prendre, celui de tâcher d'en borner l'extension. Dans cette vue, il faut promptement isoler les malades, ainsi que les personnes chargées de les soigner.

S'il était possible d'établir un lazaret, ou des hôpitaux assez vastes pour y recevoir, y placer commodément tous les malades et les y traiter, il semble que ce moyen devrait être adopté sur-le-champ, surtout si l'établissement pouvait en être fait hors la ville, à une certaine distance et dans une position avantageuse. Mais il faut convenir que cela n'est guère praticable, pour peu que la population soit considérable. On ne parviendrait jamais en effet à surmonter la répugnance de la très-grande majorité des habitans, contre ces lazarets. L'intention des Magistrats serait donc souvent trompée ; les lois les plus sévères, la surveillance la plus exacte n'empê-

cheraient pas que la précaution ne fût souvent éludée ou retardée dans son exécution ; ce qui la rendrait absolument nulle. Il n'en serait pas de même, si ces maisons étaient seulement ouvertes aux habitans pauvres, à ceux qui sont privés chez eux des secours les plus nécessaires : ces asiles du malheur seraient alors véritablement utiles, parce qu'ils seraient moins encombrés de malades. Mais si même en suivant le dernier conseil, l'entassement devenait inévitable à cause de la petitesse du local ordinaire, ou du grand nombre d'individus qui se présenteraient pour y être reçus, il faudroit se hâter de multiplier ces établissemens : des tentes, des baraques en bois peuvent suppléer momentanément à ceux qui manquent. Le premier besoin des malades est la salubrité du lieu où ils sont placés. C'est une charité bien mal entendue, que celle qui n'a à offrir aux malheureux que des secours empoisonnés, et qui croit avoir rempli toutes ses obligations, parce qu'elle les a soustrait aux regards du public.

Les autres malades, parmi lesquels je compte ceux qui jouissent de la moindre aisance, devraient être séquestrés dans leur maisons ; toute communication leur étant sévèrement in-

terdite, ainsi qu'à ceux qui se seraient dévoués à les servir. L'humanité, quoiqu'on en dise, repousse l'idée d'une séquestration absolue. Pourquoi d'ailleurs vouloir contrarier les sentimens naturels qui unissent les individus d'une même famille ? Pourquoi vouloir empêcher le dévouement que chacun d'eux doit manifester à son tour, en servant les autres ? Les chances de malheur, quoique très-multipliées, ne sont pas absolument inévitables ; et des secours distribués par l'amitié, l'amour et la reconnaissance doivent certainement faire diminuer pour tous le nombre de ces chances. Pourquoi enfin ajouter à la terreur qu'inspire la maladie, celle qui résulterait nécessairement de certaines précautions outrées dans leur objet, et qui par conséquent seraient presque toujours sans exécution ? Telles seraient, par exemple, la translation des contagiés dans un lazaret contre leur gré, ou leur séparation forcée d'avec ceux qui leur sont attachés par le sang ou l'amitié.

Dans une pareille situation, toute détermination présente quelques inconvéniens; et l'on est réduit à choisir celle qui en offre le moins. Il paraît donc que dans tous les lieux où l'on aurait à s'opposer à la propagation d'une maladie con-

tagieuse, les Magistrats devraient être autorisés à s'adjoindre un nombre suffisant de Médecins, Chirurgiens, et Pharmaciens, d'Ecclésiastiques et de Notables, pour organiser avec eux les mesures de police et d'administration relatives à la santé publique, et pourvoir aux besoins des malades dans leur domicile. Les citoyens appelés à ce service honorable et dangereux devraient sans doute être placés de la manière la plus avantageuse, tant pour la plus prompte distribution des secours, que pour leur propre conservation. Mais il serait indispensable que toute communication avec les personnes placées au delà d'une limite déterminée leur fût sévèrement interdite.

Je desirerais donc, 1.° que le lieu dans lequel aurait paru la contagion fût aussitôt cerné par une double barrière; 2.° qu'une de ces barrières fût rapprochée, autant qu'il serait possible, du premier foyer de l'infection; 3.° que les personnes chargées de secourir les malades fussent placées dans l'intérieur des deux barrières; 4.° que du dehors on eût soin de les pourvoir de tout ce qu'ils demanderaient en alimens, médicamens et autres objets; 5.° qu'il fût établi dans un point et auprès de la barrière extérieure

une espèce de lazaret, pour y recevoir en quarantaine les individus qui n'ayant pas été encore malades, ou qui ayant été guéris, pourraient avoir des raisons particulières pour demander à sortir du cordon ; bien entendu qu'on n'accorderait la sortie, qu'après avoir usé, à leur égard, de tous les moyens propres à constater leur état de santé, et qu'il leur serait rigoureusement défendu d'emporter avec eux aucun effet de l'intérieur de la barrière ; 6.° je desirerais enfin qu'immédiatement après avoir pris ces précautions générales dans le premier point contagié, quelle que fût son étendue, on se préparât de la même manière dans les autres quartiers non infectés : je voudrais, par exemple, qu'on divisât le reste de la ville en sections, à chacune desquelles seraient appliqués des Magistrats, des Médecins, des Chirurgiens, des Pharmaciens, des Ecclésiastiques et des Notables qui seraient chargés des mêmes objets dans leur section, si par malheur la contagion venait à s'y manifester, et qui s'occuperaient surtout à prévenir cet accident, autant qu'il serait en leur pouvoir.

Ce projet peut bien présenter quelques difficultés dans son exécution, par rapport à certaines

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA Granada

localités : mais ces difficultés ne seront certainement pas toujours insurmontables. Je me borne donc à en émettre l'idée fondamentale, qui sans doute a besoin d'être mûrie et perfectionnée; et je crois qu'il me suffit en ce moment d'attirer l'attention des Gouvernemens vers une partie aussi intéressante de l'hygiène publique, sur laquelle il n'existe peut-être nulle part aucune loi. Faut-il, pour en prouver la nécessité, que je rappelle ici que des calamités pareilles, quant à leurs effets désastreux, se manifestent tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre ? Le mal arrive ; il est aggravé, et bientôt porté à son comble par l'oubli des premiers moyens préservatifs, par l'incurie et surtout par l'obstination du peuple, quelquefois par un défaut d'harmonie entre les Magistrats et les hommes de l'art, en un mot, par la confusion générale ; et tout cela tient uniquement à une imprévoyance qui certes ne saurait être excusable en aucun pays.

Mais comment les Magistrats seront-ils avertis à temps du danger ? La chose est assurément bien aisée : il faut, surtout dans les ports de mer et les villes frontières, indépendamment des mesures générales qui y sont sans doute en

vigueur pour empêcher l'introduction de toute infection étrangère, il faut, dis-je, établir des conseils de santé publique formés d'un certain nombre de Médecins, Chirurgiens et Pharmaciens. Ces conseils s'assembleraient auprès des Magistrats à des époques fixées : ils devraient avoir la faculté d'appeler auprès d'eux, en cas de besoin, tous les Médecins, Chirurgiens, Pharmaciens, ou autres personnes qu'ils croiraient en état de leur fournir des renseignemens ou des avis utiles : tout individu chargé de visiter ou de servir un malade, serait tenu, si la maladie lui paraissait de nature contagieuse, d'en avertir sur-le-champ les membres du conseil, et ceux-ci, une fois dépositaires de cet avertissement secret, s'entendraient avec les Magistrats, soit pour prendre des précautions promptes, soit pour faire cesser de fausses alarmes.

On dira peut-être que la plupart de ces moyens, ou que des moyens à-peu-près semblables ont été mis en usage partout où ils ont été momentanément nécessaires, qu'ils sont par conséquent connus et qu'on sait depuis long-temps qu'ils sont les seuls propres à empêcher ou à arrêter la contagion. Mais ne savons-nous pas aussi par expérience qu'on ne se décide le plus souvent

à prendre de pareilles mesures que trop tard : souvent même avant que ces mesures soient organisées, il s'est écoulé un si long espace de temps, qu'elles deviennent ensuite absolument inutiles. Je suis fermement convaincu que la fièvre jaune eût pu être circonscrite dans le vaisseau qui l'a apportée, qu'ensuite elle aurait été renfermée dans un quartier de Cadix, ou même dans cette ville et, par rapport à Séville, qu'elle eût été bornée au seul faubourg de Triana, si les précautions dont j'ai parlé eussent été organisées d'avance. On ne manqua pas de les adopter, mais trop tard ; et le plus souvent elles furent éludées : aussi malgré ces précautions, la maladie a atteint en Andalousie, dans l'espace d'environ trois ou quatre mois, plus de sept cent mille individus, parmi lesquels on compte près de cent mille victimes. Je ne crains pas de dire que partout ailleurs où l'on n'aurait pas été mieux disposé qu'en Espagne, pour concentrer l'infection, et pour diriger avec plus de méthode et d'harmonie les divers moyens devenus nécessaires dans plusieurs points à la fois, où par conséquent il eût été impossible d'éviter la confusion, où enfin il eût été également facile de tromper la

surveillance, l'on aurait nécessairement éprouvé les mêmes malheurs. Les Magistrats, les hommes de l'art, les hommes instruits ont fait en général tout ce qu'ils ont pu : mais ils ne pouvaient être préparés à tout : le peuple égaré par des préjugés a commis partout des fautes irréparables. Si la vigilance et la fermeté de M. le Général SOLANO, si les sages avis de l'Intendant, M. DE SOLER ont produit le plus grand bien, celui d'arrêter la contagion, c'est parce qu'ils sont promptement parvenus, leurs ordres étant exécutés par des militaires, à intercepter toute communication entre les pays attaqués de la maladie et ceux qui ne l'étaient pas, ou qui ne l'étaient plus : ils firent donc alors pour l'ensemble des lieux contagiés, ce qu'on aurait pu exécuter particulièrement dans chaque point, à mesure que l'infection y paraissait, si les moyens eussent été calculés ou organisés d'avance.

Parmi les moyens utiles qu'il appartient aux Gouvernemens de préparer pour empêcher l'introduction des maladies contagieuses d'un pays dans un autre, ou du moins pour en affaiblir les ravages, lorsque ce malheur est arrivé, il en est un que je crois bien essentiel. L'humanité réclame

depuis long-temps un ouvrage sur les maladies contagieuses, dans lequel on réunirait tout ce qui est épars dans des traités particuliers. On tâcherait de déterminer, dans cet ouvrage, les caractères essentiels de chacune de ces maladies, ses modifications connues et son mode de propagation : on y indiquerait enfin les secours médicinaux, chimiques et administratifs propres à empêcher l'introduction de ces maladies, à en arrêter les progrès, à les combattre et à en extirper les germes. Il deviendrait par conséquent la partie la plus intéressante du code *sanitaire* qui, à peu de chose près sans doute, doit être le même pour toutes les nations. En France, les Écoles de Médecine pourraient être appelées à concourir à ce travail important, qui exige la réunion de plusieurs hommes ; et il suffirait de leur procurer les moyens qui pourraient leur manquer, pour ramasser tous les matériaux nécessaires dans une entreprise aussi utile.

Je conviens qu'il est un peu plus difficile de déterminer les précautions que doit prendre chaque individu, dans la vue de se garantir de l'infection, lorsqu'une fois elle s'est manifestée

auprès de lui. Existe-t-il une prophylactique invariable dans ses règles, dans ses moyens, et toujours certaine dans ses effets ? L'expérience a jusqu'ici prouvé la négative. Il est donc tout au plus permis d'indiquer quelques précautions générales auxquelles on peut avoir recours pour s'opposer à la propagation de la fièvre jaune, attendu que leur utilité contre toutes les autres maladies contagieuses est assez solidement établie. Ces précautions ont pour objet, 1.° de soustraire les corps sains, autant qu'il est possible, à l'action des miasmes contagieux ; 2.° de rendre plus difficile la pénétration, la fixation de ces miasmes dans tout le système.

Il est évident, d'après cela, que la première précaution consiste à s'abstenir de toucher les malades, leur linge et les autres effets servant à leur usage. Mais d'une part, celle-ci ne peut pas être rigoureusement prise par tout le monde et principalement par ceux qui doivent secourir les malades, soit par devoir, soit par affection : de l'autre il est suffisamment prouvé que le contact immédiat n'est pas toujours nécessaire pour la propagation de l'infection. Car on a vu en Espagne des individus qui, dès le commencement de la maladie, s'étaient séquestrés

dans leur maison et qui avaient été très-attentifs à éviter le contact immédiat ; on a vu, dis-je, plusieurs de ces individus recevoir l'infection, pour avoir seulement été approchés par d'autres, au moment où ces derniers n'éprouvaient encore que les prodromes de la maladie, ou lorsqu'ils n'étaient pas entièrement guéris. Ce mode d'infection d'une personne à une autre, sans le contact immédiat, ne peut se concevoir, qu'en admettant la possibilité du transport du virus contagieux à une certaine distance, à l'aide du véhicule général de toutes les émanations, c'est-à-dire, au moyen de l'air (157).

Ces considérations nous conduisent donc à rechercher s'il existe des moyens capables de diminuer les chances défavorables, pour ceux qui ne peuvent se soustraire au contact immédiat ; et d'affaiblir, pour tous les autres, le danger d'une infection déterminée par les miasmes répandus dans l'air.

Les premiers doivent avoir l'attention de se laver les mains, immédiatement après avoir touché un malade, avec du vinaigre plus ou moins affaibli, ou avec quelques tranches de citron

écrasées entre les doigts. Ils doivent aussi se rincer souvent la bouche, se laver les narines, éviter d'avaler la salive lorsqu'ils sont dans un lieu suspect et avant d'avoir pris la précaution dont je viens de parler. Ceux qui ne sont obligés de toucher ou d'approcher les malades que par intervalles, pourraient aussi s'envelopper, de la tête jusqu'aux pieds, d'une tunique ou d'une espèce de surtout fait avec une étoffe très-peu poreuse : on emploierait, par exemple, le taffetas ciré, ou la toile cirée ; et l'on aurait l'attention de quitter cette robe à la rue, de l'y laisser en plein air, et de l'exposer même, avant de la reprendre, aux fumigations dont il sera bientôt parlé. Il est encore, pour ces mêmes personnes, d'autres précautions particulières qu'il est inutile de tracer ici, parce qu'elles dépendent principalement du temps, des lieux, de la saison, du tempérament de l'individu, de ses habitudes, et qu'elles ne peuvent par conséquent être réglées que par les hommes de l'art qui se trouvent exposés aux mêmes dangers.

Nous devons aux Chimistes modernes la connaissance de plusieurs moyens dont on peut retirer les plus grands avantages dans le cas dont il s'agit ici. Je veux parler de la méthode de

désinfection à l'aide des acides acétique, sulphureux, nitrique, muriatique, muriatique oxigéné. Les ouvrages de FOURCROY, de CHAPTAL, de BERTHOLLET, de GUYTON-MORVEAU, ne laissent rien à désirer relativement aux bons effets qui résultent de l'emploi bien entendu de ces substances comme anti-putrides ou anti-contagieuses; et relativement à la préférence qu'elles méritent sur tous les autres moyens qui avaient été préconisés jusqu'ici, et que la routine et les préjugés adoptent encore quelquefois: tels sont les grands feux établis en différens points et dont l'usage remonte jusqu'aux premiers temps connus de la Médecine: tel est encore l'usage des parfums, celui de brûler des baies de genièvre, des plantes aromatiques, des matières résineuses, etc. etc. Il est certain, comme on l'a dit souvent (et il paraît qu'il est encore nécessaire de le répéter), que le premier de ces moyens ne peut avoir qu'une action très-bornée, et qu'il n'agit le plus souvent qu'en déplaçant les miasmes, au lieu de les détruire. Mais si on multiplie les feux, ou si on s'obstine à en continuer l'usage, dans l'espoir de brûler tous les miasmes contagieux répandus sur une surface considérable, il peut résulter de là les inconvéniens les plus graves.

Voyez à ce sujet ce que rapporte PAPON, relativement à la peste de Marseille ; voyez également les remarques faites sur le même objet par GUYTON-MORVEAU dans son *Traité des moyens de désinfecter l'air*. Enfin en rappelant ici que ce même moyen, ainsi que plusieurs autres analogues, ont été mis en usage en Andalousie, et particulièrement à Cadix avec le plus grand soin, on se convaincra du moins de leur inutilité (158).

Les ressources les plus avantageuses dans ce cas-là, les seules qui méritent quelque confiance sont donc celles qui ont été indiquées par les célèbres Chimistes que j'ai cités, et auxquelles il faut joindre également la méthode proposée par M. SMYTH (159). Il est inutile sans doute de chercher à en prouver les avantages. Depuis la publication de l'ouvrage intéressant de GUYTON-MORVEAU, il n'est plus permis de conserver, à cet égard, le moindre doute : je dirai plus ; il est impossible de ne pas accorder la préférence à la méthode de désinfection proposée par ce dernier, et qui consiste, comme on le sait, à verser dans une atmosphère chargée de miasmes putrides et contagieux une quantité de *gaz acide muriatique oxigéné* suffisante pour

neutraliser ces miasmes. La facilité avec laquelle on peut se procurer partout les substances propres à produire l'effet qu'on désire, la simplicité de l'appareil, la certitude des résultats de l'opération établie par une théorie judicieuse et par les expériences les plus décisives, tout se réunit en faveur de cette méthode (160).

Mais en convenant de tous ces avantages par rapport aux individus plus spécialement exposés à la contagion, en avouant que ces moyens sont pour tous les autres en particulier les seuls préservatifs dignes de quelque confiance, parce qu'ils sont les correctifs les plus efficaces des miasmes putrides et contagieux disséminés dans l'air qui les environne, ou logés dans les corps qu'ils sont obligés de toucher, faudra-t-il convenir aussi qu'on doit se fier à eux seuls, dans la vue de borner l'extension de la fièvre jaune ou de toute autre maladie contagieuse ? Faudra-t-il convenir qu'ils doivent suffire dans tous les cas pour faire cesser une semblable maladie, soit qu'elle ait été apportée de dehors, soit qu'elle ait été engendrée dans le lieu même où elle se déclare ? Faudra-t-il en un mot admettre de confiance une opinion qui semble s'être accréditée et qui

attribue aux fumigations acides seules l'extinction de la maladie de l'Andalousie ? C'est ici que commence l'exagération ; et je vois avec douleur que cette assertion au moins hasardée a déjà servi plusieurs fois à établir des conséquences qui le sont assurément autant qu'elle : en la réduisant à sa juste valeur, je n'ai donc d'autre intention que celle de rendre hommage à la vérité et d'empêcher les effets qui résulteraient d'une confiance ou d'une sécurité aussi mal fondée.

J'observerai donc, qu'en Espagne, les fumigations acides n'ont été en général employées que très-tard, c'est-à-dire, lorsque la maladie tendait à sa fin ; 2.° qu'à Séville, où l'on en a fait usage un peu plutôt, il y a eu, proportionnément à la population, autant de malades et de morts que dans la plupart des autres endroits ; 3.° je dirai qu'à Cadix, ainsi que dans plusieurs autres villes, on n'a eu recours à ce moyen qu'après la cessation de la maladie ; 4.° que ces mêmes fumigations n'ont été exécutées ni assez à temps, ni d'une manière assez complète pour pouvoir affirmer, comme on n'a pas craint de le dire, qu'elles ont détruit tous les germes contagieux ; 5.° enfin, qu'il est plusieurs

points dans lesquels il n'en a été question ni durant la maladie, ni après sa cessation.

Mais ces fumigations eussent-elles été pratiquées partout et de la manière la plus régulière, pourrait-on avancer encore que la maladie ne doit sa destruction qu'à elles seules ? Peut-on supposer qu'elles sont capables de désinfecter l'atmosphère d'une ville, d'un canton, d'une province, comme celle d'un appartement ou d'un édifice quelconque ? Ce que l'on a dit de l'inutilité des grands feux dont l'action se trouve nécessairement bornée, ne vient-il pas s'appliquer avec autant de raison aux fumigations, lorsqu'on a la prétention d'en faire le seul et unique désinfectant d'une province ? Je le répète donc, la méthode chimique dont il s'agit offre les plus grands avantages pour chaque individu en particulier, parce qu'elle le soustrait aux miasmes qui l'environnent, parce qu'elle détruit ces miasmes dans un lieu circonscrit, à mesure qu'ils se dégagent : mais elle est incapable d'en tarir la source lorsqu'ils sont disséminés dans une grande étendue. Les météores très-prononcés, le changement d'une saison en une autre peuvent seuls produire cet heureux effet, comme on l'a observé en Espagne et en Amérique.

Parmi les précautions à prendre par ceux qui sont menacés de la contagion, on doit compter pour beaucoup le choix de l'habitation et la propreté. Il convient en conséquence de choisir l'appartement le plus aéré et le plus sec ; mais il faut éviter l'entassement des individus dans le même local. S'il est nécessaire de changer souvent de linge et d'habits, il ne l'est pas moins de ne reprendre le linge qui a été porté, qu'après l'avoir passé à une bonne lessive et l'avoir ensuite exposé à une fumigation : ce dernier moyen doit être également employé chaque jour pour les habits, surtout dans la classe la moins aisée. Le renouvellement de l'air dans les appartemens non-infectés, comme dans ceux qui sont habités par les malades est encore une précaution indispensable : l'idée de se barricader de toutes parts, ou pour mieux dire, de se tenir constamment dans un lieu dont toutes les issues extérieures seraient toujours fermées, est un préjugé qui ne peut manquer d'avoir des suites funestes. Les inconvéniens qui résulteraient d'un pareil abus de précautions seraient en effet plus réels et plus graves, que les dangers qu'on chercherait par là à éviter.

Si, d'un autre côté, on établit en principe

qu'il convient alors de suivre un bon régime, c'est-à-dire, de choisir les alimens dont on doit faire usage et d'en régler la quantité ; il est également vrai de dire que ce choix ne doit pas être minutieux ni la règle portée jusqu'à l'abus. N'abuserait-on pas des règles hygiététiques, en se privant tout à coup des alimens avec lesquels l'estomac se trouve, pour ainsi dire, familiarisé par une longue habitude, ou en se mettant à la diète, lorsque l'état des forces digestives, lorsqu'un besoin bien prononcé, exige une nourriture solide ? J'ai eu occasion de m'assurer en Espagne que les personnes qui, sans motif, s'étaient soumises à de pareilles précautions extraordinaires, qui, par exemple, s'étaient privées tout à coup de chocolat, de café, de vin, de viande, ou, ce qui est bien pis encore, qui s'étaient purgées ou émétisées d'avance et par précaution, j'ai eu occasion, dis-je, de m'assurer que ces personnes avaient été en général plus promptement et plus griévement affectées par la contagion, que celles qui persistaient à vivre comme auparavant. En effet, la privation d'alimens toniques ou restaurans, un changement brusque dans le régime, l'emploi inconsidéré de certains remèdes, loin d'effacer la disposition générale du corps à la

maladie, devaient nécessairement produire un effet absolument contraire. Ce n'est pas au moment où l'on est environné de miasmes contagieux, dont l'action se dirige sur le système nerveux et sur les organes digestifs, qu'il faut chercher à s'énerver au physique comme au moral : or, ceux qui s'astreignent à de semblables précautions sont déjà frappés de terreur : en s'affaiblissant par le régime ils se prédisposent donc doublement. Il vaut bien mieux au contraire adopter pour règle générale d'user de tout, comme auparavant, sans abuser de rien. Mais il faut sur-tout se faire un courage de raisonnement, ou du moins s'abandonner à une sage résignation, en éloignant, autant qu'il est possible, tous les conducteurs connus de la contagion. L'importance de ces préceptes hygiététiques n'est pas assez généralement sentie, durant les maladies épidémiques et contagieuses. Guidé par une fausse prévoyance, ou plus souvent encore entraîné par des conseils dangereux, le peuple s'imagine qu'on ne saurait trop se hâter d'adopter le régime, et même de recourir aux moyens curatifs qui conviennent contre la maladie. Cette conduite erronée produit au moins un affaiblissement radical et porte le trouble dans les fonctions : elle rend par conséquent

beaucoup plus active l'influence des causes maladives qu'on cherche à prévenir.

J'ai classé parmi les mesures de précaution les plus essentielles, celles qui ont pour objet d'enrayer l'action des miasmes contagieux, dans le premier instant de leur application. Il est évident que, relativement à la fièvre jaune, ce premier moment de l'infection, durant lequel se manifestent quelques prodromes de la maladie, peut le plus souvent être aperçu et parfaitement bien jugé par un homme instruit : voyez ce qui est rapporté des phénomènes caractéristiques de ces prodromes, chap. 2, §. 2, pag. 76, 77 et 78. En traçant les règles générales du traitement relatives à la première période, j'ai également désigné plusieurs moyens, dont l'expérience a démontré l'utilité, pour détruire la maladie dès qu'elle se manifeste, ou, comme on dit, pour l'étouffer dans son berceau. Mais il s'agit ici de l'époque qui précède celle que nous avons considérée comme la première période : il s'agit de cette époque qui, ainsi que je l'ai observé, sépare le moment de l'infection d'avec celui du développement de la maladie. J'ai donc cru pouvoir placer les moyens qui se trouvent alors indiqués, comme étant ca-

pables de faire avorter l'affection imminente, parmi ceux qui appartiennent essentiellement à la prophylactique. Ils ne sont pas très-nombreux sans doute ; cependant leur emploi ne doit pas être purement empirique : on verra bientôt qu'il y a un choix à faire parmi eux, et que ce choix ne peut être réglé que par les circonstances particulières et très-variables qui se manifestent chez les divers individus. C'est ainsi que les bains tempérés offriront des avantages réels, lorsqu'on aura à combattre cet état d'agitation vive, cet éréthisme général du système nerveux dont il a été parlé ; tandis que des pédiluves simples ou rendus légérement attractifs, mériteront au contraire la préférence, lorsqu'on n'aura en vue que de déplacer les spasmes qui se seraient brusquement fixés sur l'organe cérébral ou sur les organes épigastriques. Les bains généraux et partiels jouissent en outre de la propriété d'attirer les humeurs vers la peau, de rétablir ou d'augmenter la diaphorèse : sous ce rapport, ils sont donc encore recommandables dans le premier moment de l'infection, pour faire avorter la maladie, comme ils le sont à l'époque de la première crise pour la rendre plus facile et plus complète. Un émétique, un purgatif, peuvent également être placés avec avantage,

durant les premiers prodromes : mais il faut dumoins qu'alors l'indication soit aussi positive qu'évidente ; et en la supposant telle, il convient encore d'évacuer sans irriter et sans affaiblir. Par conséquent l'ipécacuanha, les cathartiques d'une activité moyenne, parmi lesquels on choisira les sels neutres, ou même quelques lavemens purgatifs, mériteront la préférence. Enfin les boissons acidules comme tempérantes et anti-bilieuses, les boissons froides, les boissons à la glace comme toniques et également anti-bilieuses, les diaphorétiques et les sudorifiques, doivent aussi entrer dans cette espèce de traitement prophylactique : je dirai même que ces derniers offrent presque toujours les ressources les plus utiles ; pourvu, toutes fois, qu'ils soient maniés avec autant de discernement que de prudence.

Je ne pousserai pas plus loin ces recherches, relativement aux indications que présente le premier état de la contagion dans la fièvre jaune, et relativement aux moyens que ces indications exigent. J'en ai dit assez pour prouver que si elles sont très-variables, le Médecin instruit est néanmoins toujours en état de les

remplir : mais j'ai tâché de prouver en même temps qu'à cette époque de la maladie, comme à toutes les autres, on ne peut se promettre de faire le bien, qu'en évitant soigneusement la routine et l'empirisme.

NOTES.

(1) C'EST aux soins empressés et officieux de cet estimable Citoyen, que la Commission est principalement redevable de quelques facilités qui lui étaient nécessaires pour continuer son voyage. On verra également par la note ci-après, dans laquelle j'ai cru devoir transcrire le passeport qui nous fut accordé sur la demande du C. DANNERY, on verra, dis-je, que la bienveillance de M. le Capitaine-général de la Catalogne n'avait pas besoin d'être excitée en notre faveur par des ordres.

(2) DON PEDRO CARO Y SUREDA, etc. etc. MARQUES DE LA ROMANA, etc. etc. Concedo libre y seguro passaporte a los Ciudadanos franceses PEDRO LAFABRIE, JUAN-NICOLAS BERTHE, y VICTOR BROUSSONET, Profesores de la Escuela de Medecina de Montpellier, y comisionados por el Govierno de la Republica francesa, etc. etc.....

A vista de lo importante que es a la salud y felicidad de nuestra Nacion el mejor exito de esta Comision; ordeno y mando en nombre de S. M. a todos los Gefes, asi Militares, como Politicos, y Justicias sugetas a mi Jurisdiccion, dén quantos auxilios pidan a los referidos Comisionados, sean de la clase que fueren, sin demora ni limite, dexandoles transitar, ò detenerse libremente segun

les sea mas conveniente : y encargo encarecidamente de parte de S. M. a los S res Capitanes generales, Governadores, y Justicias de las demas Provincias, Plazas, y Pueblos, por donde les acomode transitar ; asi como a los Gefes de todos ramos ; les dén, y hagan dar iguales auxilios en sus Distritos y Jurisdicciones, que asi importa al servicio del Rey. Dado en Barcelona a veinte y uno de Diciembre de mil y ochocientos (*).

(3) L'hiver ne se fait sentir dans le Royaume de Valence que par une diminution de la chaleur qui y règne pendant neuf et même dix mois de l'année, et par une prédominance d'humidité. Ceci s'applique plus particulièrement au magnifique bassin dans lequel est bâtie la ville capitale, et qui se trouve bordé d'un côté par quelques montagnes et de l'autre par la mer. Ajoutez à cette dernière cause les irrigations continuelles qui ont lieu, tantôt dans une partie du territoire, et tantôt dans une autre, et qui donnent à cette belle plaine l'aspect riant de nos jardins les plus fertiles des Départemens méridionaux. Pour être en état d'apprécier l'influence

---

(*) Considérant combien l'heureux succès de cette Commission importe à la santé publique et à la félicité de notre Nation, j'ordonne et mande au nom de S. M. à tous les Chefs, tant Militaires que Politiques, et aux Justices soumises à ma Juridiction, de donner aux susdits Commissaires tous secours de quelque genre que ce soit, sans bornes ni retard, de les laisser passer ou séjourner librement suivant qu'il leur convindra le mieux. Je prie instamment de la part de S. M. MM. les Capitaines-généraux, Gouverneurs, et les Justices des autres Provinces, Places et Lieux, par où ces Commissaires jugeront à propos de passer ; de même que les Chefs de tous grades, de leur donner et faire donner les mêmes secours dans leurs Districts et Juridictions ; c'est ainsi qu'il importe au service du Roi. Donné à Barcelone, etc.

que doivent avoir ces arrosemens périodiques sur la constitution atmosphérique, il suffit de savoir que, pour les exécuter, les eaux du Guadalaviar sont détournées et dirigées par des canaux multipliés sur les différentes parties du territoire, au point de les inonder successivement.

(4) Je me fais un plaisir de déclarer ici que le zèle éclairé du C. LANUSSE, Commissaire des relations commerciales à Valence, que ses prévenances amicales ne contribuèrent pas peu à mettre la Commission en état de poursuivre ses observations, relativement aux maladies régnantes dans cette ville et dans ses environs.

(5) Le Docteur MASQUIER, avec lequel nous eûmes une très-longue conférence : il nous fit part de ce qu'il avait observé sur les malades dont il s'agit, et de l'heureux résultat des précautions qu'il avait prises, de concert avec les Administrateurs de l'hôpital, en évitant néanmoins de jeter l'alarme dans la ville.

(6) Depuis cette époque les Magistrats redoublèrent de surveillance. Une police rigoureuse de santé fut établie et observée ; et nous avons eu la satisfaction d'apprendre, lors de notre second passage à Cordoue, que ces précautions avaient préservé la ville d'une nouvelle menace d'infection.

(7) *La Carlota* est une de ces colonies qui furent formées sous le règne de CHARLES III, et peuplées d'Allemands, comme *la Carolina*, *la Luisana*, etc. On y voit encore quelques-uns des premiers Colons; mais quoique plusieurs de ces

familles étrangères se soient mêlées avec des familles espagnoles, on remarque dans leurs descendans des traces non équivoques de leur première origine ; ils ont conservé en grande partie la constitution particulière aux habitans du Nord. Cette considération ne peut-elle pas servir à rendre raison des malheurs occasionés dans ce bourg par la maladie ? On verra ailleurs pourquoi je fais ici cette réflexion, et jusqu'à quel point cette présomption peut être fondée.

(8) Nous trouvions partout des hommes qui parlaient de la maladie, comme d'un événement peu intéressant, et qui prétendaient que tout ce qu'on débitait de ses ravages était exagéré : à les en croire, il était ridicule de penser à s'en garantir. Ces hommes ont été très-dangereux, lorsqu'ils ont eu de l'autorité ou de l'influence sur l'opinion publique. Si, dans une pareille situation, l'extrême prévoyance peut avoir quelques inconvéniens, l'extrême sécurité, l'apathie en ont bien davantage.

(9) Loin de nous toute idée de censure applicable à telle ou telle circonstance particulière. Le Médecin obligé de donner son avis sur un objet qui intéresse l'humanité, peut-il se permettre d'affaiblir la vérité par quelque réticence ? Il doit au contraire signaler tout ce qui est utile ou nuisible. C'est au Magistrat qu'il appartient ensuite de diriger, de modifier les institutions sociales, pour le plus grand avantage de tous.

(10) La Commission ne voyageait depuis quelques jours qu'à force d'argent : il n'est peut-être pas hors de propos de noter à cette occasion, qu'elle fut obligée de payer quatre cent cinquante francs

pour se faire porter de la *Carlota* à *Carmona*, et cent vingt francs pour se rendre de *Carmona* à Séville, c'est-à-dire, pour faire en tout dix-sept ou dix-huit lieues. Ces petites exactions de la part des voituriers ne sauraient être excusées que par l'idée du danger qu'ils croyaient courir en voyageant de ce côté ; c'est aussi ce qu'ils ne manquaient pas de faire valoir. *Extrait du Journal de voyage de la Commission.*

(11) Los Ciudadanos franceses LAFABRIE, BERTHE, BROUSSONET, Profesores de Medicina que pasan à essa ciudad, y à la de Cadiz, para averiguar el origen de la epidemia que se ha padecido en el Reyno de Sevilla, con lo demas conducente à efectuar la comision de que estan encargados, y que se expresa en el passaporte del Ex.mo Señor Don PEDRO CEVALLOS, primer Ministro de Estado, me han pedido escriva à las Juntas de Sanidad del mismo Reyno à fin de que por si, y sus facultativos les franqueen las noticias que pidieren relativas al citado su encargo con la mayor exactitud, y la posible brevedad, de manera que encuentren todas las proporciones respectivas à conseguir un conocimiento perfecto de la epidemia, y el resultado favorable à su nacion, à n.tro mismo Reyno, y à toda la humanidad, que se proponen.

Las Juntas tendran yà noticia de la Comision con que S. M. me ha honrado, y para cuyo desempeño me hé transferido à estos Paises con el objeto de disponer lo conveniente para que se les preserve de bolver à sufrir los terribles estragos del contagio, y en virtud de las facultades que se me confieren, escrivo esta à V. S. S. con el fin, y por las razones indicadas, y espero que immediata-

mente que se presente à qualquiera de las Juntas de Sanidad de este Reyno de Sevilla tendra el mas puntual complimiento, y los referidos Ciudadanos motivos de reconocer la amistad, y buena armonia de los Españoles.

Dios g.ue à V. S. S. m.s a.s Carmona 1.o de Febrero de 1801. GONZALO JOSEF DE VILCHES (*).

(12) DON JOSEF QUERALTO, DON RAMON SARRAIZ, et DON FRANCISCO SOLA avaient été envoyés de Madrid en Andalousie, et chargés par le Gouvernement de diriger les mesures générales relatives au traitement de la maladie. Ces deux derniers succombèrent peu de temps après leur

---

(*) Les Citoyens français LAFABRIE, BERTHE, BROUSSONET, Professeurs en Médecine, qui passent dans cette ville et vont à celle de Cadix, pour reconnaître l'origine de l'épidémie qui a affligé le Royaume de Séville, et pour s'occuper de tout ce qui est relatif à leur mandat, comme il est expliqué dans le passeport de S. E. DON PEDRO CEVALLOS, premier Ministre d'Etat, m'ont demandé que j'écrive aux *Juntes* de Santé du même Royaume, à l'effet que par elles, et les Médecins qui en font partie, il leur soit procuré, avec la plus grande exactitude et dans le plus court délai, les renseignemens qu'ils peuvent désirer relativement à leur susdite commission, de maniére qu'ils trouvent toutes les facilités propres à obtenir une connaissance parfaite de l'épidémie, et un résultat favorable à leur Nation, à notre Royaume, et à toute l'Humanité, comme ils se le proposent.

Les *Juntes* auront déjà avis de la Commission dont S. M. m'a honoré; et pour la remplir je me suis transporté dans ces contrées, dans la vue de disposer tout ce qui est convenable pour les préserver du retour du terrible fléau de la contagion; c'est en vertu des pouvoirs qui m'ont été donnés que j'écris celle-ci à V. V. S. S. pour le but et pour les raisons ci-indiquées. J'espere donc que dès qu'elle sera présentée à quelqu'une des *Juntes* de Santé de ce Royaume de Séville, elle aura la plus ponctuelle exécution; et les susdits Citoyens auront motif de reconnaître l'amitié et la bonne harmonie des Espagnols, etc. etc.

arrivée à Séville. Don Miguel Josef Cabanillas fut alors choisi pour leur succéder dans ces mêmes fonctions aussi honorables que dangereuses.

(13) Ces cimetières, placés beaucoup trop près de la ville, étaient tour-à-tour visités par la curiosité et par la douleur. On y allait en procession; on y allait pleurer un ami, un fils, un père, un époux; et en voyant les grandes fosses préparées d'avance, chacun pouvait se dire : Dans quelques jours ce sera peut-être ici ma place.

(14) J'appris à cette occasion que, dans le principe de la maladie, les inhumations se faisaient dans les Églises, et que ce fut seulement le 3 ou le 4 de septembre qu'on prit le parti d'enterrer dans un cimetière. Les tombes de l'Église Ste. Anne étaient alors remplies de cadavres qui, par leur décomposition, exhalaient une odeur insupportable.

Le premier cimetière fut placé au Nord-Ouest du faubourg de Triana; sa forme était celle d'un quarré long; sa surface était d'environ un demi-arpent [*una aranzada.*]

La contagion étant parvenue au faubourg de *los Humeros*, et les caveaux de l'Église St. Vincent étant également encombrés, on établit un nouveau cimetière pour cette paroisse, entre la Porte Royale et celle de Triana, à l'endroit appelé *del Perneo.* Mais ce dernier local ne pouvant suffire, on se décida bientôt à en choisir un autre à une plus grande distance au Nord de Séville, derrière le jardin de l'hôpital de la *Sangre* : celui-ci avait à peu près la même étendue que celui de Triana.

C'est à cette époque que l'infection s'étant répandue dans toute la cité, on fut obligé d'établir

un troisième *campo santo* plus grand que les autres. Celui-ci placé au Sud-Ouest de la ville avait environ un arpent.

On donnait à chaque fosse douze pieds de profondeur sur vingt de longueur et environ dix de largeur ; et l'on y plaçait les cadavres par couches séparées les unes des autres, au moyen d'une légère couche de terre et de chaux, de manière à remplir les tranchées jusqu'aux trois quarts du niveau du terrain.

D'après cet examen, je n'eus pas de peine à admettre, comme on me l'assurait, que le cimetière du Sud-Ouest avait reçu environ dix mille cadavres, celui du *Perneo* et de la *Sangre* sept ou huit mille, et celui de *Triana* plus de quatre mille. Je rapporte ces détails pour montrer que l'opinion générale établie à Séville, et qui élevait les pertes de cette cité bien au-delà du résultat qu'offrait le recensement fait par les Autorités, n'était pas dénuée de probabilités.

(15) L'expression dont je me sers ici est peut-être outrée : j'ai voulu seulement par-là exprimer la force avec laquelle les miasmes putrides adhèrent à la laine, ainsi qu'à toutes les autres substances animales. La chimie moderne n'a fait qu'ajouter aux preuves évidentes que la Médecine avait recueillies depuis long-temps sur le même sujet.

(16) Dans un pareil cas, ou plutôt toutes les fois qu'il s'agirait de débarrasser un corps quelconque d'un miasme qu'on soupçonnerait lui adhérer fortement, il me semble qu'en suivant l'heureuse idée de FOURCROY et de GUYTON-MORVEAU, relativement aux moyens de désinfection, on devrait avoir recours à l'acide muriatique oxigéné, et laver

à plusieurs reprises ce corps dans ce même acide. Ce moyen est aisément praticable pour désinfecter les laines, les soies, les cotons, les étoffes blanches, et autres substances qui ne sont pas susceptibles d'être altérées par cet acide. Il est certain que par ce lavage le corps qu'on veut purifier est beaucoup mieux pénétré dans toutes ses molécules que par une simple exposition dans une atmosphère chargée d'acide muriatique ou de gaz nitreux. Cette remarque ne pourrait-elle pas être de quelque utilité pour les Lazarets ?

(17) Cadix est, comme on le sait, bâti à l'extrémité d'une péninsule ; ses habitans ne peuvent trouver aucun ressource dans les produits de son territoire, qui d'ailleurs est très-peu étendu et entièrement sablonneux. C'est donc des villes voisines que Cadix reçoit chaque jour les approvisionnemens qui lui sont nécessaires, et c'est même du Port Ste. Marie qu'on y apporte la plus grande partie de l'eau qui s'y consomme. Cette circonstance donne lieu à une communication très-active entre ces deux villes, et cette communication est d'autant plus facile, qu'elle se fait par la baie qu'on traverse ordinairement en moins d'une heure.

(18) « Je desirerais savoir (écrivait l'Ambassadeur) » si le caractère de cette maladie est plus identique » avec la peste qu'avec la fièvre jaune, ou si elle » n'appartient pas par son principe, à l'épidémie qui » dernièrement a désolé nos Départemens méridionaux. » Il m'importe encore de vérifier si dans Cadix elle » attaque plutôt les étrangers que les indigènes. . . . »

(19) Je ne veux pas dire par-là qu'à Cadix

le peuple fût entièrement rassuré sur l'avenir ; il était au contraire disposé, comme partout ailleurs, à croire que tous ceux qui tombaient malades à cette époque, étaient atteints de la maladie contagieuse, dès qu'on s'apercevait de quelque symptôme grave. C'est sans doute d'après cette disposition des esprits, qu'on fit courir le bruit pendant notre séjour à Cadix, qu'un homme logé près de la porte de mer allait succomber à cette même maladie. Mon collègue BROUSSONET, accompagné du Dr. PLANTADE et de M. SÉMILLER, Chirurgien de Cadix, se rendit aussitôt auprès de ce malade ; et après l'examen le plus attentif, il se trouva en état d'affirmer que cet homme, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux et d'une constitution très-robuste, avait eu dans le principe une fièvre rémittente gastrique simple qui, par un mauvais traitement, avait dégénéré en fièvre putride ; il ne vit, en un mot, aucun des caractères propres à l'affection contagieuse. Le traitement ayant été réglé méthodiquement, ou plutôt les terreurs paniques des parens, des voisins, et celles du malade ayant été dissipées, ce dernier se rétablit en quelques jours.

(20) Cadix, 15 ventôse an 9.

A l'Ambassadeur de la République française près S. M. C.

CITOYEN AMBASSADEUR,

D'après la lettre du Ministre de l'Intérieur, du 18 brumaire dernier, notre mission en Espagne avait un triple objet. . . . . .

Après un voyage long et pénible, nous arrivâmes le 10 pluviôse à Carmona, quartier-général du cordon, et nous y fûmes parfaitement accueillis par M. le Général DE LA SOLANA, et par M. DE SOLER, Intendant de la santé. Ils voulurent bien nous donner plusieurs avis utiles. Nous eûmes aussi l'avantage d'y voir M. DE VILCHES, Conseiller de Castille, qui nous donna un lettre adressée aux Présidens des diverses *Juntes* de santé, par laquelle il les invitait à nous procurer tous les renseignemens dont nous pourrions avoir besoin. . . . . .

Il nous parut essentiel d'aller faire nos premières observations à Séville, et en conséquence de cette détermination fondée sur ce que la maladie a fait de très-grands ravages dans cette ville, nous nous y rendîmes le 13 pluviôse.

La Commission n'y a rien négligé de ce qui pouvait lui fournir quelques notions sur la nature de la maladie, sur ses causes, sur le mode de son introduction, de sa propagation, et sur ses effets. Elle a été parfaitement secondée dans ses recherches par les Magistrats, et particulièrement par M. le *Procurador Mayor* URIORTUA, ainsi que par les Médecins et les Chirurgiens les plus instruits, les plus expérimentés, et qui ont été à portée d'observer et d'étudier la maladie dans le temps qu'ils avaient à la combattre.

C'est après avoir eu une déclaration franche de leur part sur l'état actuel de la santé dans cette ville; c'est après avoir examiné, avec l'attention la plus scrupuleuse, le petit nombre de malades qui se trouvaient alors dans les hôpitaux, que nous avons acquis une conviction pleine et entière sur la cessation absolue du fléau contagieux. Notre attention a été également fixée sur toutes les causes particulières

et locales qui ont dû y exercer une influence plus ou moins active, et qui méritent par conséquent d'être sagement appréciées par rapport à leurs effets passés et futurs.

Pour donner à ces premières observations le degré de certitude qu'elles doivent avoir, il importait sans doute de les répéter dans les autres lieux qui ont également souffert de la maladie. Dans cette vue nous nous sommes transportés à Cadix, après avoir visité San-Lucar et le Port Ste. Marie.

Depuis le 23 pluviôse, jour de notre arrivée à Cadix, nous avons recueilli les faits les plus intéressans et en même temps les plus propres à former notre jugement. Ils sont le résultat de nos conférences avec les hommes de l'art, avec les Chefs et plusieurs membres des autorités civiles et militaires, de nos visites dans les divers hôpitaux, et de l'examen impartial et sévère de tout ce qui a quelque rapport avec la police médicale, considérée spécialement dans l'objet de notre mission.

Tel est, C. A. l'exposé succinct de nos opérations jusqu'à ce jour, dans l'exécution desquelles nous avons eu plus d'une fois à nous féliciter de la bonne volonté et de l'utile concours des Agens de la République, les CC. DANNERY à Barcelone, LANUSSE à Valence, PAILHERAS à Séville, et MILLET à Cadix.

Nous sommes donc aujourd'hui en état d'émettre une opinion motivée sur la véritable nature de cette maladie qui a occasioné tant de malheurs, et qui a inspiré à notre Gouvernement et à tous les amis de l'humanité de si justes alarmes.

1.° Cette maladie a été apportée du dehors.

2.° Ce n'était point la peste d'Orient; c'étoit la fièvre jaune d'Amérique, modifiée dans quelques

BIBLIOTECA Granada DE ANDALUCIA

points, par des circonstances particulières que nous indiquerons un jour.

3.° Elle avait une activité contagieuse presque incalculable.

On a vu des individus respirer, pour ainsi dire, en un instant la contagion et la mort.

On en a vu d'autres présenter constamment une idiosyncrasie réfractaire à la contagion, quoiqu'ils s'exposâssent au contact immédiat des contagiés dans tous les temps de la maladie.

Le petit nombre de ces êtres privilégiés a été observé parmi ceux qui avaient habité les Antilles, ou qui étaient nés à Cadix, ou qui y étaient établis depuis long-temps.

Le contraire est arrivé à ceux qui étaient originaires des pays du Nord; aucun de ces derniers n'a échappé à la maladie, et la plupart ont succombé. Il serait aisé d'établir, par les faits les plus précis, cette échelle de susceptibilité et de non-susceptibilité.

4.° Les symptômes de cette maladie ont dû paraître à la fois et le plus souvent affreux, bizarres, extraordinaires aux yeux de ceux qui cherchaient à la comparer à quelqu'autre maladie familière en Europe, et qui voulaient retrouver dans ce cas-ci le même appareil, la même succession de phénomènes observés et décrits.

5.° La propagation de la maladie a été favorisée partout par les mêmes causes : processions, réunion du peuple dans les lieux publics, communication des habitans d'un lieu infecté avec ceux d'un autre lieu encore sain, etc.

On connaît positivement à Séville, à Cadix et dans les autres lieux la marche de la maladie

depuis l'instant de son développement, jusqu'à l'époque de sa plus grande extension.

On sait aussi que des individus, des familles, un corps de troupes, et des bourgs entiers en ont été préservés, quoiqu'environnés de tous côtés par la contagion, parce qu'ils vinrent à bout d'empêcher toute communication.

Il est inutile de citer ici les individus ou les familles; nous rappellerons seulement le Régiment campé entre Chiclana et Puerto-Réal, et les bourgs de Medina-Sidonia près Cadix, et de Scipiona près San-Lucar. Ils ont été entièrement exempts de la contagion.

6.° En établissant un terme moyen pour tous les lieux dans lesquels la maladie a pénétré, on peut estimer la mortalité à un cinquième, ou au moins à un sixième de la population.

7.° Elle cessa vers la fin d'octobre ou dans les premiers jours de novembre. On remarque qu'à cette époque les vents du Nord soufflèrent plus constamment, et que les premiers froids se firent sentir; il survint aussi quelques pluies plus ou moins abondantes.

Cependant il ne faut pas entièrement en attribuer la cessation à ces causes : il est certain que la maladie considérée dans les divers individus qui en étaient attaqués à la fois, considérée également dans les différentes saisons par rapport à la gravité des symptômes et à ses effets plus ou moins désastreux, a eu trois stades ou époques bien caractérisées, celles d'invasion, de stabilité, et de décroissement.

C'est ce qui explique pourquoi des méthodes de traitement totalement opposées dans leurs moyens ont eu plus d'une fois un égal succès; c'est ce qui prouve en même temps l'inutilité et le danger

des méthodes spécifiques, ou d'une méthode qu'on pût adapter à tous les cas, et à tous les temps de la maladie.

8.° La cessation de ce fléau est un événement très-heureux pour toute l'Europe, et en particulier pour la France. Il n'eût pas tardé à pénétrer dans notre patrie, tant nous a paru grande à cet égard la sécurité de ceux qui se trouvaient à quelque distance au-delà du cordon; d'ailleurs le cordon est même en ce moment à peu près de toute nullité à cause de son excessive rigueur.

Nous devons aujourd'hui nous renfermer dans l'exposition pure et simple de ces vérités médicales. Nous promettons de leur donner les développemens dont elles sont susceptibles, en indiquant en même temps les faits sur lesquels elles sont appuyées, lorsque nous rendrons un compte public de nos opérations.

Arrivés dans l'Andalousie peu de temps après la cessation de la maladie, nous n'avons pas eu à la combattre: nos avis ne peuvent donc avoir d'autre objet que de déterminer un point de doctrine médicale, que de résoudre une espèce de problème, dont la solution serait réellement importante pour la postérité, si un pareil événement se renouvelait.

Nous devons en outre faire connaître notre opinion relativement aux craintes qu'on peut avoir de la réapparition de la maladie produite par des miasmes contagieux non-détruits.

Ceci embrasse tout ce qu'on a fait et tout ce qu'on doit faire pour éviter un pareil malheur.

Nous établissons en principe qu'après trois mois de santé publique constatée à Cadix, Séville, Xerès et autres lieux infectés, d'une manière aussi authen-

tique, aussi légale et aussi rigoureuse, ces craintes sont peu fondées.

Les moyens de désinfection employés ont été le cordon, les fumigations, enfin l'ordre de brûler tout ce qui a servi aux malades, et de renouveler les lieux qu'ils ont habité

Le cordon impossible à maintenir lorsqu'il était nécessaire, dangereux depuis qu'il est inutile, ne doit être considéré que comme un moyen de ruiner le pays autour duquel il a été établi, et de disposer les habitans à des maladies, filles de la terreur et de la misère.

Les fumigations ont été ordonnées, croyant qu'il existe encore des miasmes contagieux d'une nature connue chimiquement ; ce qu'il est impossible de prouver On s'est servi de certains moyens employés autrefois avec succès pour des emplacemens très-circonscrits. L'étendue des villes où on les a ordonnés, le temps qui s'est écoulé depuis que la maladie a disparu, le peu d'efficacité de ces mêmes opérations chimiques (il s'agit ici seulement de la manière dont on les exécutait), tout a concouru à les rendre superflues dans ce moment-ci, et même dangereuses sous plusieurs rapports.

Quant à l'ordre de brûler les meubles et de renouveler l'intérieur des chambres des malades dans des lieux où presque tous les habitans l'ont été, nous ne croyons pas devoir vous présenter nos réflexions sur cet objet.

A la place de ces mesures inutiles et dangereuses, il serait plus avantageux peut-être d'employer les suivantes :

1.° Lever le cordon.

2.° Faire cesser les fumigations.

3.° Augmenter de surveillance et de sévérité au Bureau de santé de Cadix.

4.° Faire aérer toutes les marchandises de matières végétales et animales qui sortent de l'Andalousie.

5.° Donner quelques secours aux pauvres pour entretenir leur propreté, et leur faciliter l'usage des bains pendant la saison des chaleurs.

6.° Ordonner à tous les Médecins et Chirurgiens de ces pays de dénoncer, dans une heure, aux Magistrats les personnes qu'ils croiraient attaquées de quelque maladie suspecte ; et si le fait était vérifié par une consultation légale, les malades et ceux qui seraient chargés de les servir seraient aussitôt séquestrés.

7.° Faire repaver les villes de Séville, Écija, Carmona, etc., brûler la laine et les dépouilles des morts, entassées à Triana et au-dehors de Séville.

8.° Recouvrir les trois cimetières de Séville de quelques pieds, de sable de rivière, afin d'empêcher que l'argile qui les forme, venant à se fendre pendant l'été, ne laisse échapper les exhalaisons des cadavres qui y ont été enterrés trop peu profondément.

Cadix, 19 ventôse an 9.

Au Ministre de l'Intérieur.

. . . . . Nous avons eu l'honneur dans le temps de vous prévenir de ce que nous croyions utile pour la santé publique. Aujourd'hui qu'il paraît prouvé que la maladie a été apportée du dehors et qu'elle pourrait l'être également en France, si des circonstances particulières y favorisaient son introduction et son établissement, nous pensons qu'il sera utile d'augmenter de sévérité à l'égard

des vaisseaux venant des Amériques, lorsque l'on saura que la fièvre jaune y existe ; et si les précautions à prendre pour les objets venant de ces pays, ne doivent pas être aussi rigoureuses que celles que l'on indique pour se préserver de la peste, elles doivent être cependant telles, qu'elles tranquillisent notre République pour l'avenir. Nous ne croyons point devoir prévenir sur cela vos questions auxquelles nous sommes prêts à répondre. . . . . .

Extrait du compte-rendu par la Commission.

(21) Lettre de la *Junte* de Santé de Cadix.

S.res Professores de Medic na del Col.o de Montpellier,

El deseo de verificar lo prevenido en el articulo 27 de la instruccion qne dirigimos à v. s. y la feliz casualidad de hallarse en esta plaza unos Profesores de su notorio merito, nos obliga à manifestarles quanto celebraria la Junta de Sanidad oir su juicioso dictamen sobre la practica de la purificacion de las bovedas subterraneas de las Iglesias : pués aunque està satisfecha esta Junta del arreglado parecer de nuestros sabios professores, quiere en asunto que tanto interesa la salud publica no escusar diligencia alguna para el acierto y obediencia de las respetables ordenes de la superidoridad. Cadiz, 12 de Marzo de 1801. FRAN.co de HUERTA. El conde de Casa Roxa. Miguel de Iribarren (1).

(1) Le desir d'exécuter tout ce qui est prévu dans l'article 27 de l'instruction que nous vous adressons, et l'heureuse occasion d'avoir dans cette Ville des Professeurs d'un si notoire mérite, nous déterminent à leur manifester combien la *Junte* de Santé se féliciterait d'entendre leur judicieuse opinion sur le moyen de purifier les caveaux souterrains des Eglises : quoique la *Junte* soit satisfaite de l'avis exact de nos sages Professeurs, elle voudrait, dans un cas qui intéresse autant la santé publique, ne négliger aucune recherche pour parvenir à une réussite certaine et obéir aux respectables ordres de l'autorité supérieure. Cadix, etc.

(22) Cadix, 24 ventôse an 9.

A MM. les P.dt et membres de la Junte de Santé.

MM.

Par votre lettre du 12 Mars vous nous invitez à vous faire connaître notre opinion, relativement à l'exécution des mesures ordonnées dans l'art. 27 de l'instruction dont vous nous avez transmis en même temps un exemplaire. Jaloux de justifier, autant qu'il est en nous, cette marque honorable de votre confiance, nous avons pensé que notre jugement ne devoit être établi que sur les faits les plus exacts; et en conséquence il nous a paru indispensable de visiter les différentes Églises de cette Ville, qu'on nous a désignées pour être celles où il a été fait le plus d'inhumations antérieurement à la maladie et dans ses premiers temps.

1.° Nous avons appris par cet examen, qu'il y a à Cadix dans les Églises ou dans les Cloîtres trois sortes de tombeaux ou de caveaux destinés aux sépultures.

Les uns sont pratiqués dans le mur en forme de niches, ne contenant chacun qu'un seul corps.

Les autres sont creusés dans la terre sous le pavé de l'Église ou des Cloîtres; ils ont leurs parois en maçonnerie, et c'est dans cet espace qu'on dépose les corps sans les recouvrir.

Les troisièmes sont des locaux également creusés dans la terre, et ordinairement très-spacieux, dans lesquels on ouvre des fosses pour y ensevelir les cadavres, en sorte qu'on pourrait les considérer comme des cimetières souterrains.

2.° On nous a assuré qu'il n'y a été fait

aucune inhumation, depuis que la défense en a été publiée.

3.° Enfin, il n'existe nulle part aucun entassement de cadavres, attendu que les enterremens dans les Églises ont cessé, à l'époque où la mortalité n'était pas encore aussi considérable qu'elle l'a été par la suite.

Nous devons, sans doute, ajouter foi à ces renseignemens; ils nous ont été fournis par MM. les Curés des Paroisses et les Supérieurs des communautés religieuses que nous avons visitées.

Ce même examen nous a encore appris que plusieurs des pierres servant de clôture supérieure aux tombeaux sont en mauvais état; que la plupart sont mal scellées; que quelques-unes de ces clôtures sont en bois; que dans les caveaux qui étoient destinés à la sépulture des pauvres, et qui sont précisément les troisièmes que nous avons désignés, on avoit réuni plusieurs corps dans la même fosse, en sorte que le cadavre supérieur s'y trouve presqu'à la surface du terrain, n'étant recouvert que par une couche de terre de l'épaisseur d'environ une vare (3 pieds et demi, mesure ancienne de France); et que ces mêmes caveaux avoient, il y a peu de temps, des soupiraux très-amples ouverts à la rue, qui même en ce moment ne sont pas fermés d'une manière assez exacte.

Si nous considérons maintenant la teneur de l'art. 27 de l'instruction, nous voyons qu'il est recommandé :

1.° De ne pas toucher aux corps placés dans les caveaux en niches.

2.° De creuser des fosses dans l'intérieur même des caveaux, pour y enfouir les cadavres, couvrant ensuite ces fosses de chaux vive et de terre battue.

3.° D'ajouter une plus grande quantité de chaux vive, dans les tombeaux qui contiennent les restes de quelques corps morts de la maladie contagieuse.

On a eu principalement en vue, en ordonnant ces opérations, de s'opposer à la reproduction du fléau contagieux qui a ravagé ce pays.

Une telle crainte nous paraît peu fondée; la maladie a cessé depuis long-temps, et nous sommes convaincus aujourd'hui qu'elle ne peut renaître que par le concours de causes absolument semblables à celles qui la produisirent.

S'il avoit pu en être autrement, il est évident que le malheur qu'on redoute pour l'avenir aurait eu lieu depuis long-temps, à cause du défaut de clôture des tombeaux que nous avons déjà signalé, et qui existe même dans les Églises les plus fréquentées.

Il ne s'agit donc plus que d'examiner, d'une part, si l'état actuel des sépultures ne peut pas devenir préjudiciable à la santé publique, autrement que par la reproduction de la maladie contagieuse; de l'autre, si les mesures proposées dans l'article 27, sont sous ce rapport sans inconvénient comme sans danger, et si elles sont véritablement les plus utiles qu'on puisse employer dans ce cas.

Nous nous expliquerons avec la franchise qu'exige un sujet aussi important, mais seulement en notre qualité de Médecins consultés par les dépositaires de l'autorité publique, et chargés par notre Gouvernement de donner alors notre avis.

Il est impossible de méconnaître les dangers que courent ceux qui habitent auprès de ces foyers de putréfaction lente, mais continuelle, ainsi que ceux qui viennent respirer plus ou moins fréquemment les miasmes qui s'en dégagent. Nous croyons su-

perflu d'énumérer ici les maladies populaires qui peuvent en être le résultat.

Mais les moyens qui ont été proposés dans l'art. 27 sont-ils eux-mêmes sans danger ? Nous ne craindrons pas de prononcer la négative, si on les exécute rigoureusement comme ils sont indiqués.

L'extraction des cadavres qui ne sont point recouverts de terre, ou seulement leur changement de place pour creuser la fosse dans l'intérieur même du tombeau, est une opération qui peut avoir les plus funestes effets pour tous les habitans de Cadix, si ce travail s'exécute par-tout en même temps et avec promptitude : dans le cas contraire, elle sera du moins très-dangereuse pour les voisins de chacun de ces tombeaux, ainsi que pour ceux qui seront chargés de l'exécuter ou de la diriger.

Ainsi l'on pourrait dire qu'à un danger incertain l'on substitue un danger certain ; qu'on remplace une cause d'une action lente par une cause d'une activité presque incalculable.

Nous nous croyons par conséquent fondés à établir que les dispositions générales de l'art. 27, ne peuvent être exécutées à Cadix qu'avec des modifications qui intéressent essentiellement la santé publique.

S'il eût été possible de parvenir à sceller complètement les tombeaux, nous nous serions bornés à conseiller seulement cette mesure, et nous aurions eu à citer l'expérience en faveur de notre opinion. Lorsqu'en France on cessa d'enterrer dans les Églises on ne prit pas d'autre précaution, on ne s'occupa point de vider, de nettoyer les tombeaux, et tout le monde sait qu'il n'en est résulté aucun inconvénient.

Mais ici cette précaution serait insuffisante, parce

que dans l'état actuel de la plupart des clôtures des tombeaux, elle ne peut être prise sans toucher à cette même clôture.

En effet, il est des pierres qu'il faut nécessairement changer, parce qu'elles sont en mauvais état; il en est d'autres qu'il faut placer d'une manière plus convenable; il y a des clôtures en bois qui nécessairement doivent être remplacées par d'autres en marbre ou en pierre dure; enfin, ceux des soupiraux des tombes communes qui ne sont bouchés qu'au moyen d'une maçonnerie ordinaire ou avec des planches, doivent être bâtis et cimentés avec plus de soin.

Il est donc essentiel de profiter du moment où l'on fera ces changemens aux clôtures, pour projeter dans les tombeaux communs et particuliers une quantité plus ou moins considérable de chaux, et par-dessus autant de terre qu'il sera possible, désirant même qu'on puisse les combler tout-à-fait.

L'ouverture instantanée des tombeaux n'aurait aucun inconvénient; et l'introduction des matériaux est certainement le moyen le plus assuré pour faire cesser toutes les craintes, ajoutant à cette précaution celle de faire des clôtures très-exactes.

Les avantages de cette méthode sont 1.° d'éviter de remuer les cadavres. 2.° D'éviter un travail dans l'intérieur des fosses, dangereux pour ceux qui en seraient chargés. 3.° D'empêcher que les miasmes puissent dans la suite s'élever dans l'intérieur des Églises. Alors les caveaux souterrains des Églises présenteraient autant de sécurité que les niches auxquelles on n'a pas voulu toucher.

Il n'est pas nécessaire sans doute de tracer ici le mode des opérations très-faciles que nous proposons de substituer aux opérations plus compliquées pres-

crites dans l'art. 27; comme, par exemple, qu'elles soient faites successivement et non pas dans le même instant, que les matériaux soient disposés d'avance, que l'on apporte le plus grand soin dans le choix du ciment, etc.

Nous ajouterons seulement qu'après qu'elles auront été terminées dans chaque Église où elles auront été jugées nécessaires, il conviendra de s'occuper de la purification de ces mêmes Eglises, afin de ne laisser aucun doute sur leur état de salubrité.

C'est alors que la méthode de désinfection mise en usage par le célèbre GUYTON-MORVEAU, dans un cas à peu près semblable, deviendra véritablement utile, pourvu qu'on ne l'exécute pas avec parcimonie. Cette méthode est trop connue, pour que nous nous permettions de la détailler.

Soyez persuadez, MM. que nous sommes flattés d'avoir été consultés par vous, sur un point important de doctrine médicale et de sûreté publique. Nous profitons aussi de cette occasion pour vous témoigner nos regrets de n'avoir pu exécuter la portion la plus satisfaisante de notre mission, celle de vous imiter dans le noble dévouement que vous avez montré pendant les malheurs de cette cité.

(23) Instruccion que deberàn observar las justicias de Ciudades, Villas y pueblos contagiados, y las Juntas de Sanidad de ellos, para el expurgo de sus edificios publicos, casas, almacenes, muebles, ropas, etc. etc.

Art. 27. Con estas miras los cadaveres que se hallen en las bovedas de las Iglesias ò Monasterios sin colocar en nichos tapiados, hayan muerto ò no del contagio, se enterraràn en zanjas profundas que se hagan dentro de las mismas bovedas, cubri-

endolas con dos capas de cal viva, y encima la tierra correspondiente apisonada, para que no ocasionen la reproducion del contagio con su fetidez y vapores. Si en ellas se hubiesen enterrado algunos contagiados se echarà sobre las sepulturas mucha cal viva en todo su largo y ancho, y con el espesor que diga el facultativo.

(24) En rappelant les malheurs arrivés à Xerès et le zèle éclairé et courageux que manifesta en cette occasion le corps municipal de cette ville, puis-je me dispenser de citer honorablement la conduite de M. JEAN-CHARLES HAURIE, négociant, *procurador mayor* à cette époque? Xerès perdit plus du tiers de ses habitans dans l'espace de cinquante ou cinquante-cinq jours. M. HAURIE resta inébranlable à son poste, tandis que toute sa famille, excepté sa courageuse épouse, qui voulut partager les dangers auxquels il se dévouait, s'était retirée à la campagne; tandis qu'il vit le corps municipal se renouveler presque en entier: cinq corrégidors périrent successivement en remplissant leurs fonctions.

L'effroi était tel à Xerès, que les malades furent souvent délaissés par leurs parens et par leurs amis. On trouva plusieurs fois dans la rue des malades qui, dans le délire, cherchaient à fuir; on y trouva des mourans, des cadavres. M. HAURIE et ses respectables collégues organisèrent dans l'instant des secours à domicile, des hôpitaux, des cimetières. Le premier était sans cesse par-tout où il y avoit le plus de danger; il donna souvent l'exemple de l'intrépidité la plus louable, en distribuant lui même des secours aux uns, en aidant à transporter les autres ou à l'hôpital, ou jusqu'au lieu de leur sépulture. Il a trouvé la récompense de son zèle et de son dévouement dans l'es-

time générale de ses concitoyens : qu'il obtienne aussi celle de tous les amis de l'humanité !

(25) Calmada ya la epidemia, y acreditando repetidamente la experiencia que los que regresaban sin haberla passado heran inmediatamente heridos de ella, se aviso a los pueblos comorcanos para que se precaviesen, y ademas se prohibiò la entrada a los que no manifestaban documentos de haberla sufrido, poniendo a este fin guardias en las puertas, consultando por este medio con los sentimientos de humanidad en utilidad reciproca. En efecto esta prudente precaucion surtio el efecto favorable que se deseaba. (*Relacion de las providencias tomadas por el ilustre ayuntamento de la ciudad de Cadiz en la epidemia padecida el año passado de* 1800 *para cortar sus progresos y aliviar a sus vecinos pobres. Cadiz*, 6 *de marzo* 1801.) Cette relation nous fut communiquée officiellement par Don Miguel Irribaren, *procurador mayor.*

(26) Pour pouvoir apprécier l'étendue des pays ravagés par cette maladie, il faut supposer Cadix placé presqu'au centre. La contagion s'est étendue de ce premier point à 18 ou 20 lieues à l'Est, à 32 du côté de l'Ouest, et à environ 30 lieues au Nord. Il faut encore observer que les lieues d'Espagne, dont je me sers ici pour exprimer ces distances, sont au moins d'un tiers plus fortes que nos anciennes lieues communes de France.

On voit encore, d'après cette estimation, que je place Malaga hors de la ligne de la contagion; et en effet, la maladie qui se déclara dans cette dernière ville était essentiellement différente de celle qui régnait à la même époque dans l'Andalousie,

du moins par rapport au caractère contagieux. C'était, en un mot, une fièvre rémittente bilieuse qui, dans certains individus, se compliquait de malignité, mais qui n'a jamais présenté les phénomènes essentiels de la fièvre jaune. Tel est le résultat des observations très-intéressantes communiquées à la Commission par M. PAROISSE, Chirurgien de l'Ambassade de France qui, pendant son séjour à Malaga, se trouva à portée d'observer et de traiter cette maladie, et qui l'éprouva lui-même.

(27) *Extracto del libro registro de observaciones meteorologicas del observatorio real de Cadiz.*

Año de 1789.

Mayor calor. . . . 87 „ 0, 7, el 2 de Agosto
Variacion en los 15 dias anteriores. . . . 11 „
-------- en los 15 dias posteriores. . . . 11 „

Año de 1790.

Mayor calor. . . . 90 „ ----- el 27 de Julio.
Variacion en los 15 dias anteriores. . . . 13 „
-------- en los 15 dias posteriores. . . 11 „ 0, 5.

Año de 1791.

Mayor calor . . . 86 ,, el 1 de Agosto.
Variacion en los 15 dias
anteriores. . . . . 8 ,,
-------- en los 15 dias
posteriores. . . . 6 ,,

Año de 1792.

Mayor calor. . . . 86 ,, 0, 5. el 10 de Agosto.
Variacion en los 15 dias
anteriores. . . . 7 ,,
-------- en los 15 dias
posteriores. . . . 5 ,, 0, 5

Año de 1793.

Falta.

Año de 1794.

Mayor calor. . . . 85 ------- el 22 de Agosto.
Variacion en los 15 dias
anteriores. . . . 10 ,, 0, 8.
-------- en los 15 dias
posteriores. . . . 8 ,, 0, 6.

Observatorio de la Isla.

Año de 1799.

Mayor calor. . . . 82 ,, 0, 7. el 20 de Julio.
Variacion en los 15 dias
anteriores. . . . 6 ,, 0, 9.
-------- en los 15 dias
posteriores. . . . 6 ,, 0, 3.

BIBLIOTECA Granada DE ANDALUCIA

Año de 1800.

Mayor calor. . . .	87 „ 0, 7.	el 19 de Agosto.
Variacion en los 15 dias anteriores. . . .	6 „	
-------- en los 15 dias posteriores. . . .	14 „ 0, 7.	

On voit, dans ce tableau de comparaison pour différentes années, que la chaleur s'élève toujours à Cadix ou aux environs, à peu près au même degré, et qu'elle a eu dépassé même celui auquel elle est arrivée en 1800. Cependant la fièvre jaune ne s'y était jamais manifestée : ce qui prouve combien peu est fondée l'opinion qui, rejetant tout soupçon d'infection apportée du dehors, attribue la formation spontanée de la maladie aux chaleurs qui régnèrent en Andalousie en 1800, attendu, dit-on, que ces chaleurs se rapprochèrent beaucoup de celles qu'on éprouve annuellement aux Antilles. Je pense qu'on ne doit considérer les chaleurs brulantes qui succédèrent brusquement à un hiver et à un printemps très-humides, que comme des causes prédisposantes, et en même temps capables de favoriser le développement du germe contagieux, lorsqu'une fois il eut été introduit à Cadix et dans les autres lieux.

(28) Sucediò por el espacio de quarenta dias un viento leste constante y recio, que siendo sumamente caliente en este pays, enardecio à sus habitantes, que sudando copiosamente no tenian mas consuelo que en el tiempo que estaban en el baño. (*Descripcion de la enfermedad epidemica que tuvo principio en la ciudad de Cadiz*, etc. *Por el Doctor* Don

CARLOS FRANCISCO AMELLER, *fisico consultor de la real armada, y cathedratico del real colegio de la facultad reunida de Cadiz.*)

Nous avons eu occasion d'éprouver, pendant notre séjour à Cadix, les terribles effets de ce vent d'est. Je ne saurais mieux les faire connaître qu'en disant, que ce météore détermine dans les humeurs une espèce de bouillonnement, une agitation d'autant plus incommode qu'il y a en même temps diminution des forces, et abattement général. Les naturels du pays en sont aussi péniblement affectés que les étrangers : on prétend même que son influence s'étend jusqu'au moral. L'auteur d'un ouvrage intitulé *Nouveau voyage en Espagne*, s'exprime à ce sujet en ces termes, » en se tournant vers » l'Orient, on aperçoit *Medina-sidonia*, d'où vient » ce vent si redouté des habitans de Cadix, parce » qu'il semble souffler sur cette ville les crimes et » les désordres par l'influence pernicieuse de son » haleine sur bien des cerveaux. »

(29) Ce navire, d'après la déclaration faite par les officiers, avait perdu neuf hommes dans la traversée.

(30) Sans chercher à donner ici du merveilleux, je crois que dans la recherche des causes prochaines d'une maladie, il est permis de consulter ce sentiment intérieur des malades. C'est une espèce d'instinct dont les jugemens sont ordinairement plus solides que ceux de la réflexion elle-même, et qui deviennent en effet, pour chaque individu, un avertissement qui le porte à se soustraire à l'in-

fluence des causes dont l'impression lui a été funeste.

Ne voit-on pas, par exemple, tous les jours des personnes qui, pour avoir été incommodées par certains alimens, ne peuvent plus les supporter, quoiqu'elles les aimassent auparavant avec passion et qu'elles les digérassent avec facilité ? Ces alimens déterminent cependant sur l'organe du goût les mêmes sensations qu'auparavant, et l'habitude fait qu'on les désire encore jusqu'à un certain point. Mais l'estomac les refuse, il se révolte contre ce qui lui a été nuisible : il exprime sa répugnance par des nausées, quelquefois par l'expulsion prompte de ces alimens, lorsqu'on s'obstine à les lui présenter ; et s'il ne s'en débarrasse par ce dernier moyen, il ne les digère qu'imparfaitement et avec peine : tel est encore le dégoût pour les bouillons de viande qui se manifeste dans les affections bilieuses et putrides, et le desir violent, le besoin qu'éprouvent alors les malades des boissons fraiches et acidulées. Ces avertissemens intérieurs sont donc indépendans de la réflexion, de la volonté et de l'habitude.

Il en est de même, sans doute, du sentiment intime dont je parle ici et qui se rapporte aux causes qui ont donné lieu à la maladie, ou plutôt à l'époque à laquelle ces causes ont commencé d'agir. Leur impression a dû être d'autant plus vivement et d'autant plus nettement sentie, qu'il en est résulté un changement plus subit et plus considérable dans toute la machine, et que le principe de vie a été plus directement affecté.

(31) Don Antonio Fernandez Soler, del consejo de S. M., su alcalde del crimen honorario

de la Real Chancilleria de la ciudad de Granada, teniente primero de Asistente de esta de Sevilla, etc.

Por quanto acreditando la experiencia que sin embargo de las repetidas oportunas providencias, y precauciones que hasta ahora se han procurado tomar à fin de evitar que las personas que se hallan establecidas en el Barrio de Triana, y demas donde se experimenta la actual epidemia, huyendo del mal se transladan arbitrariamente à otros à donde hasta de presente aun no ha llegado, teniendo positivas noticias de que con el proprio motivo continuan introduciendose asi en esta ciudad como en otros parages de sus extra-muros, de lo qual es de rezelar se propague el daño y llegue à infestarse el todo de la poblacion, para que en lo posible se eviten los graves perjuicios que de ello precisamente resultarian à la salud publica, se previene y manda por medio de este edicto que ninguna persona sea de la clase que fuese, baxo la pena, etc. pueda mudarse de la casa y barrio en que la actualidad tenga fixado su domicilio à otro alguno de fuera ni de dentro de la poblacion, sin que antes de hacerlo de noticia al gobierno ò à la diputation de la parroquia à que corresponda, à efecto de que con pleno conocimiento de que no podrà ocasionarse perjuicio se determine lo mas conveniente, etc.

(32) Voyez l'édit déjà cité, du 3 septembre,

J'ai aussi sous les yeux, un autre édit du 11 du même mois, qui défend aux habitans de Séville, de recevoir aucun étranger, s'il n'est porteur d'une autorisation expresse des commissaires de Santé, chargés de surveiller aux portes de la ville les étrangers qui s'y présentaient.

No bastando à contener la entrada de personas procedentes de Cadiz, y otros pueblos que se hallan epidemiados, las providencias que se han dictado : manda el ilustrisimo Ayuntamiento de esta ciudad, y el señor su Asistente interino, que ningun vecino de ella, ni sus barrios, admita en sus casas, fondas, posadas, ni mesones à ninguna persona sea de la clase ò condicion que sea como venga de aquellos parages, sin que presente el pase correspondiente de las diputaciones destinadas por la ciudad en las puertas de su entrada, bajo la pena, etc.

(33) Les renseignemens les plus précis ont été fournis, sur cet objet, à la commission, et elle s'est convaincue de leur exactitude, en visitant elle-même les lieux dont il s'agit ici.

(34) Il arriva alors dans l'intérieur de Séville ce qui était arrivé à Cadix ; la maladie passa rapidement d'un quartier dans un autre.

(35) On pourrait dire que la maladie est entrée à Séville du côté du sud et de l'ouest, et qu'elle en est sortie par les deux points opposés.

(36) Dans une circonstance à peu près semblable, c'est-à-dire, à l'époque de la dernière peste de Marseille, le vertueux et respectable M. DE BELZUNCE ordonna que toutes les Églises fussent fermées et que tous les actes extérieurs du culte fussent suspendus: la Messe devait être célébrée sur une place publique ; chaque individu pouvait ainsi, sans sortir de chez lui, réunir ses prières particulières aux prières générales: il résulta de-là deux grands avantages,

1.° celui d'éviter les malheurs qui, dans une pareille situation, sont toujours la suite des réunions du peuple; 2.° celui d'affaiblir les effets de la consternation générale, qui s'alimente, et qui se porte même à l'extrême dans ces réunions.

(37) Aun mas dificultad habia en dividir y señalar en las tres distintas epocas que tuvo la epidemia, el numero correspondiente de entierros que al principio se hicieron furtivamente en las Iglesias, y despues con escandalo general, à vista y presencia del pueblo entero. (*Manifiesto que sobre la pasada epidemia, la ciudad de Sevilla dirigiò à la superioridad, con el estado general del contagio padecido el año* 1800; *publicado por su Ilustre ayuntamiento.*

(38) . . . . . En algunas ocasiones se juntan en las Iglesias miasmas nocivos, en aquellas principalmente que no se ventilan de las exhalaciones de los cadaveres que en ellas se entierran. . . . . à lo que se agrega la transpiracion de una infinidad de gentes que se congregan. Todo lo que constituye un lugar sagrado mal sano, muy propio para avivar el contagio de los que lo llevan en la ropa para comunicarlo à los demas . . . . . Sevilla 9 de octubre de 1800. RAMON SARRAIZ.

. . . . . Como es mas probable que la infeccion llega por el contacto, y no por el ayre, lo es igualmente que es perjudicial el concurso de muchas gentes juntas en lugares encerrados y prietos quando los mas tienen infeccionados en sus casas, y el sello de la enfermedad en sì ò en la ropa: asi no dudo que deberia prohibirse el mucho concurso en las Iglesias, y principalmente donde se ha tenido la mal entendida

devocion de sepultar los muertos, (los quales convendria cerrar y purificar si consta la infeccion como en santa Ana) debiendose para siempre establecer una ley de enterrarse en campo santo distante, etc. . . . . Sevilla 9 de octubre de 1800 ---- JOSEF QUERALTO.

. . . . . No ha de permitirse ninguna reunion publica en los parages apestados ni en los immediatos, porque en ella se propaga el mal rapidamente : así ni ferias, ni juntas considerables, ni rosarios, procesiones, ni aun ir à misa debe tolerarse, mandando cerrar las Iglesias y todos los parages de grandes concurrencias: y à los que por una imprudente devocion se empeñasen en ir à implorar los divinos auxîlios en determinados parages, y no se contentaren en elevar sus corazonos al Eterno, para mover su misericordia desde qualquiera sitio ò retiro donde esten, como que en todas partes se halla y les escucha, castigueseles para escarmiento de los otros, haciendoles ver que son unos asesinos, pues comprometen muchas vidas por su necio empeño, . . . (*Reflexîones acerca de la epidemia que reyna en Cadiz, y medios de atajar los estragos de una peste. Madrid en la Imprenta Real. Año de* 1800.)

Voilà des avis, des conseils, des ordres même; pourquoi n'ont-ils pas été suivis par-tout et à temps ?

(39) M. le *Procurador Mayor* DON MIGUEL DE IRRIBAREN.

(40) Cette ville est bâtie sur la côte de la baie près du Guadalete, à deux lieues N. O. de Cadix en traversant la baie, et à quatre lieues en suivant la route de terre.

(41) *La Isla* ou Isle de Léon est située sur le bord de la baie, à deux lieues E. de Cadix.

(42) Village assez considérable, où la plupart des Négocians de Cadix ont des maisons de campagne; il est situé à quatre lieues E. de cette ville.

(43) D. ANTONIO FERNANDEZ SOLER, del consejo de S. M. etc.

Desde que principiò la epidemia, que aflige à esta ciudad, se ha ocupado constantemente su Ayuntamiento en fixar reglas y providencias en obsequio de la Humanidad y beneficio del vecindario; pero se han contravenido sus determinaciones, y el poco zelo con que se observaron, acaso habra perjudicado à los mismos que las han violado. Por la Divina Misericordia parece va cediendo el mal; pero al mismo tiempo se tiene noticia de que en todos los pueblos circunvecinos hace ahora la epidemia sus crueles estragos, de manera que es indispensable la nueva precaucion y su escrupulosa observancia para evitar por los medios posibles nuevo incremento al daño que aun se està sufriendo.....

1.° No se admitirà por ningun vecino de esta ciudad ni sus extra-muros à ninguna persona procedente de los pueblos que han estado y estan epidemiados, ni à ningun vecino de esta misma ciudad, que haya emigrado huyendo del contagio, baxo la multa, etc..... Sevilla 27 de octubre 1800.

(44) En prenant ce mot (épidémie) dans son acception primitive, et la seule qui soit rigoureusement admise par les Médecins Hippocratiques;

il est évident que la maladie de l'Andalousie, ne saurait être classée ni parmi les ÉPIDEMIQUES CONSTITUTIONNELLES, ni parmi les GRANDES ÉPIDÉMIQUES. Elle n'appartient point au premier genre, attendu qu'une semblable affection ne s'etait jamais manifestée dans cette Province, quoiqu'on y eut certainement éprouvé en diverses occasions, les mêmes causes auxquelles on a prétendu pouvoir l'attribuer en 1800 : telle est particulièrement la chaleur qui, comme on la vu (note 27) s'éleva, pendant cet été, à peu près au même degré qu'aux Antilles : mais on a également vu, que cet accident n'est pas nouveau à Cadix ni dans les environs.

Elle n'appartient pas non plus au deuxième genre, c'est-à-dire, aux GRANDES ÉPIDÉMIQUES ; et cette opinion me paraît encore plus solidement établie que la précédente. N'a-t-on pas observé presque par-tout, plusieurs individus qui, sans avoir été soumis à l'influence des causes antérieures supposées, puisqu'ils étaient étrangers, ont contracté la maladie, immédiatement après leur arrivée dans un lieu infecté ? Parmi le très-grand nombre de villes, de bourgs, de villages, de hameaux, de maisons isolées qui l'ont éprouvée, il en est plusieurs, sans doute, qui auraient été hors de la portée de ces mêmes causes, ou qui du moins n'auraient dû les ressentir que légérement ; et cependant, dès qu'une fois la maladie y eut pénétré, elle s'y développa toujours avec la même violence. Je dois encore remarquer, que cette propagation s'est faite par-tout d'une manière successive, non-seulement d'un lieu à un autre, mais même d'un quartier à un autre quartier, et pour ainsi dire, d'un individu à un autre individu. On sait qu'au con-

traire les maladies véritablement épidémiques se déclarent toujours subitement, et comme par explosion dans tous les lieux où elles doivent s'étendre. Je le répète donc ; la maladie de l'Andalousie a été essentiellement et uniquement contagieuse; et si l'on veut reconnaître en elle quelque chose du caractère épidémique, ce ne sera que relativement aux circonstances prédisposantes dont il a été parlé. (voyez la note 27).

(45) Le contact immédiat a été, sans doute, la voie la plus ordinaire et la plus active pour la propagation de la contagion. Mais je rapporterai ailleurs plusieurs faits qui tendent à prouver, que l'infection a eu lieu quelquefois par la seule application des miasmes contagieux, disséminés dans l'air, lorsque, sur-tout, ces miasmes étaient portés des corps infectés sur des corps sains placés à une petite distance : c'est ce que j'appelle un contact presqu'immédiat.

(46) En la calle no se conocian o diferenciaban los convalescientes de los ya amenazados, hasta que empezaban a manifestarse los señales de la invasion.

Mémoire communiqué par le Professeur RAMOS.

(47) *Recueil d'observations* faites à SÉVILLE, pendant la maladie, par ce praticien distingué, et communiquées à la commission.

(48) Cet accident a toujours été observé par quelque Médecin, dans tous les lieux, où il y a eu un certain nombre de malades : il a été éga-

lement signalé et noté par les auteurs qui ont écrit sur la fièvre jaune. On ne peut pas dire, cependant, qu'il appartienne exclusivement à cette maladie.

J'ai eu occasion de l'observer à Montpellier, il y a quelques années, sur un individu atteint d'une fièvre bilieuse et putride, avec malignité. M. FOUQUET m'a assuré, l'avoir vu plusieurs fois se manifester dans la suette. Parmi les observations, qu'il a bien voulu me communiquer à ce sujet, je rapporterai seulement la suivante : elle est relative à une jeune fille qui rendait, dit-il, le sang sous forme de sueur par toutes les parties du corps, et avec une telle abondance, que les draps du lit étaient entièrement teints en rouge en très-peu de temps. Les cheveux de cette malade étaient agglutinés et formaient un seul faisceau : en les comprimant, on pouvait aisément faire tomber plusieurs gouttes de cette sueur sanguinolente. Enfin, cet état imitait parfaitement le *plica polonica*.

(49) La méthode de l'analyse, à laquelle presque toutes les sciences doivent leur progrès, a été appliquée avec le plus grand succès, à la science médicale, principalement par l'École de Médecine de Montpellier. Je citerai en preuve de cette assertion, les ouvrages de BARTHEZ, et notamment son *traité des maladies goutteuses*, que tous les hommes instruits s'accordent à considérer comme un chef d'œuvre de méthode analytique, dirigée vers le traitement des maladies les plus graves et en même temps les plus compliquées. Je citerai encore les ouvrages de FOUQUET, de BAUMES, de DUMAS, de BROUSSONET, de VIGAROUS : enfin, je pourrais citer le rapport fait en l'an 8, par ROGERY et CAIZERGUES,

Élèves et chefs de Clinique, sur la maladie contagieuse de l'armée de Nice, apportée dans l'hospice de Montpellier, ainsi que plusieurs des thèses que les Elèves de cette même École présentent chaque année.

(50) Les symptômes sont aperçus par le vulgaire, comme par les médecins instruits : mais les signes ne peuvent l'être que par ces derniers.

Celui qui ne s'arrête qu'aux symptômes, ou pour qui les symptômes sont des signes, est nécessairement conduit à une thérapeutique symptômatique. Je n'ai pas besoin de signaler ici les dangers, les inconvéniens d'une semblable pratique. Le moindre serait sans doute sa nullité : mais malheureusement ceux qui font la médecine des symptômes, sont les plus agissans et les plus audacieux, parmi les prétendus guérisseurs.

(51) C'est par la co-existence ou la non-existence des signes dont il s'agit ici, qu'on parvient, même dans le principe, à reconnaître si une collection gastrique est essentiellement bilieuse ou pituiteuse. Ces deux états maladifs, quoique différens sous le rapport de la cause matérielle, débutent toujours avec un mal de tête plus ou moins violent : mais dans le premier cas, il y a irritation vive à l'épigastre; dans le second, il y a au contraire sensibilité affaiblie, inertie, torpeur, empâtement.

(52) Il suffit de se rappeler le *consensus*, ou la sympathie établie entre les organes cérébraux et épigastriques.

(53) Il serait peut être plus conforme à l'observation de dire, qu'à cette époque la cause matérielle essentiellement bilieuse n'existait encore qu'en très-petite quantité dans les premières voies, et sur tout dans le duodenum et le ventricule, mais qu'elle agissait sur ces organes par ses qualités irritantes portées au plus haut degré, dès le principe de la maladie.

MAKITTRICK voulant décrire les phénomènes de cette première période, dans la fièvre jaune, s'exprime en ces termes : » *Crescit nausea vomi-* » *tum ciens, qui per totum morbi tenorem eo usque* » *infestare perstat, ut ventriculus quodlibet assump-* » *tum pertinaciter respuat. Materies, per ista co-* » *namina rejecta, varia admodum conspicitur ;* » *nunc ingesta tantum potulenta, nunc bilis ipsa* » *sincera, sive flava, sive viridescens et acris,* » *sursum rapiuntur.*

De febre Indiæ Occid. maligna flava. syllog. select, opusc med. pract. Balding. vol. I. pag. 91.

(54) Les Médecins les plus instruits considèrent, depuis long-temps, la fièvre comme un instrument dont la nature médicatrice se sert pour dompter les causes maladives. Ce précepte Hippocratique, dont l'École Sthalienne avait tant abusé, doit néanmoins être souvent modifié : il est des cas, où la fièvre est elle-même un moyen de plus de destruction.

(55) Voyez TORTI, dans son précieux ouvrage : *Therap. spec. ad febres periodicas perniciosas.*

» *Scopus urgentiæ* dit VALLESIUS, *omnem* » *interturbat ordinem* (*curationis*), *et omnibus aliis* » *debet anteferri. Quæ maxime causa est ut nullum*

» *inviolabile præceptum in hac arte sit, neque*
» *ulla perpetua formula.*

Method. med. lib. IV. pag. 242, 243.

(56) Les exceptions très-peu nombreuses, qu'on pourrait opposer à cette règle générale, et que nous n'avons pas négligé de noter, ne détruisent point ce que j'avance ici, comme étant le résultat de l'observation la plus exacte. Il ne fut pas toujours possible d'ailleurs de tenir compte de tous les accidens, sur-tout lorsqu'ils n'étaient pas très-sensibles. Enfin, ne sait-on pas combien un traitement toujours actif peut apporter de trouble et de dérangement dans les phénomènes naturels d'une maladie, et principalement dans ceux qui sont rélatifs à la préparation et à l'exécution d'une crise ? Or, ce serait peut être ici le cas, de rappeler en détail, ce qui est arrivé, et ce qui est peut-être inévitable dans un temps de calamité aussi générale : je ne m'arrêterai néanmoins qu'à un seul inconvénient, dont malheureusement il n'y aurait que trop d'exemples à citer. Les malades ne s'en rapportaient pas aux avis des hommes de l'art; et souvent lorsque ceux-ci ne prescrivaient pas des remèdes très-actifs, on écoutait de préférence les conseils du premier venu qui parlait, disait-il, d'après sa propre expérience, et qui par conséquent préconisait le moyen auquel il croyait devoir son salut. C'est ce qui a souvent donné lieu à l'abus des émétiques, des purgatifs, des saignées, du quinquina, des cordiaux, des alexipharmaques. N'y avait-il pas encore dans chaque ville un moyen, pour ainsi dire à la mode ? Ce moyen était employé sans discernement, comme sans distinction, par rapport

aux temps de la maladie, à la disposition particulière du sujet, etc. Il n'est donc point étonnant qu'après de pareilles irrégularités dans le traitement, il y ait eu quelquefois des anomalies considérables dans la marche de la maladie.

(57) *Tenuis valde urina, si densa fiat, num sudorem futurum indicat? Jam vero factum, spumosa in se ipsam considens.*

HIPP. *coac. prænot. sect.* 3. *ex* CORNARII *vers.*

(58) On a bien quelques exemples de sueurs véritablement critiques qui se sont manifestées le onzième et même le quatorzième jour. Mais alors la maladie s'était développée avec lenteur, et, ce qui est sur-tout remarquable, elle avait conservé jusqu'à cette époque ses caractères primitifs, c'est-à-dire, ceux que nous avons dit appartenir à la première période.

(59) . . . . . *Sed dubitatur cur pro exemplo omnium evacuationum maluit* (HIPPOCRATES) *accipere sudores. Ad quod respondendum est propter duas causas id fecisse. Una fuit quia ejusmodi in febribus acutis de quibus loquitur frequentior et copiosior cunctis aliis efficitur . . . . . Possumus etiam addere, sudorem esse totius corporis evacuationem, ideo dies criticos in ipso sudore magnam vim habere, et cum materia sit in cute, eaque ob febrem sit aperta, citius per eam fit evacuatio, quam per alvum, urinam aliasve partes.* HIERON. MERCURIALIS *in omnes* HIPP. *aph. prælect. pag.* 324.

Cette opinion est aussi celle de CARDAN : *haud obscurum est (inquit in comment. ejusd. aph. 36.) HIPPOCRATEM velle potius dinumerare dies judicatorios, quam explicare vim ipsam sudoris. Quod ergo de sudoribus dicit, de omnibus intelligendum est evacuationibus De sudoribus tamen evidentius est . . . exemplum igitur more sapientum in rebus simplicissimis dedit, ut de reliquis excretionibus intelligeremus.*

(60) *In mutationibus morborum non statuendus est terminus dierum tam fixus, quin possit ab eo aliquo modo recedere per tempestatem, regionem, diætam et variam medendi methodum. Quare in annumeratione dierum hoc solummodo adstruitur, quod frequentissime fiat, non vero quod semper. Atque ex his pronunciamus, sudores istis temporibus in praxi observari utiles.*

Med. HIPPOCRATICA, *auct.* JOANNE DE GORTER, *p.* 244.

(61) Voyez à ce sujet les ouvrages de WITH, de BORDEU, de BARTHEZ, de FOUQUET, de PINEL.

(62) Consultez les ouvrages immortels de BAILLOU, SYDENHAM, GRANT, HOFFMANN, LIND, VALLESIUS, PRINGLE, DE HAEN, PIQUER, STOLL, SELLE, etc. etc.

(63) La maladie a attaqué indistinctement tant les femmes que les hommes ; cependant il est certain qu'à Cadix sur 7387 victimes, on compte 1577 femmes et 5810 hommes, et qu'à Séville

sur 14685 on compte 3672 femmes et 11013 hommes. Il est bon de savoir qu'on a fait entrer dans ce calcul, le nombre d'enfans des deux sexes qui ont succombé.

On a cherché à rendre raison de cette différence, dans la mortalité de chaque sexe, de mille et mille manières. L'explication que j'en propose me paraît préférable, en ce qu'elle est déduite du caractère essentiel, qui distingue le tempérament de la femme d'avec celui de l'homme; savoir, de la prédominance et de la perméabilité du système glanduleux, cellulaire et lymphatique. Cette organisation doit nécessairement conserver une grande influence dans l'état pathologique, et décider, par conséquent, une disposition aux terminaisons critiques par l'organe cellulaire et cutané. Je renvoie le lecteur aux ouvrages des Médecins célèbres qui ont traité des maladies des femmes, PRIMEROSE, RODERIC A CASTRO, SCARDONA, etc. Je dois désigner encore l'ouvrage très-philosophique de ROUSSEL; *Système physique et moral de la femme*; celui que vient de publier le professeur VIGAROUX; *Cours élémentaire des maladies des femmes*; la thèse de FOUQUET. *De corpore cribroso* HIPPOCRATIS, etc.

Dico mulierem rariore carne præditam, et tenuiorem esse, quam virum; et hæc res sic se habet; a ventre trahit humiditatem, et citius, et magis corpus mulieris, quam viri. HIPP. *de morbis muliebribus. lib. I. sect. I.* CORN.

(64) GALIEN compare ingénieusement la sensation que produit la chaleur sur l'organe du tact, dans certaines maladies, qui ont une très-grande

analogie avec l'espèce dont je parle, à celle que détermine la fumée sur les yeux.

(65) Nous avons sans doute les plus grandes obligations aux auteurs qui sont parvenus à réformer les idées fausses, qui existaient sur la nature de la fièvre ardente, des affections bilieuses et putrides, depuis que les Boerhaaviens avaient confondu la fièvre ardente avec les maladies inflammatoires, et que les Médecins stercoraires ne voyaient que des maladies putrides dans les fièvres soit pituiteuses, soit bilieuses, soit atrabilaires. Il était résulté de là une perversion affreuse dans la manière de traiter ces maladies; les premières étaient combattues principalement par des saignées copieuses et fréquentes, et les secondes, par une série de purgatifs distribués quelquefois en deux ou trois verres dans le même jour, administrés au moins de deux en deux jours, et souvent remplacés les jours libres, par des tisanes royales, des apozèmes laxatifs, des mixtures, des tisanes minoratives, etc. Je ne parle pas des fermens fébriles, des fermentations dans les humeurs, ni des autres hypothèses admises par des Médecins abusivement chimistes. C'est donc un service signalé rendu à l'humanité, que celui qui a eu pour objet de réformer des méthodes aussi désastreuses, fondées sur une nomenclature fausse et des théories insignifiantes; et de leur substituer des principes thérapeutiques puisés dans une sage observation, et dans une expérience murement réfléchie.

(66) Je remarquerai, puisque j'en ai l'occasion, que ce n'est point par les phénomènes qui appar-

tiennent à l'état d'imminence ou seulement à la première période d'une maladie, qu'on doit juger de sa nature : il faut aussi avoir égard aux phénomènes qui se développent successivement jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à son apogée. Voilà, dira-t-on, peut-être, une de ces vérités triviales sur lesquelles il est inutile de s'arrêter; j'en conviens : mais j'ai cru devoir la rappeler ici pour faire voir qu'elle avait été entièrement méconnue par ceux qui ont attribué à la maladie de l'Andalousie un caractère essentiellement inflammatoire, parce qu'elle se manifestait d'abord par une irritation extraordinaire.

(67) « La tendance à la dégénération bilieuse est le plus communément sans effet, parce que les produits excrémentitiels qui en résultent sont emportés hors du corps, à mesure qu'ils se forment, par l'action convenablement soutenue des organes secrétoires, et surtout par l'action des reins et du foie, qui, dans le plan de la nature, sont destinés à prévenir l'établissement de la dégénération bilieuse ».
GRIMAUD, *Cours de fièvres. Tom. II. pag.* 354.

(68) Les affections pituiteuses sont également susceptibles de s'associer accidentellement à un élément nerveux et contagieux. Cette opinion a été surtout établie par les observations de PRINGLE, d'HUXHAM, de RŒDERER et VAGLER, etc. ; mais l'élément nerveux, ni le caractère contagieux ne leur appartiennent point essentiellement comme à la maladie de l'Andalousie.

(69) Telles sont les maladies qui ont été désignées par les anciens comme par les modernes,

sous le nom de *fièvres pestilentielles* ; *morbi pestilentes.*

(70) Je prendrai encore mes preuves dans les événemens qui se sont passés à Cadix, Séville et Xerès.

Il y a eu à Cadix 48,520 malades, sur une population de 57,499 ; 7,387 ont succombé ; 40,776 ont été guéris. A l'époque de la formation du tableau officiel dans lequel j'ai pris ce résultat c'est-à-dire, le 31 octobre 1800, il restait encore, 357 malades.

Il y a eu à Séville 76,488 malades sur une population de 80,588 ; 14,685 ont péri ; 61,718 ont été guéris. Le 30 novembre 1800, il restait encore 85 malades.

Il y a eu à Xerès, sur une population d'environ 33,000 individus, plus de 30,000 malades : on en a perdu de 12 à 13,000.

(71) Je ne parle pas ici des cas graves dans lesquels la maladie marchait avec une extrême rapidité, et qui, par conséquent, ne présentaient que trouble, confusion et désordre.

(72) Ces observations nous ont été communiquées par plusieurs médecins instruits, et notamment par le Docteur ***, membre de la *Junte* de Xerès, en présence de la municipalité assemblée.

Je suis bien mortifié de n'avoir pas trouvé, sur les registres de la Commission, le nom de ce praticien qui, durant la maladie, a donné à ses concitoyens tant de preuves de lumières et de dévouement.

(73) *In febre ardente multa semel effundens alvus, lethale.* HIPP. *coac. præsag. cum interp. et comment.* J. HOLLERII, *pag.* 380. *Quibus diuturnitate morbi colliquatis alvus derepente nullaque ratione exolvitur . . . . lethale; ibid. pag.* 1071. . . . . *Nam,* (*addit* HOLLERIUS), *cum in universum plurimum atque repente vacuare periculosum sit, atque naturæ inimicum, multo maxime confectis morbo viribus* (*et alio in loco*) : *in pestilentibus febribus alvus sæpe profluit, et vires exolvit. . . . . Plurimum enim atque repente vacuare et omne nimium est naturæ inimicum. pag.* 1058.

Je pourrais, sans doute, multiplier de pareilles citations, et les puiser toujours dans les sources les plus respectables. Mais j'ai rapporté les précédentes, seulement dans l'intention de prouver, que ce qui a pu paraître particulier et extraordinaire dans cette maladie, coïncide parfaitement avec l'observation.

(74) *Vid.* HIPP. *coac. præsag. necnon* J. HOLLERII *et* JACOTII *comment.*

(75) *Mém. du Doct.* SOUCRAMPE. « La supresion de orina anunciaba una muerte prozima, y con ella ninguno curo ». *Observations recueillies par le prof.* RAMOS.

(76) Je me dispenserai de rapporter des preuves particulières d'un fait qui a été observé partout.

(77) La surdité ne fut pas toujours un mauvais signe : lorsqu'elle survenait pendant la seconde période, elle appartenait ordinairement à la crise; et celle-ci fut alors le plus souvent heureuse. Cette

observation a été communiquée à la Commission par divers praticiens de Cadix, dans une conférence qui, avec l'autorisation de la municipalité de cette ville, eut lieu chez le *Proto-medico* M. SALVARESSE.

Ceci doit nous rappeler l'aphorisme d'HIPPOCRATE : « *quibus biliosœ sunt egestiones, surditate superveniente, cessant ; et quibus surditas, biliosis supervenientibus, cessat.* » *Aphor.* 28. *sect. IV.* Il dit ailleurs, « *in febribus ènata surditas alvum remoratur et sistit. Coac. prœnat. Zuinger* 191. *Ex nigris vomitibus oborta surditas, noxia non est. ibid.* 559. Ces deux dernières propositions ne peuvent évidemment s'appliquer qu'à l'époque où la nature conserve encore assez d'énergie pour dompter les causes morbifiques et les expulser d'une manière critique : c'est ce qui arrivait à la fin de la première, mais plus souvent encore durant la seconde période.

Mais dans la troisième période, la surdité ne devait plus être considérée, comme le résultat d'un effort critique. Elle annonçait, au contraire, la défaite de la nature, qui se manifestait par un défaut d'action de la part des organes des sens. HIPPOCRATE s'est prononcé, dans ce dernier cas, d'une manière bien différente de la première. « *In prœcipitibus et turbulentis morbis, obveniens surditas, malo est.* » *Op. cit.* 190. « *In prœcipiti malo, quœ post sanguinis eruptiones, et nigrorum per alvum refusiones surditas obvenit malum denunciat* ». *op. cit.* 331.

(78) Il faut avouer cependant que ces cas-là ont été les plus rares, surtout à l'époque dont il est ici question : mais il suffit qu'ils aient existé, pour qu'il me soit permis de les invoquer en preuve du

BIBLIOTECA Granada DE ANDALUCIA

principe établi. Il est certain, d'ailleurs, que des hémorragies sont quelquefois survenues, avant que la putridité ou la dissolution ne se fût manifestée d'une manière très-sensible : je dirai ailleurs ce que je pense de ces dernières : je tâcherai de déterminer ce qui doit les faire distinguer des autres, tant par rapport à leurs causes, que par rapport au traitement qui leur convient. *Voyez le chap. 5. pag. 265 et suiv.*

(79) « Je l'ai dit une infinité de fois, d'après Gregori, et il faut le dire encore ; *l'observation est analytique, comme l'enseignement est synthéthique.* Pour bien connaître une maladie et son type, il faut non-seulement savoir en démêler et saisir les phénomènes diversement entrelacés, pour ainsi dire, les uns avec les autres, mais encore les prendre en quelque sorte un à un, ou les isoler par la voie de l'analyse ; ensuite les rapprocher, combiner entr'eux les plus homogènes, en observer la marche, et en tirer les résultats. C'est cette méthode analytique, suivie dans ses progressions, qui, comme le fil d'Ariane, doit nous conduire dans le labyrinthe des maladies, nous guider dans la détermination des genres et des espèces, et nous fixer sur leur vraie nomenclature. »

Fouquet, *Observ. sur la const. des six premiers mois de l'an 5 à Montpellier, pag. 62 et 63.*

(80) « *Morbi insoliti, et humano generi antea incogniti, in historia medica interdum sese offerunt. Horum nonnulli revera fugaces, quum à causis minus constantibus pendeant, post perniciem temporaneam hominibus illatam, nunquam forsan re-*

dituri, penitus evanuerunt; dum alii, semel oborti, infestare perstiterunt, et semper forte perstabunt ».
MAKITTRICK. *op. cit. pag.* 89.

(81) *Op. cit. pag.* 90.

(82) *Rudim. pyretol. method. pag.* 256 *et* 257.

(83) « *Ut ejusdem* [*feb. malign. flav.*] *tam historia, quam diagnosis, melius cruatur, in duo stadia, ardens nempe ac putridum, febrim distinguere convenit.* »
MAKITTRICK. *op. cit. pag.* 90.

(84) » *Urina sæpissime cruda, pallida, vel coloris rubicundi, sed tamen sub finem primi, initiumve secundi stadii sedimentum album crassum subsidere notavi* ».
De feb. malign. bilios. Americæ [*flava*] *syllog. select. opusc.* BALDINGER. *vol. I. pag.* 166.

(85) *Pulsus sæpe mollior, tardior, vel celer et tam tenuis ut tactui fili formam gerat.*
Op. cit. pag. 166.

(86) *Fronti nulla fides*, dit encore MOULTRIE, *spes enim convalescentiæ fallax sæpissime est.*
Op. cit. pag. 167.

J'ai parlé de cette rémission apparente dans les symptômes de la maladie de l'Andalousie : j'ai remarqué qu'elle se manifestait durant les diverses périodes ; et je crois avoir déterminé les cas dans lesquels une pareille rémission était véritablement l'annonce de la solution de la maladie.

(87) *Vid.* MAKITTRICK. *op. cit. pag.* 94.

(88) *A short account of the malignant fever; lately prevalent in Philadelphia: with statement of the proceedings that took place on the subject, in different parts of the united states. . . . from august* 1, *to the middle of december* 1793.
By MATHEW CAREY.

(89) Je me sers de la traduction de l'ouvrage du Médecin Américain, faite par le Professeur FOUQUET, et que ce respectable ami a bien voulu me communiquer en manuscrit.

(90) « Sabida es la situacion de Cadiz : conocido el termino medio de sus grados de calor y frio. . . . y deben estar todos convencidos que la opulencia y riqueza grande de su comercio han sido el manantial de prosperidad, y el unico medio de su subsistencia : si baxo estos principios disfrutaban siempre los habitantes de Cadiz una vida lisonjera, no asi despues que los incidentes de la guerra han agotado sus recursos, han disminuido sus fortunas, y de ahi unas pasiones de animo lugubres y violentas, que han abatido en gran manera los temperamentos, etc. etc. »
DON CARL. FRANCIS. AMELLER, *descripcion de la enfermedad de Cadiz, etc.*

(91) Ceci me fournit l'occasion de rapporter quelques faits relatifs à une maladie qui se manifesta dans une ville voisine de Montpellier, pendant l'été de l'année 1800. Le rapprochement de ce qui se passait, à la même époque, sur la côte de la Méditerranée, avec ce qui eut lieu sur celle de

l'Océan, ne sera peut-être pas sans intérêt pour quelques lecteurs.

La ville de Sette, assez connue par l'activité du commerce qui se fait dans son port, peut être également citée relativement à la salubrité de son climat. Bâtie au pied et sur la pente d'une montagne, environnée d'un côté par la mer, et de l'autre par un étang large et profond, l'étang de Thau [sa position, sous ce dernier rapport, ressemble singulièrement à celle de Cadix], suffisamment éloignée des marais croupissans, ouverte aux vents salubres de terre et raffraîchie pendant l'été par ceux de mer, cette ville avait été toujours exempte des maladies qui règnent sur toute la côte. Celles qui s'y déclaraient ordinairement, étaient des affections constitutionnelles et régulières : en un mot, les fièvres rémittentes putrides et malignes, et les fièvres intermittentes pernicieuses y étaient réellement plus rares qu'elles ne le sont dans d'autres villes situées plus intérieurement dans les terres, et beaucoup plus éloignées des marais croupissans.

On y éprouva cependant, pendant l'été et l'automne, années 8 et 9 [1800], une véritable épidémie de fièvres bilioso-putrides, qui prirent souvent un caractère de malignité, et enlevèrent alors les malades en quelques jours. Lorsqu'elles n'étaient point aussi meurtrières, elles se faisaient néanmoins remarquer par des accidens nerveux qui les accompagnaient depuis leur invasion, et qui semblaient même persister au-delà de leur terminaison. Elles n'étaient pas moins remarquables par un état de langueur, d'épuisement, par un défaut de réaction de la part de la nature, enfin par la non-existence de tout effort, de tout mouvement critique. On eût pu dire que la masse des forces vitales était diminuée,

au point qu'il n'en restait jamais assez pour dompter complétement les causes maladives : on vit donc constamment cette maladie se prolonger au delà du terme ordinaire, dans ces sortes d'affections bilieuses et putrides ; et les convalescences furent presque toujours aussi longues que pénibles.

C'était à cette même époque que l'on commençait à parler des malheurs de Cadix : ce qui était annoncé soit dans les journaux, soit dans des notices rédigées en Espagne, et qui parvinrent jusqu'à Montpellier, pouvait nous faire présumer que la maladie de Cadix était, à peu de chose près, la même que celle de Sette. Cette présomption était d'autant mieux fondée, qu'il y a entre ces deux villes, ainsi que je l'ai déjà dit, la plus grande analogie, dans leur position topographique; qu'on avait éprouvé sur les côtes de la Méditerranée, de même que sur celles de l'Océan, un été excessivement chaud et sec, après un hiver et un printemps très-humides ; et qu'enfin la misère publique y était également portée au dernier degré, à cause de la guerre.

Mais il est évident aujourd'hui, d'après ce qui a été rapporté touchant les véritables caractères de la maladie de l'Andalousie, qu'on ne doit point confondre cette dernière avec celle qui a régné à Sette, ainsi que dans plusieurs villages de la côte. En effet, l'une était essentiellement épidémique, sans élément contagieux : l'autre, au contraire, était éminemment contagieuse, et ne participait du caractère épidémique, que par les circonstances qui ont décidé, dans la masse du peuple, un état de prédisposition fortement prononcée à la maladie, qui y a été introduite postérieurement.

Tout porte donc à croire qu'on eût éprouvé à Cadix, comme à Sette, une maladie épidémique plus ou moins grave, quand bien même le germe contagieux de la fièvre jaune n'y eût point été apporté. On concevra aisément, d'un autre côté, combien l'élément contagieux eût été terrible à Sette par ses effets, s'il y eût été surajouté, comme il l'a été à Cadix, aux causes maladives qui y existaient déjà ; enfin, je crois pouvoir avancer qu'une des causes les plus actives de la maladie de Sette, considérée dans ses phénomènes particuliers, ou dans ses anomalies, a été la détresse, l'infortune qui pesait, depuis la guerre, sur la majeure partie des habitans de cette ville. Je me dispenserai de donner en détail les preuves affligeantes de cette dernière opinion. Mais j'observerai que la plupart des faits que je viens de citer sur la nature et la marche de la maladie épidémique de Sette, m'ont été fournis par le Doct. VINCENT, praticien aussi instruit qu'estimable.

(92) CAREY, *ouv. cité.*

(93) Dans quelques cas les signes de la putridité se montraient ou au commencement, ou vers la fin du troisième jour. Le vomissement noir, qui a été en général un symptôme mortel, ainsi que la jaunisse de tout le corps, survenaient alors de bonne heure.

CAREY, *trad. cit.*

(94) « *Quamvis enim, circa diem tertium, putrida labes plerumque se manifestat, nonnullis tamen, ætate juvenili et temperamento gaudentibus, symptomata in præceps ruunt ; atque mors tam festi-*

nanter obrepit, ut artis subsidiis locus vix pateat; sed decumbens, intra horarum 36 vel 48 spatium, animam exhalet ».

Op. cit. pag. 94.

(95) *Hactenus morbum hunc dirum, prout plerumque se habet, depingere conatus sum, et si aliquando multo sævius vim suam exerceat, adeo ut horis* 24. 30. *vel* 40. *symptomata omnia supradicta ostendat, et cadaver colore purpureo obductum mors relinquat; quod etiam aliquando ante mortem evenit.*

Op. cit. pag. 167.

(96) *Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, traduit de l'Anglais par M.* THION DE LA CHAUME.

(97) « . . . . *Pergente morbo, in nonnullis secundo, in aliis tertio die, sponte minuebatur calor, et pulsus naturalis ex improviso reddebatur, qui sensim sensimque minor evasit, et tandem parvus et tremulus; apparentibus in nonnullis petechiis, imprimis circa pectus, brachia, et internam femorum partem, in nonnullis magnas lividas vidi maculas. Hæc autem fiebant cum tantâ virium prostratione, ut ægri minimo motu in animi deliquium caderent. . . . . In nonnullis secundo, in aliis tertio vel quarto die, flavescere inceperunt oculorum album et cutis, quod mali ominis fuit . . . . Sic autem pergente morbo, nonnunquam secundo, vel tertio, sed ut plurimum quarto die, accedebat tranquilla mors* ».

ROUPPE, *de morb. navig. pag.* 304 *et seq.*

(98) « De la variedad de dichos sintomas en diferentes estados de la enfermedad se puede deducir algun conocimiento de la naturaleza de ella: en efecto no hay duda que en algunos ha tenido los caracteres de inflammatoria, en los mas de putrida, y en muchos de maligna ».

DON CARL. FRANCIS AMELLER, *descripclon de la enfermedad de Cadix, etc.*

(99) « . . . . *En symptomata febris maxime consueta! Sed alia dantur atque in diversis alia, prout magis minusve genus nervosum laborat, aut inflammatio vel putredo, altera super alteram, invaluerit* ».

MAKITTRICK, *op. cit. pag.* 93.

« Dans quelques autres cas les symptômes inclinaient plus vers le caractère nerveux que vers l'inflammatoire, et la couleur jaune de la peau et des yeux était en même temps plus rare. Cependant, dans le plus grand nombre de circonstances, et surtout après des nuits devenues sensiblement froides, tous les symptômes indiquaient une violente irritation et une diathèse inflammatoire. Dans ce dernier cas la peau était constamment sèche et les rémissions très-obscures.

CAREY, trad. cit.

(100) « Lo que hemos tocado con la experiencia, que quando los vientos soplaban del leste, que aqui son muy secos, y calidos, se aumentaba el numero de enfermos, y los sintomas tomaban mas intensidad, de cuya alternativa observe cierta influencia que algunos dias aliviaba y otros empeoraba a los enfermos ».

Observ. communiquées par le prof. RAMOS.

(101) « *Febres putridæ malignæ in Carolina meridionali plurimum dominantur, dum ab austro vel occasu diu spirant venti; atque tunc temporis funestissima acutie dicti grassantur morbi. Sed si, bona fortuna, ventus subito mutatus, ex boreali flat regione, ægrotantes, summa anxietate et debilitate antea oppressi, nunc subito eriguntur, et ex faucibus orci quasi rapiuntur* ».

MAKITTRIKC, *op. cit. pag.* 112 *et* 113.

(102) *Op. cit. pag.* 171.

(103) « *Hic morbus [feb. malig. bil. amer.] mensibus calidissimis sæpissime sævit, et maxime lethalis est. . . . . Aer frigidus impetum ejus semper reprimit* ».

MOULTRIE, *op. cit. pag.* 171.

(104) Le 7 septembre nous eûmes à Séville une petite pluie, qui dura presque tout le jour : le lendemain le ciel fut très-nébuleux, l'air excessivement chaud et tellement raréfié, qu'on respirait avec la plus grande peine. Une très-grande quantité de personnes de tout âge et de tout sexe tombèrent malades le 9 et le 10.

Nous eûmes encore, le 12, des brouillards et quelques gouttes de pluie, la chaleur se soutenant au même degré : ce fut alors que la maladie se déclara dans les différens quartiers de la ville. Elle marcha ensuite avec une telle rapidité, que depuis le 12 de ce mois, jusqu'au 20 octobre suivant, presque tous les habitans l'essuyèrent.

Observ. communiquées par le doct. SOUCRAMPE, *et confirmées par celles des praticiens les plus recommandables de Séville.*

(105) Le bourg d'*Alcala de los Panaderos*, est bâti dans un vallon étroit, et ouvert seulement du côté du Nord et du Sud. Il est par conséquent dominé dans les deux autres points ; et cependant il est lui-même très-élevé, par rapport aux plaines environnantes, ainsi qu'au niveau de la mer. Il faut observer, en outre, que lorsque les vents soufflent du Sud ou du Nord, ils en renouvellent l'atmosphère, d'autant plus aisément, qu'ils se trouvent plus resserrés dans cette gorge, que les rues sont assez spacieuses et presque toutes dans la direction même du vallon.

Ne pourrait-on pas encore prendre en considération le genre particulier d'industrie des habitans d'*Alcala*, et surtout les effets qui résultent nécessairement de l'établissement d'un très-grand nombre de fours très-rapprochés les uns des autres, et qui sont, pour ainsi dire, en activité jour et nuit ? Si l'on veut n'avoir égard qu'aux effets physiques de ces fours, on conviendra du moins qu'à *Alcala*, l'air atmosphérique doit être sans cesse dans un état d'agitation et souvent renouvelé. Mais il me paraît qu'il est impossible de ne pas attribuer à ces circonstances réunies, une action véritablement chimique. On conçoit, en effet, que des miasmes contagieux, disséminés dans l'air et nécessairement entraînés avec lui sur des corps en combustion, doivent être bientôt absorbés et détruits : on conçoit également que ceux de ces miasmes qui auraient échappés à l'action du feu, peuvent être neutralisés ou enveloppés par la fumée qui, dans les temps calmes, retombe en entier sur le bourg et en remplit toutes les maisons.

Ainsi, sans avoir la prétention de donner à ces considérations plus d'importance qu'elles ne mé-

BIBLIOTECA · UNIVERSITARIA · Granada · DE ANDALUCIA

ritent, je crois qu'il m'est permis, 1.° de comparer l'action des vents et des courans d'air produits par des feux multipliés, à celle des ventilateurs; 2.° d'assimiler la destruction des miasmes contagieux, par le moyen de ces mêmes feux, à celle qui a lieu par les acides nitrique et muriatique oxigéné; cette dernière étant une véritable combustion, ainsi que l'a très-ingénieusement prouvé mon collégue VIRENQUE: 3.° je crois enfin qu'il m'est permis de considérer la fumée comme un moyen capable au moins, par son interposition, d'émousser l'activité des miasmes, et peut-être même de les dénaturer; puisqu'il est démontré que la fumée est ordinairement composée de résines, d'huiles volatiles, d'acides, de sels volatils, et d'une légère portion de fibre en nature.

(106) « Lo que sin duda lo agravaba [el contagio] era la falta de asistencia, y poca ventilacion; y mas si concurrian muchos enfermos en una misma pieza. Los barrios de la cesteria, S. Bernardo, y la calzada fueron acometidos al mismo tiempo, y con ignal fuezza y violencia que Sevilla; y con todo perdiò el primero un 22, y el segundo, y tercero un 19, quando en la ciudad, donde huvo major asistencia, no llegò al 18 por ciento. En la carreteria, que las calles son estrechas y sucias, perecieron 28 por ciento; y sobre todo en la Macarena y hospital general donde los enfermos estaban acinados, y poco asistidos, murieron 50 por ciento ».

Manifiesto que sobre la pasada epidemia, la ciudad de Sevilla dirigiò a la superioridad.

Dans l'état général des pertes faites à Cadix,

publié par l'*Ayuntamiento* de cette ville, on trouve des résultats à peu près conformes, relativement aux ravages de la maladie dans les hôpitaux.

L'hôpital *San Juan de Dios*, sur 2107 malades, en perdit 1029.

Celui des femmes, sur 430, en perdit 264.

L'hôpital royal de la cité reçut 4205 individus, 1808 y succombèrent.

L'hôpital militaire provisoire, placé hors de la ville, sur 621 malades, en perdit 255.

Ce tableau, dont l'authenticité est incontestable, prouve non-seulement que la maladie a été infiniment plus meurtrière dans les hôpitaux que partout ailleurs, mais même que l'intensité qu'elle y contractait, était capable d'effacer toutes les autres causes qui ailleurs, en modifiaient les résultats. On voit, en effet, que la mortalité y fut aussi considérable, parmi les personnes du sexe, que parmi les hommes; tandis que, hors de ces maisons, il y a eu, à cet égard, une très-grande différence que j'ai déjà indiquée, [voyez la note 63]. Il est également prouvé, par ce qui s'est passé dans les hôpitaux militaires, que les hommes les plus vigoureux et les plus accoutumés à la fatigue, n'ont pas mieux résisté à la maladie. Enfin, ce même tableau nous fournit une preuve de l'avantage de situation, puisque c'est dans celui des deux hôpitaux militaires qui était placé hors de la ville, que la mortalité a été proportionnément moins considérable.

(107) « No quedaba apenas un soldado para hacer el rancho, en las [haciendas de azucares] que el terreno era algo baso y humedo, quando por el contrario se libravan de la epidemia mas

de la mitad en las que eran altas y ventiladas. *Respuesta dada por el doct.* DON FRANCIS. BALMIS, *fisico de camara de S. M. honorario consultor de los R. exerc, etc.* ».

(108) M. CAREY, ouv. cit.

(109) Ceci doit nous rappeler ce qui est rapporté par LINING, relativement aux nègres, qui furent constamment exempts de la maladie dont il a donné une description très-détaillée.

Il paraît, d'après cette description, que cette maladie était véritablement la fièvre jaune, quoique MAKITTRICK semble vouloir insinuer le contraire. Ce dernier motive son opinion sur quelques légères différences extérieures qui, dans le fait, ne sont que des nuances dans la gravité des symptômes, et nullement des caractères essentiels et distinctifs : telle est, par exemple, la non-existence du vomissement pendant le premier, et quelquefois le second jour de la maladie ; « *vix ante tertiam diem, vexabat vomitus* » : telle est encore l'intensité moindre de quelques épiphénomènes du premier stade : respiration moins laborieuse, anxiétés générales moins pénibles, soif moins ardente, dans la maladie décrite par LINING, que dans la fièvre jaune bien caractérisée, selon MAKITTRICK. Mais ces modifications suffisent-elles pour adopter le sentiment de ce dernier auteur? Je ne le crois pas ; si surtout l'on fait attention aux autres circonstances décrites par LINING, et qui sont essentiellement les mêmes que celles qu'on observe dans la fièvre jaune. Mais, ajoute MAKITTRICK, « *pleraque tamen ultimi stadii phœnomena, cum nostri morbi periodo putrida, omnino convenisse videntur* ». N'avons-nous pas vu,

d'ailleurs, dans l'histoire de la maladie de l'Andalousie, des modifications bien plus saillantes, bien plus extraordinaires ? Si dans le traitement on eût négligé d'avoir égard à ces modifications, l'on eût commis sans doute une faute grave. Mais si d'un autre côté l'on eût oublié la nature de la maladie, pour ne s'occuper essentiellement que de ces modifications, l'erreur eût été encore plus préjudiciable. Du reste, cette observation s'applique à toutes les maladies populaires, épidémiques ou contagieuses.

(110) « Es gran el numero de sujetos de esta plaza, que lo han sido de la America, en quienes generalmente no ha tenido lugar la invasion [de la enfermedad] ».

Estado general de las personas invadidas en esta ciudad, etc.

(111) « El numero de las personas emigradas parece pueda llevarse a 14,000, de consiguiente el de las permanecidas dentro de la ciudad y arrabales fue de 57,499 : baxo cuyo supuesto y la certeza de los 48,520 enfermos que hubo segun queda demostrado, quedaron libres de tan terrible azote 8979 ».

Estad. cit.

(112) *Op. cit.*

(113) Lorsque la fièvre jaune se déclara fortement dans la Caroline du Sud, les nègres, dit le docteur LINING, en furent entièrement exempts. Il y a, ajoute-t-il, quelque chose de particulier dans la constitution des nègres qui les rend insuscep-

tibles de cette fièvre, quoiqu'ils soient tout aussi sujets que les blancs, aux fièvres bilieuses ».

CAREY, *trad. cit.*

(114) Les nègres, dit le docteur CAREY, après avoir cité l'observation de LINING rapportée dans la note précédente, n'ont point été entièrement exempts de la maladie à Philadelphie. Quelques-uns d'entr'eux en ont été attaqués, même au commencement. Mais le nombre de ces derniers a été peu considérable, et la maladie a cédé plus facilement aux remèdes chez eux que chez les blancs.

(115) Sur 47 prêtres français réfugiés à Séville, 42 ont péri victimes du dévouement le plus généreux, c'est-à-dire, en assistant nuit et jour les malades.

(116) Honneur aux hommes courageux qui, connaissant toute l'étendue du danger, s'y sont exposés pour le salut de leurs concitoyens! Il m'est impossible de les désigner tous à la reconnaissance publique : car je devrais citer les magistrats, une foule d'ecclésiastiques, et presque tous les médecins et chirurgiens des divers lieux, dans lesquels la maladie a pénétré. Plusieurs ont succombé dans l'exercice de leurs fonctions ; un très-petit nombre seulement a échappé à la contagion. Ces derniers n'interrompirent jamais leur travaux ; tandis que ceux qui eurent le bonheur de se délivrer de la maladie, les reprirent avec le même courage qu'auparavant, dès qu'ils se trouvèrent en état de servir de nouveau l'humanité.

(117) Voyez ce qui est dit, pag. 305 et suiv., relativement aux règles diététiques, dont quelques personnes commencèrent à abuser, avant même que la maladie se fût manifestée auprès d'elles. Du reste, l'on sait qu'en Espagne, il existe plusieurs communautés religieuses, dont les individus se nourrissent habituellement de substances végétales, de poisson et de laitage. Ces maisons ne furent pas plus épargnées par la maladie, que les autres.

(118) « *Unde accidat, nemiem indigenarum et tam pancos Æthiopum in iis regionibus hoc morbo corripi, fateor me nescire, nisi sit, quod multo magis perspirent quam Europæi, et quod sudore excretum sit, maxime alcalescens et acre sit, odore fœtido et fœtore præditum, adeo ut fluida acria hac via expelli videantur, et ab æstuante aere haud tantum commoveantur* ».

MOULTRIE, *op. cit. pag.* 174.

(119) *Nouv. élémens de la science de l'homme, pag.* 324.

(120) « La mortalité, dit CAREY, ne fut pas à beaucoup près aussi considérable parmi les femmes que parmi les hommes, ni parmi les vieux et les infirmes, autant que parmi ceux d'un âge moyen et d'une constitution robuste ».

Traduct. cit.

(121) *Op. cit. pag.* 101 *et* 105.

(122) La maladie de l'Andalousie à parcouru, dans moins de trois mois, une étendue très-considérable de pays [voyez la note 26, pag. 336]

On a également vu que tous les habitans l'ont éprouvée, à l'exception d'un très-petit nombre. Si elle eût été aussi meurtrière que la peste d'Orient, l'Andalousie serait presqu'entièrement dépeuplée.

(123) Il est des maladies qui ne deviennent contagieuses qu'accidentellement; il en est d'autres qui s'accompagnant le plus souvent de l'élément contagieux, en sont néanmoins quelquefois exemptes; telle est la fièvre des camps, des prisons, des marais; telle est la fièvre putride portée au dernier degré, qu'on a cru, d'après cela, pouvoir appeler *fièvre pestilentielle*; telles sont encore la dyssenterie maligne, certaines affections pituiteuses, catarrhales, etc.; la fièvre jaune ne serait-elle pas de ce nombre? En conséquence ne pourrait-on pas dire que ceux qui de certains faits particuliers veulent conclure qu'elle n'est jamais contagieuse, sont tout aussi éloignés de la vérité, que ceux qui prétendraient, d'après d'autres faits isolés, qu'elle doit toujours l'être? Dans l'état actuel de nos connaissances, il faut nécessairement s'arrêter à cette double considération; car l'observation ne peut nous conduire au-delà.

Si dans cet écrit je parle du caractère contagieux, comme de l'élément essentiel et prédominant, c'est parce que je rends compte spécialement de ce qui s'est passé dans l'Andalousie.

(124) Ce que je dis ici est fondé sur plusieurs observations rapportées par ceux-là mêmes, qui réfusent à la fièvre jaune le caractère contagieux. Je me bornerai à citer le passage suivant extrait d'un ouvrage intéressant qui vient de paraître, sous le titre d'*histoire médicale de l'armée française à*

St. Domingue en l'an 10, et qui m'est parvenu au moment où l'impression du mien touchait à sa fin.

« La fièvre jaune n'est pas contagieuse : cette opinion est celle de la généralité des praticiens. . . . . Cependant on ne peut se dissimuler qu'une maladie aussi grave et d'un caractère putride et gangréneux, ne puisse se porter par communication de l'air respiré, ou par le contact des effets imprégnés de ces miasmes, sur les hommes qui, par état ou par dévouement, s'exposent à tous les instans du jour à l'action des causes qui la font naître, et qui l'entretiennent. Tel est le sort des officiers de santé, des employés dans les hôpitaux, et de tous ceux qui visitent fréquemment ces asiles de la souffrance. . . . . Ce fléau n'a pas même épargné les hommes les plus acclimatés, c'est-à-dire, ceux chez lesquels les effets des miasmes et de la contagion sont en partie détruits par l'habitude.

GILBERT, *ouv. cit. pag.* 94 *et suiv.*

(125) BARTHEZ, *nova doctrina de funct. nat. hum.* Voyez également les observations publiées par le même auteur *sur les coliques iliaques essentiellement nerveuses* imprimées dans les *mémoires de la société médicale d'émulation de Paris*, 3.e *année.* Consultez la préface de son *traité des maladies goutteuses*, *pag.* 8 *et suiv.*

(126) Relacion de las epidemias de calenturas putridas et malignas que en estos ultimos años se han padecido en el Principado de Cataluña ; y principalmente de la que se descubriò el año pasado de 1783 en la Ciudad de Lerida, Llano de Urgel y otros muchos Corregimientos y Partidos,

con el metodo feliz, pronto y seguro de curar semejantes enfermedades.

Por DON JOSEF MASDEVALL, *medico del Rey, etc. etc.*

(127) « L'efficacité de la saignée, dans tous les cas où la putridité ne se montrait pas, a été parfaitement établie. La quantité de sang qu'on a tiré à quelques malades est étonnante. Le Docteur GRIFFI a fait saigner sept fois en cinq jours ; et il paraît que les malades ont dû leur salut à cette abondante évacuation. Le Docteur MEADSE a été saigné à un tel point, qu'on lui a tiré en cinq jours soixante et douze onces de sang ; et il s'est trouvé guéri dans le dernier stade de la maladie. On a encore tiré bien plus de sang à plusieurs autres malades qui ont été sauvés par-là, etc. ».

CAREY, *trad. cit.*

(128) « *Calor vehemens, anxietas molestissima, vultus rubor, et dolores varii, phlebotomiam largam postulare videntur; neque renuit utique pulsus : sed reclamat latens putrida fomes ; reclamant debilitas et pulsus oppressus, quæ ut plurimum, venæ-sectionem incauta manu celebratam sequi consueverant* ».

MAKITTRICK, *op. cit. pag.* 136.

« *Hi vero ridiculi, æque robustis et debilibus in omnibus morbi stadiis venam secant, quem errorem fatalem sæpe observavi ; post phlebotomiam enim male adhibitam, virium privationem inductam vidi, nunquam non lethiferam* ».

MOULTRIE, *op cit. pag.* 181.

« La saignée est regardée dans le pays, et même par quelques praticiens, comme un préservatif de la fièvre jaune, ou du moins comme un moyen de la rendre plus douce à supporter . . . . . Quoi qu'il en soit de ce moyen, qui peut être utile aux nouveaux débarqués, dans un grand nombre de circonstances, et relativement à leur âge, à leur constitution et à leurs forces, il n'en est pas moins vrai, en principe, que la saignée par elle-même est contraire à toute maladie adynamique de sa nature. Si elle a souvent calmé l'irritation, combien de fois n'a-t-elle pas jeté le malade dans un affaissement mortel ? etc. ».

GILBERT, *ouv. cit. pag.* 91.

Je pourrais sans doute multiplier de pareilles citations contradictoires, ce qui est absolument inutile.

(129) « *Authorum potior pars V. S. aut penitus proscribunt, aut unice in repletis corporibus et morborum initiis concedunt. Quorum ea potissima ratio est, quod* maligni *et* contagiosi *morbi tantam sibi habent adjunctam passim debilitatem, ut his ægris venam secare, eosdemve trucidare, unum videatur idemque, etc.* ».

DE HAEN, *rat. med. tom. I. pag.* 257.

(130) Voyez, à ce sujet, MOULTRIE, *pag.* 184, et MAKITTRICK, *pag.* 136 *et suiv.*

Le premier assure avoir vu le pouls se développer presque subitement, après une légère saignée, et cesser d'être accéléré, dur et opprimé ; de manière qu'à l'aide de quelques boissons tièdes, il s'établissait ensuite une sueur copieuse qui produisait les plus heureux effets.

Le second propose d'en venir même à l'artériotomie, ou à des saignées, au moyen des ventouses scarifiées : il se fonde sur divers motifs qui me paraissent très-plausibles et dont l'urgence est parfaitement établie dans plusieurs cas. « *Quoniam æger ex provecto morbo haud raro in coma incidit, operæ pretium esset, ut malum hoc periculosissimum inde forsan præcaveretur et capitis affectiones permolestæ sublevarentur, arteriam temporalem sub febris initium pertundere, vel si hoc inter ipsa morbi initia fuerit neglectum, delirium vel coma incipiens, arteria resecta, haud raro, ni fallor jugulentur* ». A la vérité, il ajoute : « *Ex propria de hac febre notitia praxim commendare nequeo, quia nunquam tale experimentum institui; sed in febribus remittentibus, nonnullos ferme apoplecticos, hoc pacto e periculo ereptos vidi* ».

Si cette opinion de MAKITTRICK, qui du reste est aussi celle de tous les praticiens instruits et capables d'apprécier les grandes ressources de l'art, dans les cas presque désespérés, si, dis-je, cette opinion avait besoin d'être confirmée, elle pourrait l'être par le fait suivant.

Appelé en consultation, il y a quelque temps, auprès d'un malade qui se trouvait au huitième jour d'une fièvre bilieuse et putride, avec malignité, je ne tardai pas à m'apercevoir que son état était principalement alarmant, par rapport à un délire comateux presque continuel : pendant les redoublemens, il semblait être frappé d'apoplexie sanguine; face allumée, immobilité absolue, respiration stertoreuse, etc.; c'était un homme jeune et vigoureux : il avait été deux fois dans ce dernier état; et l'on avait vainement insisté sur les purgatifs, sur les révulsifs internes et externes, tels que les lavemens irritants, les fomentations sur les extrémités inférieures : enfin,

l'application des sangsues avait été inutile. Je proposai de faire ouvrir l'artère temporale, ce qui fut approuvé et exécuté sur-le-champ. Le délire, l'assoupissement, en un mot, tous les symptômes apoplectiques disparurent comme par enchantement. Il s'établit bientôt une détente générale, qui amena un flux de ventre véritablement critique, et la guérison fut parfaite au 14.e jour.

Je suis convaincu que, dans la pratique, cette ressource est beaucoup trop négligée, pour s'en tenir à l'application des sangsues. Mais si l'on a recours à ces dernières, pour remplir la même indication, il est probable qu'on n'en retire souvent aucun avantage, parce qu'un pareil moyen n'est sans doute pas assez direct ni assez actif, contre les causes qu'il est urgent de faire disparaître.

Il résulte encore de cette observation que, dans les affections les mieux caractérisées et les mieux connues dans leur nature, il faut souvent, ainsi que je l'ai déjà dit, avoir égard aux circonstances particulières qui modifient les règles générales, et qui font exception à ces mêmes règles. C'est là ce qui constitue la difficulté de notre art; mais c'est aussi ce qui fait connaître l'habileté de l'artiste.

(131) *Cité par* MOULTRIE, *pag.* 184.

(132) « En aquelles que recrudeciendose la calentura al 4.° ò 5.° dia acompañado de vomitos o de singulto con grande prostracion de fuerzas, les ha sido admirable el uso del alcanfor y licor anod.° y aquel mesclado con el vinagre me ha sido un poderoso anti-emetico ».

Observations du prof. RAMOS.

« Para contener el vomito ; y calmar el singulto se ha usado en muchos el oleo saccharo con alcaufor en alta dosis ; y lo que se ha experimentado utilisimo para desvanecer el segundo, ha sido el mismo oleo saccharo con zumo de limon.

En aquellos en quienes se consideraban demasiado eretismo y unas cardialgias enormes, no pudiendo sufrir la administracion de la quina en substancia, se les administraba la tintura de la misma con algunos granos del extracto del opio aquoso ».

AMELLER, *descripcion de la enfermedad, etc.*

Je dois ajouter, que de pareilles observations nous ont été transmises par presque tous les médecins de Séville, Cadix, etc.

(133) J'ai dit ailleurs que, chez quelques individus, la maladie semblait n'être, durant sa première période, qu'un cholera-morbus, tant l'élément nerveux accompagné de tous ses phénomènes caractéristiques prédominait sur tous les autres. Mais c'eût été s'abuser, que de ne pas remonter aux causes de cet état, et que de ne pas prévoir ce qui devait suivre.

Il est certain, cependant, que l'affection cholérique et nerveuse, est alors l'accident le plus grave et le plus dangereux; qu'en le faisant cesser on remplit l'indication essentielle et urgente ; et que par conséquent les calmans, les anodins, les antispasmodiques et les narcotiques, se trouvent parfaitement indiqués. Du reste, il est toujours essentiel de les administrer avec prudence et avec les précautions qui sont surtout nécessaires dans un pareil état de complication.

(134) *Voyez* MAKITTRICK, *pag.* 138.

(135) « Toutes les fois que la fièvre devenait considérable, avec une chaleur brûlante, de violens maux de tête et dans les lombes, des sueurs abondantes sans aucun soulagement, une rougeur et une douleur brûlante dans les yeux, le visage enflammé, une insomnie, une anxiété, une oppression et une ardeur d'entrailles, des vomissemens fréquens de bile verte ou jaune, ou, ce que je crois encore plus fâcheux, des efforts continuels pour vomir sans rien rendre, on pouvait prédire, avec beaucoup de certitude, la couleur jaune. Si cette couleur paraissait le second, le troisième ou le quatrième jour, la maladie était ordinairement mortelle ».

« J'ai souvent vu des malades avec la plupart de ces symptômes, immédiatement soulagés par des évacuations faites de bonne heure, et la fièvre devenait alors intermittente. Bien plus, j'ai vu plusieurs fois cette fièvre avec tous ses symptômes, emportée par *des saignées*, et en donnant, quelques heures après sa première attaque, *une médecine qui opérait par haut et par bas* ». Mais il ajoute : « J'ai connu quelques-uns de ces malades, qui furent assez bien pour sortir le second ou le troisième jour, et qui continuèrent à se bien porter pendant quatre à cinq jours, mais qui, en commettant quelque erreur, par exemple, en s'exposant trop au soleil, furent de nouveau attaqués des mêmes symptômes, et moururent le quatrième ou cinquième jour, avec la peau d'un jaune foncé, ou couleur de cuivre, etc. ».

PRINGLE, *observ. sur les malad. des armées, tom. I. pag.* 360 *et suiv.*

N'est-il pas vrai que ce passage seul de l'ouvrage cité présente le tableau des principaux événemens qui viennent d'avoir lieu en Espagne ? On y remarque également qu'une méthode de traitement dirigée d'après les mêmes principes, a été suivie, tant dans l'Amérique Septentrionale et les Indes Occidentales qu'en Espagne, d'effets absolument conformes. Mais ne serait-il pas permis de croire que les prétendues rechutes, que le doct. HUCK prétend attribuer exclusivement à quelque erreur dans le régime étaient plutôt une nouvelle recrudescence de la maladie ? N'est-il vraisemblable en un mot que, dans la plupart des cas dont il parle, la maladie éprouvait soit naturellement, soit à la suite des évacuations vivement sollicitées, une rémission plus ou moins durable, et que n'étant pas complétement jugée, elle reparaissait bientôt après, avec tous les caractères propres à la seconde et à la troisième période ?

(136) « *Calomela administrant ad lentorem sanguinis dissolvendum, ut præ se ferunt, sed in omnibus fere morbis inflammatoriis, prima periodo semper adest ; quis igitur præter tyronem et imperitum calomela in inflammatione administraret ? In hoc morbo etiam vehemens adest febris, et solida fluidaque per se nimis prona ad debilitatem, et dissolutionem a mercuriis aucta sunt* ».

MOULTRIE, *op. cit. pag.* 181.

Si, à l'idée d'un élément inflammatoire, d'une inflammation exquise ou essentielle admise et reconnue mal à propos dans la première période de la fièvre jaune, on substitue l'idée beaucoup plus exacte et suffisamment démontrée, à ce que je pense, d'un élément nerveux avec spasme et irritation vive et d'une phlogose érysipélateuse de l'estomac, on

se décidera à plus forte raison à rejeter l'usage des purgatifs, rendus surtout plus énergiques, plus irritans, par l'addition des antimoniaux ou des mercuriels.

(137) « Il y a longtemps que j'ai blamé hautement, en mon particulier, cette médecine routinière qui va prodiguant indifféremment d'abondantes boissons antimoniées dans les fièvres, soit avec tendance à la dissolution putride, soit avec une surabondance d'une bile âcre dégénérée, æstuation dans les entrailles et chaleur vive générale, soit avec des symptômes plus ou moins inflammatoires ou plus ou moins nerveux, qui va, dis-je, les prodiguant dans toutes ces fièvres, comme dans celles avec dominance de matière pituiteuse, épaisse et orgasme mou, dans le temps de coction, comme dans celui de crudité, chez les tempéramens lents, phlegmatiques, comme chez les tempéramens secs, irritables, etc. »

FOUQUET, *obs. sur la const. des six prem. mois de l'an 5 à Montpellier, pag. 97 et suiv.* Voy. également la *Nosographie de* PINEL.

(138) *Recueil des diverses observations communiquées à la commission.*

(139) *Ibid.* Il est évident que les bains tièdes ne peuvent être utiles que comme anti-spasmodiques, émolliens, et attractifs doux ; ce qui en indique l'utilité seulement à l'époque de la maladie dont il s'agit en ce moment.

(140) Voy. MAKITTRICK, *op. cit. pag.* 139.

(141) Le professeur PINEL est, sans contredit, parmi les modernes, celui qui a le mieux caractérisé, cet état d'irritation des organes, ou en d'autres termes, cette lésion organique ou nerveuse qui, même dans les affections humorales, se montre plus ou moins à découvert. Ce qu'il en dit, surtout au sujet des fièvres gastriques bilieuses, est d'une vérité incontestable ; et il suffit d'être doué d'une sagacité ordinaire et d'avoir l'habitude de l'observation, pour reconnaître l'existence de cette affection organique, et pour la juger sous le rapport des indications essentielles qui en découlent.

Si cette considération est d'une aussi grande importance dans les cas ordinaires, à plus forte raison le deviendra-t-elle dans une maladie dont l'existence, pendant les premiers jours, se conçoit indépendamment de toute affection humorale et qui, par conséquent, n'a d'autre élément qu'une irritation vive, qu'un état de spasme fixé sur les organes épigastriques. Il faudra donc éviter, à cette époque, tout ce qui pourrait aggraver un pareil état ; on devra même s'en occupper spécialement et exclusivement, dans la vue de le calmer: j'ai suffisamment insisté tant sur la règle que sur les moyens.

Mais puisque l'observation nous apprend encore que dans la maladie prolongée jusques à sa seconde période, l'élément nerveux spasmodique, loin d'être détruit, n'a fait que changer de place, ou plutôt s'est étendu à de nouveaux organes, nous devons puiser dans ces notions les règles thérapeutiques qu'il convient de suivre à cette même époque. Nous établirons donc comme règle fondamentale du traitement, d'avoir toujours égard à cette circonstance essentielle, dans le temps qu'on travaille à détruire les autres accidens généraux ou particuliers.

Après avoir cité l'excellent ouvrage du professeur PINEL, *nosographie philosophique*, je déclarerai, avec franchise, que je ne partage point entièrement l'opinion de cet auteur, sur la nature esssentielle des fièvres bilieuses, qui, selon lui, seraient mieux désignées sous le nom de *fièvres meningo-gastriques*. Je crois qu'il est indispensable d'avoir égard à l'affection primitive du système membraneux des premières voies : mais je crois aussi qu'il n'est pas moins essentiel d'avoir égard à l'affection humorale, pour parvenir à un diagnostic exact, et pour pouvoir adopter une méthode convenable de traitement. Les faits que fournit, à cet égard, la pratique journalière, ne doivent laisser aucun doute.

(142) « Quando el meteorismo y dolores colicos eran violentos, se suavisaba el canal gueso intestinal con algunas enemas demulcentes y algunos aceytes con el anodino ». AMELLER *opusc. cit.*

Le docteur SOLIVAN, qui a eu l'avantage de se faire remarquer à Cadix par des succès nombreux, nous a également certifié qu'une pareille pratique avait toujours produit les plus grands avantages.

(143) « . . . *Prima purgantis dosis, aliter in intestina viam non factura, aliquando sub præsidio opii detur opportet. . . .* ».

Vid. MAKITTRICK, *op. cit. pag.* 144 *et seq.*

(144) Ce que je dis ici est établi par les observations les plus nombreuses et les plus concluantes: en un mot, il n'est aucun médecin qui ne se soit trouvé à portée de voir plusieurs fois cet accident.

(145) Cette fausse thérapeutique est évidemment le résultat des conceptions purement théoriques admises sur la malignité, dans cette maladie, comme dans toutes les autres, et d'après lesquelles on n'a voulu y voir qu'un miasme délétère attaquant directement le principe de la vie, détruisant l'énergie de ce dernier, et empêchant toute réaction salutaire de sa part. De semblables données, isolées de toute autre considération, devaient nécessairement conduire à mettre en usage des *alexipharmaques* pour neutraliser le virus, ou du moins des toniques, des échauffans, dans la vue de l'expulser par la peau. De-là cette obstination à ne voir, dans les divers temps de la maladie, qu'une seule indication, à n'employer que les moyens qui viennent d'être désignés. Mais l'observation et l'expérience ont détruit cet échaffaudage de raisonnemens : elles nous apprennent que, même dans les maladies contagieuses, ce n'est que dans les premiers instans de leur existence, qu'il est permis d'agir particulièrement contre le virus, non pas dans la vue de le neutraliser chimiquement [parce qu'il faudrait supposer sa nature parfaitement connue], mais plutôt pour empêcher, s'il est possible, qu'il ne se dirige sur les organes les plus nobles, pour le rendre mobile et tâcher de l'expulser, lorsqu'il existe une disposition naturelle et bien décidée à une pareille solution.

D'après ces principes, dont j'ai fait l'application à la fièvre jaune, j'ai établi ailleurs que les excitans, les diaphorétiques, les sudorifiques convenaient ordinairement du 3.e au 5.e ou au 7.e jour ; mais j'ai dit également qu'après cette époque, ces moyens devaient être plus souvent funestes qu'utiles.

Voyez aussi ce que dit BAGLIVI (*op. omn. pag.*

17.) de la malignité traitée par les prétendus *alexipharmaques*, les *excitans* et les *sudorifiques*.

(146) Voyez ce que dit GRIMAUD [*Cours compl. de fièv. tom.* 3. *pag.* 89] relativement à l'accumulation ou à la concentration des mouvemens spasmodiques sur les parties intérieures, qu'il considère, avec juste raison, comme un état de malignité, lequel exige l'emploi des frictions, des cataplasmes échauffans, des sinapismes, des vésicatoires, etc. On peut également consulter BAGLIVI [*op. cit. pag.* 569.] relativement aux bons effets qu'on doit attendre des ventouses, dans des circonstances absolument semblables.

(147) « Si amagaban un estado letargico o comatoso con suma inercia en el solido, a pesar de la disolucion que se consideraba en la sangre, se aplicaban los causticos en piernas y nuca, los que han producido buenos efectos en estos casos. AMELLER, *descripcion de la enfermedad, ect.*

On voit que ces moyens étaient alors doublement indiqués par l'état léthargique et par la prostration des forces: ce qui, sans doute, devait effacer la contre-indication déduite de la putridité.

(148) « *In febribus acutis siticulosi, a medicis potu interdicto, aut etiam a se ipsis abstinentes, multum sibi bibere posse videntur; his aqua frigida data ut revomant, prodest* ».

HIPP. *de morb. popul. lib.* 4. *ex* CORN. *vers. pag.* 332.

GALIEN rapporte aussi diverses observations relatives à l'effet particulier des boissons froides dont

il s'agit en ce moment : et il paraît que c'est principalement à cet effet qu'il attribue les succès qu'il obtenait dans le traitement de la fièvre ardente.

(149) La malignité, mot abstrait, par lequel on exprime un état dangereux [le dernier degré de lésion du principe de la vie, dans une maladie qelconque], durant lequel tous les élémens maladifs semblent se confondre, et au-delà duquel on ne voit que la destruction du sujet, la malignité, dis-je, ne fournit pas dans tous les cas les mêmes indications, et n'exige pas toujours les mêmes moyens curatifs. Dans les fièvres intermittentes elle demande l'emploi du quinquina ; dans les affections nerveuses avec spasme et irritation, celui de l'opium ; dans les fièvres bilieuses, elle veut être combattue par les acides végétaux et minéraux, comme tempérans anti-bilieux et anti-septiques ; enfin dans les affections pituiteuses, elle exige les toniques, les excitans externes et internes, les discussifs, les fondans les plus énergiques, etc.

Si je reviens encore sur ces considérations, c'est que leur importance ne me paraît pas avoir été suffisamment sentie, principalement dans leur application à la troisième période de la fièvre jaune : elles sont d'ailleurs un développement nécessaire de celles qui ont été présentées, note 145.

(150) Cette pratique a eu les plus heureux succès à Séville comme à Xerès. J'ai sous les yeux un tableau d'observations qui tendent toutes à en confirmer les avantages, lorsqu'elle est dirigée par un homme instruit et prudent ; et j'ajouterai que j'ai eu occasion de voir plusieurs des malades désignés

dans ce même tableau, qui n'ont évidemment dû leur salut qu'à l'emploi simultanée des bains généraux ou partiels, des fomentations émollientes ou attractives, des vésicatoires, du quinquina associé aux calmans, etc. Enfin, cette pratique se rapproche singulièrement de celle qui est suivie à St. Domingue, parmi les créoles, et qu'on appelle vulgairement *traitement du pays*. Mon estimable collégue, M. GOUAN, à qui je dois cette dernière remarque, m'a dit aussi tenir de plusieurs personnes dignes de foi, qu'à St. Domingue on avait employé avec avantage des frictions faites sur toutes les parties du corps avec des citrons coupés par tranches. Il est aisé de concevoir l'utilité d'un pareil moyen, lorsque la putridité prédomine.

(151) *Op. cit. pag.* 154. Voyez également l'observation du Doct. FRANK NICHOLS, rapportée par MAKITTRICK, *ibid.*

(152) Je me bornerai à rapporter la suivante, parce que j'ai été dans le cas de voir la personne qui en est l'objet.

Une servante de MM. THERY frères, âgée de 70 ans, tomba malade dans le temps qu'elle donnait ses soins à un jeune enfant. La maladie se déclara chez elle avec les symptômes les plus graves : prostration absolue des forces, couleur ictérique, délire comateux sans interruption, putridité portée à l'extrême, selles colliquatives, etc. Le médecin avait perdu toute espérance, lorsque du 12.e au 14.e jour on aperçut une tumeur érysipélateuse qui occupait la partie interne et supérieure des cuisses, et qui s'étendait aux parties génitales. Cette tumeur donna bientôt une suppuration du plus mauvais caractère,

et se recouvrit dans son entier d'une escarre gangréneuse. Mais au moment même où ce dernier accident se manifesta, on vit diminuer sensiblement tous les autres ; et le quinquina qui, jusqu'alors, semblait les aggraver, fut administré intérieurement et extérieurement avec un tel succès, que la maladie fut complétement terminée au 21e jour. J'observerai même que la convalescence ne fut pas aussi longue que celle de plusieurs autres individus.

(153) Cette idée de la non-contagion de la peste, est renouvelée de temps en temps par des écrivains qui en ont besoin sans doute, parce qu'ils nient l'existence de l'élément contagieux. Ceux-là aiment mieux nier ce qui n'est malheureusement que trop bien prouvé, plutôt que de renoncer à un système favori.

(154) Il est évident que les individus dont il s'agit, n'ont été préservés de la maladie, qu'à cause de leur séquestration ; précaution qu'ils prirent à temps et qu'ils continuèrent de prendre tant qu'elle fut nécessaire. Si la maladie n'avait pas été essentiellement et uniquement contagieuse, il est à présumer que quelques-uns de ces individus en auraient été atteints tôt ou tard. N'avaient-ils pas, en effet, été soumis, comme tous leurs concitoyens, aux mêmes causes antérieures ? Je crains de fatiguer le lecteur par la multiplicité des preuves confirmatives de cette opinion.

(155) Lettre adressée à mon collégue BROUSSONET.

(156) Depuis que ceci est écrit, j'ai lu dans une feuille publique l'article suivant, daté de Cadix, 6 mai [16 floréal] 1802.

« On a commencé le 3 de ce mois à décharger » le vaisseau le *San Pedro*; mais la *Sabina* fera au » moins vingt jours de quarantaine, ayant perdu » vingt-huit hommes dans la traversée, et quatre » depuis qu'elle est en rade, par suite de la *fièvre* » *putride épidémique* ». [C'est ainsi qu'on appelait à Cadix la maladie qui y fit tant de ravages]. « Lorsqu'elle arriva de la Vera-Cruz à la Havane, » elle n'y fit pas la quarantaine accoutumée, » quoiqu'elle eût déjà perdu dix-neuf hommes, » parce que dans cette contrée la *fièvre putride* » *épidémique* est aussi commune et aussi naturelle » que la petite-vérole en Europe; mais comme cette » maladie est à peu près la même que celle qui » a désolé dernièrement l'Andalousie », [on voit par-là qu'on n'est pas encore entièrement convaincu que la maladie de l'Andalousie soit la fièvre jaune], « et dont on espère détruire le germe, la *Sabina* » fera *peut-être* une quarantaine entière, d'autant » plus qu'on croit que tous les principes de cette » contagion ne sont pas encore anéantis dans Cadix, » et qu'il serait à craindre qu'elle ne se fît sentir » de nouveau, si nous avions un été chaud et un » vent d'Est ». [Quand bien même les germes contagieux seraient détruits, si on s'expose à les recevoir de dehors, il n'est point étonnant que la maladie se développe dans le même lieu. Les chaleurs de l'été, les vents d'Est ne sauraient seuls la produire ; on doit les considérer tout au plus comme des circonstances prédisposantes très-actives]. « Elle » a encore enlevé, sur la fin de l'été dernier, » environ deux cents soldats qui étaient à l'hôpital. » Comme la petite-vérole, elle est rarement à » craindre pour ceux qui en ont déjà été attaqués ». [C'est une erreur qui peut avoir les suites les plus

fâcheuses par la sécurité qu'elle inspire, par l'imprévoyance qu'elle favorise]. « La *fièvre putride épi-*
» *démique* semblerait vouloir se naturaliser en Europe;
» ce qui arrivera indubitablement, si les bureaux
» de santé de chaque port de mer ne prennent
» pour modèle celui de Marseille, en devenant
» inaccessible à toute espèce de considération ».

Tout cela ne vient-il pas à l'appui de ce qui a été dit? Ne démontre-t-il pas la nécessité des mesures de précaution que j'ai proposées pour tous les pays où elles ne sont pas en vigueur?

Extrait d'une lettre écrite par le Doct. SEGAUD, *au Professeur* FOUQUET.

Marseille, le 21 brumaire an XI.

Je fus appelé, le premier fructidor dernier, à bord d'un vaisseau Américain dénommé *Columbia of Providence*, pour voir le second officier malade, que je trouvai dans un état peu satisfaisant: croyant apercevoir chez lui des symptômes de fièvre jaune, et voulant m'éclairer à cet égard, je demandai une consultation: on décida que c'était une fièvre maligne ordinaire. Le malade mourut le septième jour, dans le délire, tout jaune, et après avoir vomi une grande quantité de matière noirâtre couleur de café.

Le lendemain je fus appelé de nouveau pour le troisième officier du même bord: je trouvai chez ce second malade des symptômes qui n'auraient pas alarmé quelqu'un qui n'aurait pas soupçonné la maladie dont je le croyais atteint. Je demande une consultation plus nombreuse; elle a lieu: je fais apercevoir des symptômes de fièvre jaune: on en doute encore; et l'on décide que c'est une fièvre

maligne, comme il y en a tant. Le malade meurt le septième jour, comme l'autre, dans le délire, jaune, et ayant vomi beaucoup de matières noirâtres : je fis faire l'ouverture de ce second cadavre, et nous trouvâmes le ventricule et les intestins presque remplis de la matière ci-dessus mentionnée : la membrane interne de l'estomac était légérement phlogosée. Deux jours après la mort du troisième officier, je suis appelé pour un matelot du même bord; l'aspect de ce troisième malade me présenta les mêmes symptômes que j'avais aperçus chez les deux autres : je demande une consultation plus nombreuse que la seconde ; elle m'est accordée : je fais un rapport exact de ce que j'ai vu chez les deux premiers malades, avec ce que nous avions observé dans le cadavre du troisième officier : je persiste dans ma première opinion, et je vois bien distinctement des signes tranchans de cette fièvre qui fait tant de ravages dans l'Amérique Septentrionale, et qui jeta toute l'Andalousie dans la désolation. Cette fois-ci, les avis ne sont plus partagés ; la fièvre jaune est reconnue, et un genre de traitement convenable est arrêté.

Il fut décidé en outre, dans cette dernière assemblée, que les autorités premières de cette Commune seraient instruites de ce qui se passait à bord de la *Columbia*, que procès-verbal serait dressé sur la nature et la contagion de cette maladie, et qu'il leur serait porté par des commissaires nommés à cet effet. Dès que le préfet et le commissaire de police eurent connaissance du verbal, ils donnèrent des ordres pour que le navire fût remis en quarantaine à l'instant même. Huit jours après la remise en quarantaine du vaisseau, un matelot du même bord tomba malade; il est mis au lazaret, où

BIBLIOTECA Granada

il meurt le septième jour de sa maladie, avec les mêmes symptômes observés chez les autres : l'ouverture du cadavre présenta les mêmes résultats. Dix jours après la mort de ce troisième malade, un autre matelot se plaint ; il est mis aux infirmeries, où il meurt le septième jour : mêmes symptômes, mêmes résultats à l'ouverture du cadavre. Quatre jours après la mort de ce quatrième, un autre matelot toujours du même bord tombe malade, et meurt dans le même laps de temps que les autres, avec les mêmes symptômes ; et l'ouverture du cadavre présente les mêmes résultats. Quatre jours après la mort du cinquième, un nègre est atteint de la maladie ; il est transporté au lazaret, où il meurt comme les autres. Voilà six morts sur sept malades ; l'équipage, qui était composé de quatorze hommes, se trouve réduit à huit. Le vaisseau est parti, grâces au ciel. . . . . A-présent que le danger est passé, nous pouvons bien dire que nous l'avons échappé belle.

Vous saurez que j'avais été chargé, par arrêté du Préfet, conjointement avec un autre médecin, de visiter les diverses maisons qu'avait fréquentées l'équipage, et où étaient morts les deux officiers. Nous avons fait ces visites tous les jours pendant un mois et demi, et nous n'avons trouvé personne malade : j'oubliais de vous dire, que nous avions fait brûler tout le linge et toutes les hardes dont les malades s'étaient servis. Voilà donc la première fois que la fièvre jaune paraît en France. Dieu veuille que ce soit la dernière, etc. SÉGAUD, méd. *signé*.

On lit encore dans une seconde lettre de M. SÉGAUD, Médecin à Marseille, au professeur FOUQUET, l'article suivant.

« Nous avons reçu des nouvelles du vaisseau la *Columbia*, qui avait apporté la fièvre jaune dans notre port : il résulte, des renseignemens qu'à donnés M. *Samadet*, que l'équipage, qui avait été complété à Barcelonne, a presque tout péri de cette maladie dans la traversée ; car sur quatorze hommes, il n'est arrivé à la *Providence*, que le capitaine et deux matelots : il n'y aurait pas eu tant de victimes, si on avait fait désinfecter le navire, comme je l'avais proposé ».

Je me dispenserai de faire des réflexions sur les détails très-intéressans consignés dans ces deux lettres. Mais j'ai cru devoir les présenter, en réponse à tout ce qui a été dit, pour prouver qu'il est ridicule de prendre, en Europe, des précautions contre la fièvre jaune.

(157) On avait dit aussi de la peste, qu'elle ne se communiquait que par le contact immédiat. Les observations recueillies en Égypte par les Médecins Français prouvent le contraire. « La contagion, dit le Doct. PUGNET, s'accumule principalement autour du malade et de ses effets. Sa voie de propagation la plus ordinaire est le contact; elle ne se répand pas très-largement dans l'atmosphère : mais l'air peut la transporter à une courte distance ».

(158) « . . . . Y para mas satisfacion se mandò que en las casas se quemasen yerbas aromaticas, y vinagre. . . . . Al mismo tiempo que se hacian todas las noches hogueras de maderas resinosas aromaticas en las plazas, esquinas y calles anchas, etc. ». *Relacion de las Providencias tomades, etc.*

(159) « La seule différence qui existe entre le procédé employé par le chimiste Français et celui du médecin Anglais, c'est que le premier a fait usage des fumigations de l'acide muriatique ; tandis que le second conseille celles de l'acide nitriqne.

Ainsi tous deux emploient des fumigations, d'acides minéraux; tous deux ont obtenu des résultats également heureux : il n'y a donc qu'une découverte, et cette découverte appartient essentiellement au chimiste Français ».

Rapport présenté aux Consuls de la République, par le Cit. CHAPTAL, *Ministre de l'Intérieur.*

(160) Consultez à ce sujet l'ouvrage déjà cité plusieurs fois, *Traité des moyens de désinfecter l'air*, etc., par lequel l'auteur s'est acquis des droits incontestables à la reconnaissance publique, en établissant, d'une part, les moyens les plus propres à détruire les miasmes délétères, et de l'autre, en rendant l'emploi de ces mêmes moyens aussi facile que peu dispendieux.

A MONTPELLIER, CHEZ G. IZAR ET A. RICARD, AN XI.

TABLE

DES TITRES ET DIVISIONS.

RAPPORT fait à l'École de Médecine de Montpellier, le 10 vendémiaire an XI, au nom des Commissaires qui avaient été chargés de lui rendre compte du présent Ouvrage, par H. FOUQUET, professeur de Clinique interne . . . . Pag. vij

COPIE de la lettre du Ministre de l'Intérieur, du 3 frimaire an XI, au cit. RENÉ, directeur de l'École de Médecine de Montpellier xix

AVERTISSEMENT . . . . . xxij

CHAPITRE I.er Aperçu du voyage et des opérations de la Commission 1

CHAPITRE II. Histoire de la maladie de l'Andalousie 49

Section I.ère Origine de la maladie, son invasion, sa propagation 50

Sect. II. Caractères généraux et particuliers de la maladie de l'Andalousie 75

*

CHAPITRE III. Analyse des symptômes essentiels et accidentels de la maladie. . 94

CHAPITRE IV. Opinion de la Commission sur la nature de la maladie de l'Andalousie et sur son espèce particulière. Nouvelles preuves confirmatives de cette opinion déduites de quelques circonstances intéressantes qui ont accompagné cette maladie. 134

CHAPITRE V. Traitement 186

CHAPITRE VI. Précautions générales à prendre pour s'opposer à l'introduction de la fièvre jaune en Europe. Précautions particulières contre cette même maladie, dans le cas où elle se manifesterait dans un lieu quelconque. §. I.er 269

§. II 286

NOTES. 311

FAUTES A CORRIGER.

Page	xvj	*lig.*	5	*au lieu de* l'ateuur	*lisez* l'auteur
	xviij		2	même	mêmes
	26		5	CABANEILLES	CABANILLAS
	33		13	*Id.*	*Id.*
	43		23	même	mêmes
	45		2	récrépir	recrépir
	85		1	s'établissait le pouls	s'établissait, le pouls
	108		25	érésipélateuse	érysipélateuse
	129		25	echimoses	ecchymoses
	132		5	érésypélateuse	érysipélateuse
	138		19	*et ailleurs* MONLTRIE	MOULTRIE
	140		10	*nigritantis*	*nigricantis*
	Id.		12	*flavido*	*flavedo*
	149		1	matières que les	matières, que les
	158		17	même	mêmes
	184		4	gangreneuses	gangréneuses
	192		5	arssi	aussi
	202		14	l'usage diaphorétiques	l'usage des diaphorétiques
	248		25	specique	spécifique
	273		16	a recueilli	a recueillis
	283		17	aggrandir	agrandir
	287		22	soustrait	soustraits
	368		29	observe	observé
	388		16	gueso	grueso

Calmants dans les angoisses de l'étisie 202
Emetocathartique doux 213
opinion de fouquet sur la tartre st-à dose brisée 386
opiacée de KK et T-stibié 189